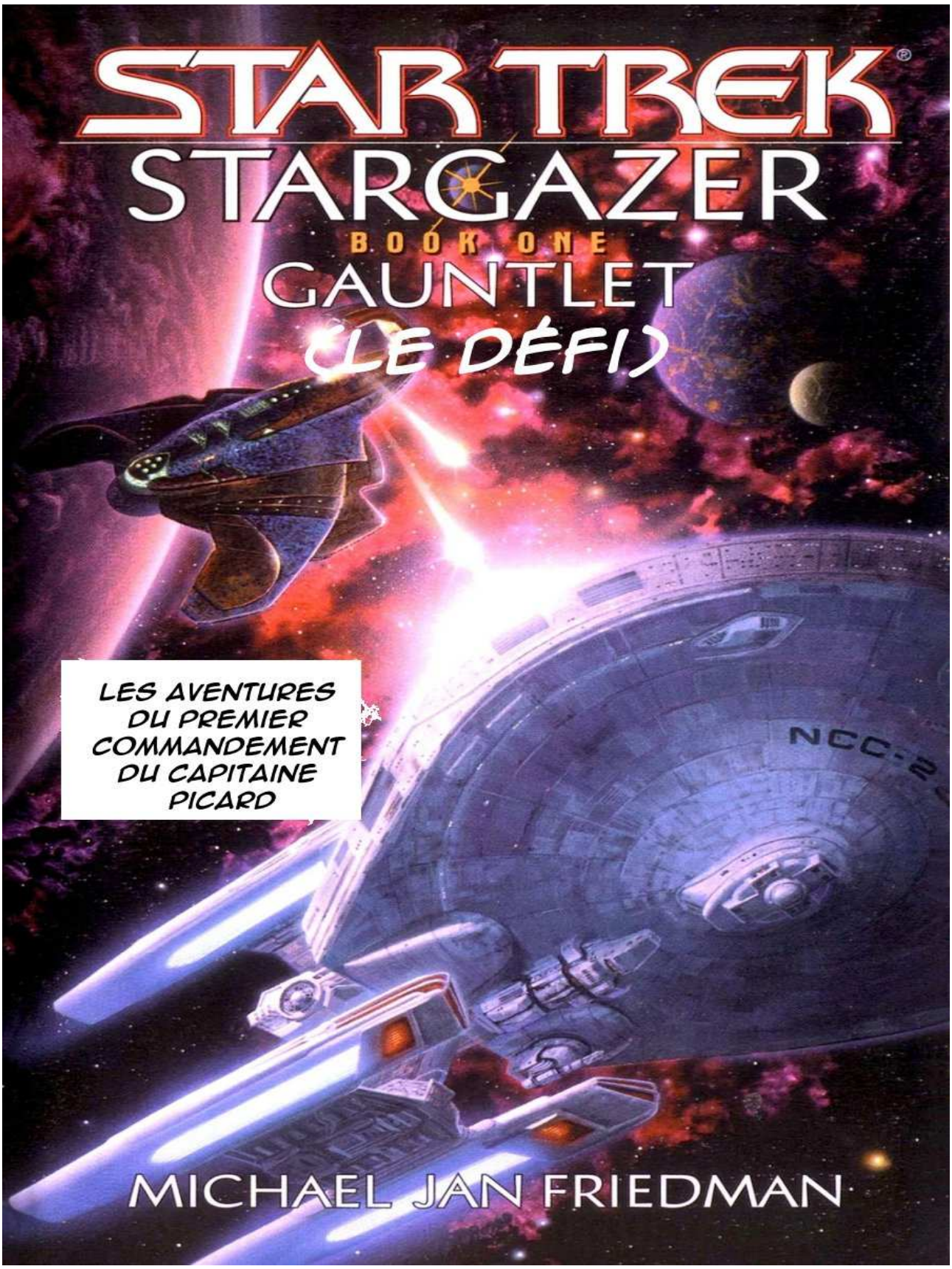


Le défi

Par Michael Jan Friedman

« Quelqu'un doit partir à la poursuite du White Wolf et tenter de récupérer la cargaison… » …dit l'amiral McAteer, la voix dure, empreinte de détermination.

« Mais même si la récupération n'est plus possible, je veux mettre fin une bonne fois pour toutes à la menace que représente ce pirate. »

Il avait à peine terminé sa phrase qu'une demi-douzaine de mains se levèrent.

Des volontaires, pensa Picard. Sans doute parmi eux se trouvaient les capitaines qui avaient déjà été contrecarrés par le White Wolf par le passé. S'il avait été à leur place, lui aussi aurait voulu régler ses comptes.

Si l'on en croyait les capitaines qui avaient déjà traqué le White Wolf, l'homme était impossible à trouver — et encore moins à arrêter. Et puisque ses collègues désiraient cette mission avec tant d'ardeur, il ferait de son mieux pour ne pas se mettre en travers de leur chemin.

« J'apprécie votre empressement », leur dit McAteer.

« Je comprends combien il est important pour vous de traduire le White Wolf en justice. Mais je pense que nous avons besoin d'une nouvelle approche du problème. »

Une nouvelle approche ? répéta Picard intérieurement. Il se demanda ce que l'amiral avait en tête.

Il se posait encore la question lorsque McAteer se tourna vers lui et lui sourit comme un renard qui vient d'apercevoir un poulailler sans surveillance.

« Capitaine Picard, dit-il, je vous confie cette mission. »

— Michael Jan Friedman

Chapitre Un

Journal personnel du capitaine, supplément.

Nous sommes arrivés à la base stellaire 32, où le commandant Gilaad Ben Zoma et moi devons assister à une convocation de capitaines de vaisseaux stellaires et de leurs officiers en second. Bien que de telles réunions aient rarement eu lieu auparavant, notre nouvel amiral fraîchement promu, McAteer, semble déterminé à coordonner étroitement les activités de tous les vaisseaux de son secteur.

Ben Zoma pense que toute cette réunion sera une perte de temps — en particulier le cocktail que l'amiral organise ce soir. Pour ma part, j'attends avec impatience l'occasion de côtoyer mes collègues capitaines.

Sans doute ai-je beaucoup à apprendre d'eux… étant donné que je n'occupe officiellement ce poste que depuis moins d'une semaine.

* * * * *

JEAN-LUC PICARD, capitaine du vaisseau de la Fédération Stargazer, parcourut du regard l'imposante salle en forme de dôme qui s'ouvrait devant lui. Elle était remplie d'une mer d'uniformes cramoisis aux manches barrées d'or, ainsi que de plusieurs tables recouvertes de nappes assorties, sur lesquelles reposaient des bols pâles de punch andorien et des piles de petits sandwiches bruns.

Jetant un coup d'œil à son premier officier, Picard dit :

« Je ne crois pas avoir jamais vu autant d'officiers de commandement réunis au même endroit. »

Ben Zoma, un homme aux traits sombres et séduisants, avec une lueur espiègle dans les yeux, sourit à la remarque.

« Une torpille photonique bien placée et vous éliminez la moitié de la flotte. »

« Peut-être pas la moitié, Numéro Un. »

« Assez proche tout de même », insista Ben Zoma.

« Considérez cela comme une occasion unique », lui dit Picard. Il observa un petit groupe de six hommes et femmes rassemblés autour du bol de punch le plus proche.

« Une chance de tirer profit de l'expérience de ceux qui ont plus d'expérience que vous ou moi. »

Ben Zoma, comme Picard, avait été promu récemment. Avant d'être nommé premier officier du Stargazer, il avait servi comme chef de la sécurité du vaisseau.

« Suivez-moi », dit le capitaine, décidant de mettre lui-même son conseil en pratique.

En rejoignant le groupe près du punch, il répondit par un sourire aux regards qui se tournèrent vers lui. Puis, tout en se servant un verre, il se mit à écouter la conversation.

« Bien sûr », disait un homme aux cheveux roux grisonnant aux tempes, « je n'avais jamais fait quelque chose comme ça auparavant. Mais les circonstances semblaient l'exiger. »

Une femme aux traits sombres et à l'ossature robuste hocha la tête.

« Je me suis déjà retrouvée dans cette situation. »

Une seconde femme grogna. Elle ne semblait pas du genre à sourire souvent, malgré les taches de rousseur juvéniles sur son visage.

« Je crois que nous y sommes tous passés », dit-elle gravement.

« Je déteste interrompre », intervint Picard, « mais de quoi parlons-nous exactement ? D'une rencontre avec une force hostile ? D'un contact avec un phénomène encore inconnu ? »

Il sonnait plus enthousiaste qu'il ne l'avait voulu. Mais il se sentait effectivement très enthousiaste.

Du moins jusqu'à ce que les autres le regardent comme s'il venait de plonger son postérieur dans le bol de punch.

Un silence gêné s'installa pendant ce qui sembla une éternité. Puis l'un des officiers — l'homme aux cheveux roux — répondit :

« Je parlais », dit-il, « d'euthanasier mon chien. »

Picard sentit ses joues s'empourprer.

« Oui. Oui, bien sûr. Quelle sottise de ma part d'avoir supposé autre chose. »

Personne ne répondit. Ils restèrent simplement là à le regarder. Finalement, il comprit le message.

« Si vous voulez bien m'excuser… » dit-il un peu maladroitement.

Personne ne s'y opposa. Picard s'éloigna donc du groupe et se dirigea vers l'autre côté de la salle. Ben Zoma marchait à ses côtés, l'air amusé.

« Gilaad », dit Picard à son premier officier, « est-ce mon imagination ou viens-je d'être snobé ? »

Ben Zoma jeta un regard vers le groupe qu'ils venaient de quitter.

« J'aimerais vous dire que c'est votre imagination, Jean-Luc, mais je ne crois pas pouvoir le faire. »

« Ce que j'ai dit était certes un peu inapproprié, vu le ton de la conversation. Mais cela ne méritait pas une réaction pareille. Quelqu'un d'autre aurait même pu en rire. »

Ben Zoma acquiesça.

« C'est vrai. »

« Alors pourquoi ont-ils réagi ainsi ? » demanda Picard. Il baissa les yeux vers son nouvel uniforme de cérémonie fraîchement répliqué.

« Ai-je mis mon pantalon à l'envers ce soir ? »

« Votre pantalon est très bien », répondit son ami. « Je pense que cela a plutôt à voir avec l'âge de la personne qui le porte. Vous êtes la pomme la plus verte à avoir jamais pris le commandement d'un vaisseau de Starfleet. »

Picard ne pouvait pas contester ce point.

« C'est exact. »

À l'âge tendre de vingt-huit ans, il était le plus jeune capitaine de toute l'histoire de la flotte. Même plus jeune que le légendaire James T. Kirk — et ce n'était pas peu dire.

« Et ce n'est pas seulement votre âge », continua Ben Zoma en comptant les reproches sur ses doigts.

« Vous n'avez jamais servi comme premier officier. Vous n'auriez jamais obtenu votre commission aussi vite si le capitaine Ruhalter n'avait pas été tué lors d'un combat contre des extraterrestres hostiles. Et — puisqu'un jeunot inexpérimenté comme vous n'aurait jamais pu obtenir un commandement par mérite — c'était probablement une nomination politique. »

Picard grogna.

« Merci, Numéro Un. Je commençais justement à me sentir capable de commander un vaisseau stellaire, mais vous venez de me débarrasser complètement de cette illusion. »

« Avec plaisir », répondit son ami avec ironie. « À quoi sert un premier officier sinon à dégonfler l'ego de son capitaine de temps en temps ? »

« En effet », dit Picard avec un mince sourire, participant à la plaisanterie à ses propres dépens.

Il parcourut de nouveau la salle du regard et remarqua quelques regards en coin dirigés vers lui. Ils ne ressemblaient pas vraiment à des expressions d'admiration.

Peut-être que Ben Zoma avait raison. Peut-être que ses collègues le regardaient différemment à cause de son âge et de son manque d'expérience.

Mais à voir l'expression sur leurs visages, il n'était pas seulement un objet de curiosité.

Il était un objet de mépris.

Cette pensée blessa Picard — plus qu'il ne l'aurait cru. Après tout, ils ne disposaient d'aucune observation directe pour le juger. Ils ne pouvaient savoir que ce qu'ils avaient entendu.

Et pourtant, c'étaient des capitaines de vaisseaux stellaires et des premiers officiers — des hommes et des femmes représentant ce que la Fédération avait de meilleur. Picard s'attendait à ce qu'ils accueillent plus chaleureusement un jeune collègue, à ce qu'ils soient plus sensibles à sa situation.

Apparemment, il s'était trompé.

Comme souvent, Ben Zoma sembla lire dans ses pensées.

« Dans l'ensemble, ce n'est pas le groupe le plus amical que j'aie jamais vu. »

« Moi non plus », répondit Picard. « J'ai l'impression de passer sous les fourches caudines. »

« Si c'est le cas, c'est immérité. Vous avez gagné votre commandement, Jean-Luc. » Il fit un geste de la tête vers les autres capitaines. « Peut-être même davantage qu'eux. »

Picard ne voulait pas donner l'impression de s'apitoyer sur lui-même, même devant Ben Zoma. Mais les doutes de ses collègues n'étaient pas la seule chose qui le troublait.

Car leurs regards soulignaient une vérité bien plus troublante et insidieuse : le capitaine lui-même nourrissait certains doutes.

Quelques semaines plus tôt, lorsque l'amiral Mehdi l'avait convoqué dans son bureau, il s'était attendu à être sévèrement réprimandé pour les risques qu'il avait pris face aux Nuyyad. Au lieu de cela, Mehdi l'avait nommé successeur du capitaine Ruhalter.

À ce moment-là, Picard avait été trop stupéfait pour remettre en question le jugement de l'amiral. Il avait été trop enthousiasmé par le défi pour en examiner la sagesse.

Mais était-il réellement qualifié pour être capitaine ?

Il avait pris les commandes dans une situation d'urgence et avait réussi à ramener son équipage vivant. Aucun doute là-dessus. Mais avait-il les qualités nécessaires pour commander un vaisseau sur la durée ?

Était-il un coureur de fond… ou simplement un sprinter ?

« Vous ne dites rien », remarqua Ben Zoma. « Dois-je faire venir un médecin ? »

Le capitaine éclata de rire.

« Non, je ne crois pas que ce soit nécessaire. »

Il aperçut un serveur portant un plateau de nourriture.

« Peut-être qu'un hors-d'œuvre égayera ma soirée. J'ai toujours eu un faible pour les saucisses enrobées de pâte. »

Son premier officier parut sceptique.

« Vraiment ? »

Picard lui sourit.

« Non. Mais elles feront l'affaire en attendant mieux. »

Il s'était déjà engagé sur une trajectoire d'interception avec le serveur lorsqu'il sentit une main se poser sur son bras. En se retournant, il vit un homme grand, au visage marqué et aux cheveux couleur sable coupés très courts.

Comme Picard, il portait l'uniforme de capitaine.

« Pardonnez-moi », dit l'homme. « Vous êtes Jean-Luc Picard, n'est-ce pas ? »

Picard acquiesça.

« C'est bien moi. »

L'homme tendit la main.

« Denton Greenbriar. »

Picard reconnut immédiatement le nom. Tout le monde l'aurait reconnu.

« Le capitaine du Cochise, n'est-ce pas ? »

Greenbriar sourit, creusant les rides de son visage.

« Je vois que ma réputation m'a précédé. »

En effet. Denton Greenbriar était peut-être l'officier commandant le plus décoré de toute Starfleet.

Picard attira Ben Zoma vers lui.

« Capitaine Greenbriar, Gilaad Ben Zoma — mon officier exécutif. »

Les deux hommes se serrèrent la main.

« Enchanté de vous rencontrer », dit Greenbriar. Puis il se tourna vers Picard.

« Et enchanté de vous rencontrer aussi, capitaine. J'ai entendu de bonnes choses à votre sujet. »

« Vraiment ? » répondit Picard, incapable de cacher sa surprise. Gêné, il sourit.

« Désolé, capitaine. C'est simplement que je me sens un peu comme une curiosité ici. »

« Pourquoi donc ? » demanda Greenbriar. « Parce que vous êtes le plus jeune capitaine de vaisseau stellaire de l'histoire ? »

« Eh bien… oui. »

« Les gens ne sont souvent pas ce qu'ils semblent être, Jean-Luc. » Greenbriar balaya la salle du regard. « On dirait que nos collègues ici l'ont oublié. »

« J'apprécie ce vote de confiance », dit Picard.

Greenbriar haussa ses larges épaules.

« L'amiral Mehdi est quelqu'un de très malin. Il l'a toujours été. S'il a confiance en vous, je suis sûr que c'est mérité. »

« Absolument », approuva Ben Zoma.

Picard sentit ses joues rougir de nouveau. Il s'éclaircit la gorge.

« Je ne sais pas ce qui me met le plus mal à l'aise : l'accueil glacial ou la compagnie des flatteurs. »

Greenbriar éclata de rire.

« Ce sera la dernière flatterie que vous recevrez de moi, capitaine. Je vous le promets. »

Et sur ces mots, il s'éloigna pour remplir son verre.

Ben Zoma se tourna vers Picard.

« C'était rafraîchissant. »

« Malheureusement », répondit le capitaine, « cela ne risque pas de se reproduire ce soir. »

« Que diriez-vous que nous allions trouver autre chose à faire ? »

Picard fronça les sourcils. La suggestion était tentante. Il le reconnut.

« Néanmoins », poursuivit-il, « je me sens obligé de rester ici encore un moment. »

« Votre devoir de capitaine ? » demanda Ben Zoma.

Picard hocha la tête.

« Quelque chose comme ça. »

Ils restèrent donc. Mais, comme il l'avait prévu, personne d'autre ne s'approcha d'eux pour le reste de la soirée.

Pas même l'amiral McAteer.

En fait, Picard ne parvint pas à trouver l'amiral de toute la soirée.

Chapitre Deux

CARTER GREYHORSE, MÉDECIN-CHEF du Stargazer, regardait Gerda Asmund avancer sur lui dans sa tenue noire moulante. La main gauche de l'officière de navigation était tendue vers lui, tandis que sa droite restait près de sa poitrine, ses doigts fins recourbés en griffes menaçantes.

« Kave'ragh ! » gronda-t-elle soudain, et ses beaux traits se déformèrent en un masque d'agressivité primitive.

Puis sa main droite jaillit comme une vipère furieuse, ses jointures devenues floues en fonçant vers le centre de son visage. Greyhorse tressaillit, certain que Gerda avait enfin mal calculé son coup et qu'elle allait lui asséner un choc dévastateur, peut-être même mortel. Mais, comme toujours, son attaque s'arrêta à un pouce de sa cible.

Fixant les jointures de Gerda au-delà desquelles brillaient ses yeux bleu glace, impitoyables, Greyhorse déglutit. Il ne voulait pas imaginer avec quelle force elle aurait enfoncé son poing aplati dans sa bouche. Assez, assurément, pour lui casser les dents de devant. Assez pour le faire s'étouffer et cracher son propre sang.

Mais elle avait fait preuve de retenue et retenu son coup. Après tout, ils n'étaient pas engagés dans un combat, ni même dans une séance d'entraînement. Ce n'était qu'une leçon.

« Kave'ragh ? » répéta-t-il, s'efforçant de ne pas massacrer complètement la prononciation klingonne.

« Kave'ragh », répéta Gerda, qui, elle, n'avait aucun mal avec la prononciation.

Il faut dire qu'elle parlait la langue klingonne depuis un âge assez tendre.

La navigatrice resta immobile un instant, permettant à Greyhorse d'étudier sa posture. Puis elle fit lentement un pas en arrière et ramena son poing, comme si elle rebandait une arbalète médiévale.

« À vous, maintenant », lui dit Gerda.

Greyhorse plia les genoux et plaça ses mains dans la position correcte. Puis il replia ses doigts à la première jointure, exactement comme elle le lui avait appris.

Les yeux de Gerda se rétrécirent, mais elle ne le critiqua pas. C'était bon signe. Au cours de leurs premières leçons, elle n'avait fait que le critiquer — son équilibre, sa coordination, jusqu'à son désir même de progresser.

Il fallait bien admettre que Greyhorse n'était pas l'individu le plus athlétique, et ne l'avait jamais été. Quand les autres enfants formaient des équipes pour jouer au parisses squares, il était invariablement choisi en dernier.

Mais il était grand. Et fort. Gerda semblait savoir comment exploiter la puissance qu'il possédait sans en avoir jamais fait usage.

« Kave'ragh ! » beugla-t-il, faisant de son mieux pour reproduire l'effort de son professeur.

Elle dévia son attaque d'un coup de paume sur le côté de son poignet. Son poing passa loin de son visage, là où il ne pouvait faire aucun mal. Mais au moins, il ne trébucha pas, comme lors de leurs premières séances. Gardant son équilibre, il recula et se remit en position.

« Kave'ragh ! » lança-t-il de nouveau, déterminé à franchir les défenses de Gerda.

Cette fois, elle frappa l'intérieur de son poignet et redirigea la force de son attaque vers le haut, laissant le côté droit de son corps lamentablement découvert. Avant qu'il puisse corriger cette faiblesse, Gerda lui enfonça ses jointures dans les côtes.

Fort.

La douleur le fit reculer avec un cri. Voyant cela, Gerda lui jeta un regard de mépris.

« La prochaine fois, lui dit-elle, vous ferez mieux. »

Et il ferait mieux. Pas parce qu'elle avait failli lui fêler une côte avec sa contre-attaque. Il ferait mieux parce qu'il détestait amèrement l'idée de la décevoir.

La première fois qu'ils s'étaient battus, dans l'un des couloirs du Stargazer, il l'avait surprise en lui portant un coup chanceux, et elle l'avait regardé avec de l'admiration dans les yeux. C'était pour retrouver cet instant qu'il endurait ce genre de punition.

Il ne faisait pas cela pour devenir un expert en arts martiaux klingons — il n'avait aucune ambition en ce sens. Il venait au gymnase trois fois par semaine et acceptait contusions et ecchymoses osseuses pour une seule raison : obliger Gerda à le voir comme son égal. À le voir comme un guerrier.

Et, peut-être un jour, s'il se montrait très assidu et très chanceux, à le voir comme un amant.

Avec cette pensée en tête, Greyhorse reprit encore une fois la position de base. Genoux fléchis, se rappela-t-il. Une main en avant, une main en arrière. Les jointures tendues, ainsi.

Plus important encore, il concentra son esprit. Il se vit enfoncer son poing dans le visage de son adversaire, une fois, deux fois, encore, si vite que ses coups ne pourraient être parés. Et il ignora le fait que c'était le visage de Gerda qu'il imaginait marteler.

« Kave'ragh ! » gronda le médecin, lui qui n'avait jamais grondé après rien de toute sa vie.

Cette fois, l'attaque de Greyhorse fut plus efficace. Gerda fut incapable de la dévier. En fait, ce ne fut qu'en inclinant la tête au dernier moment qu'elle évita d'être blessée.

Il en fut reconnaissant. Il ne voulait pas lui faire mal. Il voulait seulement lui prouver qu'il en était capable.

Il y avait là une ironie qu'il avait du mal à accepter : il ne pouvait espérer gagner l'amour de Gerda qu'en démontrant sa capacité à la mutiler. Mais la jeune femme avait été élevée dans une culture qui faisait de l'agressivité une vertu. Elle avait, c'était le moins qu'on puisse dire, un point de vue inhabituel.

Une fois encore, Greyhorse rugit : « Kave'ragh ! » et tenta de la frapper. Une fois encore, Gerda fut incapable de détourner son coup. Et une fois encore, elle parvint malgré tout à l'esquiver.

Je me rapproche, se dit-il. Elle le savait aussi. Il le lisait dans son regard, dur et implacable, qui exigeait tout de lui sans rien lui accorder.

Pas même de l'espoir.

Pourtant, Gerda savait combien il la désirait. Elle le devait. Il l'avait laissé échapper ce jour-là dans le couloir.

Bien sûr, elle n'y avait plus jamais fait allusion, et Greyhorse non plus. Tout ce qu'ils faisaient, c'était se retrouver à l'heure dite au gymnase, professeur et élève, maître et esclave.

« Kave'ragh ! » cria-t-il.

Puis il mit toute sa force dans un dernier coup — trop de force, s'avéra-t-il, car il se pencha trop en avant et Gerda exploita douloureusement cette erreur.

Elle ne se contenta pas d'esquiver l'attaque de Greyhorse. Elle lui asséna un coup de pied latéral dans le ventre, lui coupant le souffle et le pliant en deux. Puis elle le frappa à l'arrière de la tête avec la pointe de son coude, le faisant tomber à genoux.

Sonné, haletant, ruisselant de sueur, il resta à quatre pattes pendant ce qui lui sembla une éternité. Finalement, il trouva la force de se relever.

Gerda l'attendait, les bras croisés sur la poitrine, une mèche de cheveux blonds pendant devant le visage et une fine pellicule de transpiration sur la peau. Il s'était attendu à lire de la désapprobation dans son expression, peut-être même du dégoût face à la maladresse dont il avait fait preuve.

Mais ce qu'il vit fut un reflet du regard qu'elle lui avait lancé dans le couloir.

Un reflet d'admiration.

Cela fit oublier à Greyhorse la façon dont Gerda l'avait roué de coups, même si sa gorge le brûlait encore, que ses côtes le lançaient toujours et qu'il avait dans la bouche un goût de sang nettement métallique. En fait, cela le rendit avide de recommencer.

« Demain ? » demanda-t-elle.

Il hocha la tête, provoquant des vagues de vertige rien qu'avec ce modeste mouvement.

« Je serai là. »

Gerda inclina légèrement la tête, comme pour mieux l'évaluer. Elle resta ainsi un instant, lui transperçant l'âme de ses yeux. Puis elle lui tourna le dos, prit une serviette sur le support mural et quitta le gymnase.

Greyhorse la regarda partir. Elle se mouvait avec une grâce animale, chaque muscle travaillant en parfaite harmonie avec les autres. Quand les portes se refermèrent en sifflant derrière elle, il eut l'impression d'avoir perdu une partie de lui-même.

Comme il l'aimait.

* * * * *

Le chef des armes Vigo regarda son ami Charlie Kochman, songeant à l'expérience qu'ils venaient de partager. Puis il afficha un large sourire plein de dents.

« Ça te plaît ? » demanda Kochman.

« Ça me plaît énormément », lui répondit Vigo.

« Je m'en doutais. »

Vigo contempla le plateau de jeu de sharash'di en bois posé entre eux, avec son terrain finement sculpté et ses ingénieuses simulations de divers éléments naturels. C'était vraiment une œuvre d'art — du genre qu'on voyait rarement dans le salon du vaisseau.

Mais le jeu lui-même… c'était sans commune mesure avec tout ce à quoi il avait joué auparavant, que ce soit sur son monde natal de Pandril ou ailleurs. Et il avait hâte d'y rejouer.

« Et vous dites que vous avez trouvé cela sur Beta Nopterix ? » demanda-t-il.

« Oui. À un Yridian. Il voulait me vendre le jeu, alors il m'a appris à y jouer. Intéressant, hein ? »

Vigo acquiesça.

« Très intéressant. »

Kochman, qui était l'un des navigateurs du vaisseau, lui rendit son sourire.

« Et devine quoi, mon vieux ? Il est à toi. »

Vigo ne comprit pas.

« À moi ? »

« Exactement. C'est un cadeau d'anniversaire. »

L'officier aux armes leva ses grandes mains bleues.

« Je ne peux pas accepter ça. Nous ne célébrons pas les anniversaires de naissance sur Pandril. »

« Mais nous les célébrons sur Terre, lui rappela Kochman. Et puisque tu es mon ami, je ne peux pas imaginer que tu me prives de l'occasion de fêter le tien. »

Présenté ainsi, il était difficile pour Vigo de refuser.

« Je ne sais pas quoi dire », avoua-t-il.

« Dis merci », lui conseilla son ami.

Vigo baissa les yeux vers le plateau, puis laissa paraître une nouvelle expression de ravissement.

« Merci, Charlie. Merci beaucoup. »

* * * * *

Idun Asmund, pilote principale du Stargazer, avait presque terminé son dîner lorsqu'elle vit Pug Joseph s'approcher d'elle avec un plateau-repas.

À mesure qu'il se rapprochait, la vapeur de son repas flottant devant lui, il sembla remarquer que l'assiette d'Idun était déjà vide.

« Oh, zut », dit l'agent de sécurité au visage poupin et aux cheveux couleur sable, sans faire le moindre effort pour dissimuler sa déception.

Elle leva les yeux vers lui.

« Lieutenant ? »

« Ce n'est rien, lui dit-il avec stoïcisme. Je suppose que nous pourrons parler une autre fois. »

Rien n'exigeait l'attention immédiate d'Idun.

« De quoi souhaitiez-vous me parler ? »

Joseph posa son plateau et tira une chaise en face de l'officière de barre. Puis il regarda autour de lui pour s'assurer que personne dans le réfectoire n'écoutait de trop près.

« En fait, dit-il en se penchant vers elle, je voulais vous parler de votre voix. »

Idun n'était pas certaine de ce qu'elle s'attendait à entendre, mais certainement pas cela.

« Ma voix ? »

Joseph hocha la tête avec enthousiasme.

« Vous avez une façon de faire écouter les gens quand vous parlez. Votre sœur aussi. Je voudrais qu'ils m'écoutent comme ça. »

« D'après mon expérience, dit Idun, les gens vous écoutent quand vous parlez. Vous êtes très apprécié, monsieur Joseph. »

« Apprécié, concéda-t-il. Mais pas respecté. Et un chef de la sécurité doit être respecté. »

Chef de la sécurité ? Cette fois, Idun était vraiment déconcertée.

Elle savait que le lieutenant Ang allait quitter le Stargazer pour accepter un poste de second officier sur le Sutherland. En revanche, elle n'avait pas entendu dire que Joseph allait lui succéder à la tête de la sécurité.

Et maintenant qu'elle l'apprenait, elle trouvait ce choix imprudent. Certes, Joseph était l'un des officiers les plus anciens de la section sécurité, mais il n'avait jamais montré de dispositions particulières pour le commandement.

De plus, il semblait conscient de cette faiblesse — mais, pour être juste, il essayait d'y remédier, quoique d'une manière inhabituelle.

« Donc, vous avez été nommé notre nouveau chef de la sécurité », conclut-elle.

Joseph rougit et secoua la tête.

« Pas de manière permanente, bien sûr. C'est seulement une affectation temporaire, jusqu'à ce que le capitaine puisse trouver un remplaçant au lieutenant Ang. »

Idun s'en sentit soulagée. Ce n'était pas qu'elle n'aimait pas Joseph ou qu'elle ne lui faisait pas une confiance absolue, ni qu'elle aurait hésité une seconde à lui confier ses arrières en plein échange de tirs.

C'était seulement sa capacité à diriger que l'officière de barre remettait en question. Rien d'autre.

« Je vois », dit-elle.

« Enfin bref, reprit-il, à propos de votre voix… avez-vous quelques astuces que vous pourriez partager avec moi ? Ou… je ne sais pas, des conseils ? »

Idun réfléchit.

« Je ne crois pas, dit-elle finalement. Je n'utilise pas d'astuces. Je parle, tout simplement. »

Une fois encore, Joseph sembla déçu.

« D'accord. Je pensais juste que vous pourriez… »

Il haussa les épaules. « Tant pis. Merci quand même. »

« De rien », dit-elle. Mais elle aurait aimé pouvoir lui être plus utile.

* * * * *

Phigus Simenon était un Gnalish, un être reptilien originaire d'un monde nommé Gnala, dont la taille atteignait à peu près les épaules de la plupart des hommes humains. Il était aussi l'ingénieur en chef du Stargazer.

D'ordinaire, on trouvait Simenon dans la section ingénierie, s'activant avec ses griffes sur les commandes d'une console sombre et élégante. En cet instant, pourtant, il se trouvait dans ses quartiers, étudiant sur son moniteur l'image d'un vieil ami et ancien collègue.

« Hans Werber », observa-t-il de sa voix sifflante habituelle.

L'homme qui avait été le chef des armes du Stargazer hocha la tête.

« Heureux de te revoir, Phigus. »

« Où es-tu ? » demanda Simenon.

Werber sourit sous sa moustache en brosse, les yeux bleus pétillants.

« En Nouvelle-Zélande. Ce n'est pas si mal, en fait. Si tu dois être dans une colonie pénitentiaire, autant que ce soit celle-ci. »

« Et ils te laissent te promener librement ? »

Werber haussa les épaules.

« Je porte un bracelet électronique. Ce n'est pas comme si je pouvais aller bien loin. »

« Je vois », dit Simenon.

« Comment va Picard ? »

« Pas trop mal. Il est actuellement à une réunion. Capitaines et seconds de tout le secteur. »

« Vraiment ? C'est inhabituel. »

Simenon acquiesça.

« Très. »

Werber abattit soudain sa main sur son crâne dégarni, puis inspecta sa paume avant de se frotter les mains.

« Saletés d'insectes. On oublie à quel point ils peuvent être agaçants quand on vit à bord d'un vaisseau spatial. »

« Je veux bien te croire. »

« Tu sais, dit Werber, je m'étais trompé sur Picard. Je l'avais catalogué comme du genre rancunier. Mais tu sais ce qu'il a fait ? »

« Quoi ? » demanda Simenon.

« Il est venu dans ma cellule, au Commandement de Starfleet, et m'a dit qu'il avait glissé un mot en ma faveur auprès du juge-avocat général. Il a dit que j'avais mis nos différends de côté et que je l'avais aidé. »

« Tu veux dire après être entré dans sa chambre au beau milieu de la nuit et avoir tenté de l'étourdir avec un tir de phaseur. »

Werber eut un petit rire devant l'ironie de la situation, les coins des yeux plissés.

« Oui. Après. Mais le fait est que Picard m'a pardonné. Il a laissé le passé au passé. C'est probablement pour ça que je fais un court séjour ici, en Nouvelle-Zélande, au lieu de finir à perpétuité sur quelque astéroïde de haute sécurité. »

« Tu as probablement raison », lui dit Simenon.

« Bref, reprit Werber, je voulais que tu saches où je suis. Tu vois, pour qu'on puisse parler de temps en temps. Il n'y a pas de meilleur ami qu'un vieil ami, comme je dis toujours. »

« Je serais heureux de correspondre avec toi, répondit le Gnalish. Plus qu'heureux. Enfin… si je me considérais encore comme ton ami. »

Les sourcils de l'homme se rejoignirent au-dessus de l'arête du nez.

« Quoi ? »

« Quand tu as trahi Picard, tu m'as trahi moi aussi, dit Simenon. J'ai foncé dans son bureau en l'accusant de t'avoir fait incarcérer sans bonne raison. Puis il m'a raconté ta petite mutinerie. »

« Mais Picard m'a pardonné, lui », lui rappela Werber.

« Peut-être, répliqua sèchement Simenon, mais pas moi. Adieu, Hans. Profite bien de la Nouvelle-Zélande. »

Et sur ce, il coupa la communication.

Vieil ami, mon œil, pensa le Gnalish en ressentant une seule et profonde pointe de remords.

Puis, heureux qu'il soit presque l'heure de prendre son service, il se dirigea vers l'ingénierie.

Chapitre Trois

LORSQUE JEAN-LUC PICARD entra dans la salle de briefing faiblement éclairée, il était dans un état d'esprit tout à fait différent de celui avec lequel il s'était couché la veille au soir.

Après avoir laissé le problème décanter pendant la nuit, il s'était réveillé convaincu qu'une seule ligne de conduite s'offrait à lui. Malgré le mépris qu'il lisait sur les visages de ses collègues capitaines, malgré leur désapprobation manifeste, il ferait de son mieux pour gagner leur respect.

Il se conduirait avec dignité. Il ferait ce qu'on lui demanderait rapidement et efficacement, en déployant toutes les ressources à sa disposition. En bref, il serait le meilleur capitaine possible.

Mais s'il s'avérait insuffisant en cela, il ne s'en tourmenterait pas et ne laisserait pas le résultat le distraire. Il accepterait simplement la situation et passerait à autre chose.

Il avait un travail à faire, et un travail d'une certaine importance. Si cela dérangeait certaines personnes qu'on l'ait choisi pour l'accomplir, c'était leur problème — pas le sien.

Parcourant la salle du regard, Picard se surprit à chercher dans les ombres un visage amical. Celui du capitaine Greenbriar était le seul qui aurait pu correspondre à cette description, mais Greenbriar ne semblait pas encore être arrivé.

On dirait que je suis seul, pensa Picard.

Il n'avait même pas Ben Zoma pour lui tenir compagnie. Son ami s'était téléporté vers la base quarante-cinq minutes plus tôt pour un briefing séparé destiné aux premiers officiers.

Repérant la chaise inoccupée la plus proche, Picard s'y installa. Il se retrouva épaule contre épaule avec un Vulcain maigre comme un rail, qui se tourna vers lui pour le regarder avec des yeux rétrécis.

Picard sourit aussi cordialement qu'il le put.

« Bonjour. »

Le Vulcain ne répondit rien. Il inclina simplement la tête du plus petit geste possible, puis reporta son attention sur le pupitre désert à l'avant de la salle.

D'une certaine manière, réfléchit Picard, être snobé par un Vulcain paraissait moins offensant que de l'être par quelqu'un d'autre. Peut-être parce qu'ils étaient réservés par nature.

Un jour, se dit-il, j'aimerais mieux connaître un Vulcain. Entrer dans sa tête, pour ainsi dire.

Écartant cette pensée, il regarda de nouveau autour de lui. Le flot de capitaines franchissant la porte ouverte augmentait rapidement. Sans doute approchait-on de l'heure prévue pour le début du briefing.

Greenbriar fut parmi les derniers à entrer. Il prit place de l'autre côté de la salle, entre un Andorien et un Vobilite aux lourdes défenses.

Un instant plus tard, un homme trapu en uniforme d'amiral fit irruption dans la pièce, s'arrêta derrière le pupitre et alluma une lumière qui illumina son visage. Il avait des yeux vifs, un teint rougeaud et une chevelure jaune pâle en recul.

« Heureux de vous voir tous ici, dit-il d'une voix grave et sonore qui n'avait nul besoin de microphone. Pour ceux d'entre vous qui ne m'ont pas encore croisé, je suis l'amiral McAteer. J'avais envisagé d'assister au cocktail hier soir, mais j'ai pensé que vous vous amuseriez davantage sans le patron derrière votre épaule. »

Une onde de rires parcourut l'assemblée.

Picard trouva étrange que McAteer n'ait pas assisté à sa propre réception. D'un autre côté, il fut soulagé d'apprendre qu'il n'avait pas été le seul à ne pas parvenir à mettre la main sur l'homme.

McAteer prit un air un peu plus sérieux.

« Je sais que vous n'avez pas l'habitude de vous réunir de cette façon. Jusqu'à présent, vous avez tous plus ou moins fonctionné de manière autonome, sauf dans les rares cas où deux ou trois d'entre vous devaient coordonner leurs efforts. »

De rares cas, en effet, songea Picard.

« J'ai bien peur, poursuivit l'amiral, qu'une telle approche ne soit plus viable. La galaxie est trop vaste et nos responsabilités trop grandes pour que l'un d'entre vous continue d'opérer dans le vide — sans jeu de mots. »

À nouveau, une vague de rires parcourut la salle.

« Désormais, leur dit McAteer, nous nous réunirons périodiquement de cette manière. Ainsi, nous pourrons aborder notre charge de travail de façon organisée et logique. »

Picard observa les réactions de ses collègues. Le Vulcain à côté de lui hochait la tête en signe d'accord discret, mais beaucoup d'autres capitaines semblaient beaucoup moins enthousiastes.

Ruhalter, le prédécesseur de Picard, se serait rangé sans hésitation dans ce second groupe. Picard n'en doutait pas. Ruhalter était un homme qui préférait réagir d'instinct, évitant autant que possible réunions et séances de planification.

Si le même sujet était abordé lors du briefing des premiers officiers, Ben Zoma s'y opposerait lui aussi. Picard n'en doutait pas davantage.

Et lui-même ne pouvait s'empêcher d'être d'accord avec son prédécesseur et son second.

Les capitaines avaient toujours été choisis pour leur capacité à agir de leur propre initiative. C'était la force même de la flotte, l'un des principes sur lesquels elle avait été bâtie, et il ne semblait pas sage d'entraver cela.

D'un autre côté, McAteer était l'homme que Starfleet avait placé à la tête de ce secteur. S'il estimait qu'il était temps d'essayer quelque chose de nouveau, Picard ferait au moins l'effort de garder l'esprit ouvert.

L'amiral promena son regard sur son auditoire.

« J'ai dressé une liste des missions auxquelles nous devons nous attaquer. La première — et la plus critique — est la capture du pirate connu sous le nom de White Wolf. »

L'annonce de McAteer tomba comme une pierre au milieu des capitaines assemblés. Dans les rides du silence qui suivirent, Picard vit ses collègues échanger des regards.

Il comprenait aisément pourquoi.

« Depuis deux ans, dit McAteer, le White Wolf et son équipage pillent à tour de bras les cargos de la Fédération. Et chaque fois que nous avons envoyé un vaisseau de Starfleet à sa poursuite, il a réussi à nous échapper en se cachant dans l'une des étrangetés de Beta Barritus — qui, comme vous le constaterez, est un système plutôt unique en son genre. »

En terminant sa phrase, il manipula les commandes devant lui et fit apparaître un hologramme sur le côté du pupitre. C'était une représentation informatisée du système Beta Barritus — un soleil entouré d'une épaisse couche de gaz et de toutes sortes d'autres choses.

Mais Beta Barritus était une étoile de Lazarus — une étoile qui s'était éteinte puis, d'une manière ou d'une autre, était revenue à la vie. Il était inévitable qu'elle présente un ensemble inhabituel de problèmes à quiconque chercherait à en sonder les profondeurs.

Ce qui expliquait pourquoi le White Wolf, un homme apparemment nommé ainsi autant pour la couleur de ses cheveux que pour son ingéniosité, avait choisi Beta Barritus comme cachette favorite.

« Jusqu'à présent, dit l'amiral aux capitaines réunis, l'arrestation du White Wolf n'a été pour nous qu'une priorité secondaire. Cela change à partir de maintenant. »

Picard se demanda pourquoi. McAteer ne tarda pas à satisfaire sa curiosité.

« Sa plus récente attaque contre un vaisseau de transport sans défense a eu lieu il y a moins d'une semaine. Elle lui a rapporté une cargaison de flore exotique provenant d'Elekiwi Prime. » L'amiral fronça les sourcils. « Je pense que vous savez tous à quel point il est difficile d'extraire quoi que ce soit de ce monde — et combien une telle cargaison peut être précieuse pour nos chercheurs de Starfleet Medical. »

Picard acquiesça. Elekiwi Prime était un monde mourant, de plus en plus ravagé par les éruptions volcaniques et les nuages de dioxyde de carbone qui en résultaient. Une équipe de scientifiques avait risqué sa vie pour obtenir les échantillons de flore en question, sachant que la vie végétale ne survivrait plus très longtemps aux conditions régnant sur la planète.

« Quelqu'un doit partir à la poursuite du White Wolf et tenter de récupérer la cargaison, dit McAteer d'une voix d'acier. Mais même si cette récupération n'est plus

possible, je veux mettre fin une bonne fois pour toutes à la menace que représente ce pirate. »

À peine avait-il terminé sa phrase qu'une demi-douzaine de mains se levèrent.

Des volontaires, pensa Picard. Sans doute parmi eux se trouvaient des capitaines déjà mis en échec par le White Wolf. S'il avait été l'un d'eux, lui aussi aurait voulu régler ses comptes.

Picard étudia l'hologramme de la cachette du White Wolf. Beta Barritus paraissait effectivement être un système complexe. Il présentait le genre d'obstacles dont Picard avait entendu parler, et même lu des descriptions, sans jamais y avoir été personnellement confronté.

Si l'on en croyait les capitaines qui avaient déjà traqué le White Wolf, l'homme était impossible à trouver, et plus encore à capturer. Et si ses collègues tenaient tant que cela à obtenir cette mission, il ferait de son mieux pour ne pas se mettre en travers de leur chemin.

« J'apprécie votre empressement, leur dit McAteer. Je comprends combien il vous tient à cœur de traduire le White Wolf en justice. Mais je pense qu'il nous faut une nouvelle approche du problème. »

Une nouvelle approche ? répéta intérieurement Picard. Il se demanda ce que l'amiral avait en tête.

Il se le demandait encore lorsque McAteer se tourna vers lui et lui sourit comme un renard apercevant un poulailler sans surveillance.

« Capitaine Picard, dit-il, je vous confie cette mission. »

Picard rougit jusqu'aux oreilles.

Moi ? pensa-t-il.

Manifestement, il n'était pas le seul à s'interroger sur le choix de McAteer, à en juger par les regards fixes et les commentaires marmonnés qui suivirent. De toute évidence, ses collègues se demandaient pourquoi l'amiral choisissait un homme qui n'était encore que second officier un mois plus tôt, au lieu de puiser parmi tant de vétérans chevronnés.

Le White Wolf avait déjà battu les meilleurs que la flotte avait à offrir. Comment une pomme encore verte pourrait-elle réussir là où ces autres capitaines avaient échoué ?

Picard aurait aimé entendre ce que l'amiral avait à répondre à cela. Mais McAteer n'offrait aucune explication pour l'instant. Il se contentait de rester là, à fixer son plus jeune capitaine comme s'il attendait sa réponse.

Picard donna la seule qu'il pût donner.

« J'espère me montrer digne de votre confiance. »

L'amiral acquiesça.

« Je n'en doute pas. »

Puis il reprit la distribution des autres affectations. Dans chaque cas, il exposa les difficultés de la mission et ce que Starfleet avait à y gagner. Mais Picard l'entendait à peine. Il essayait encore de comprendre ce qu'il avait bien pu faire pour mériter le White Wolf.

* * * * *

Mollie Katz avait servi comme opératrice de téléporteur à Starfleet pendant plus de trente ans, d'abord à bord d'une série de vaisseaux d'exploration nommés Phoenix, Exeter et Yorktown, et maintenant ici, à la base stellaire 32. Au cours de sa longue carrière, elle avait été confrontée à plus que sa part de téléportations inhabituelles.

Mais jamais à rien de semblable.

La combinaison de confinement gris et blanc personnalisée, ainsi que le casque assorti, avaient constitué le premier indice pour Katz. Le second avait été le visage spectral visible à travers la visière transparente du casque.

Pourtant, même lorsque la silhouette s'avança sur la plate-forme du téléporteur, Katz n'avait pas imaginé les difficultés auxquelles elle allait être confrontée — difficultés qu'elle s'efforçait encore de surmonter tandis qu'elle procédait à de minutieux réglages sur ses commandes.

Trois humains se tenaient à côté de l'opératrice, tous membres de Starfleet, observant tour à tour Katz à son pupitre et la silhouette sur la plate-forme. Ils semblaient curieux, rien de plus.

Mais cela devait être une existence solitaire pour l'être enfermé dans cette combinaison de confinement. Cela devait être difficile de supporter le regard des autres quand on était si différent d'eux, si différent de quiconque à plusieurs années-lumière à la ronde.

Enfin, Katz se sentit certaine que ses réglages étaient corrects.

Après avoir programmé les coordonnées de destination requises, elle verrouilla le point visé. Puis elle activa les scanners de ciblage et vérifia la distance ainsi que le mouvement relatif, qui, heureusement pour son sujet, étaient tous deux minimes.

Consultant le moniteur de diagnostic dans le quadrant supérieur gauche de son panneau, elle constata que le système fonctionnait largement dans les paramètres acceptables.

Jusqu'ici, tout va bien, se dit l'opératrice.

Normalement, c'était à ce moment-là que les scanners d'imagerie moléculaire du téléporteur entraient en ligne. Cependant, Katz les utilisait déjà depuis plusieurs minutes afin d'avoir une idée claire de ce à quoi elle avait affaire.

Elle ordonna aux bobines principales d'énergie de générer un faisceau de confinement annulaire, qui serait utilisé un peu plus tard. Puis, avec une attention infinie, elle guida les bobines de transition de phase afin qu'elles convertissent le sujet en un flux de matière désolidarisée au niveau subatomique.

C'était là la partie délicate, celle qu'elle aurait en d'autres circonstances laissée à l'ordinateur, mais qu'elle se sentait obligée d'exécuter elle-même dans ce cas précis. Non qu'elle se croyât plus précise qu'un dispositif électronique. C'était simplement que, si quelque chose tournait mal, elle avait davantage confiance dans sa propre capacité à corriger le problème.

Allez, pensa-t-elle en regardant la matière désolidarisée migrer vers le tampon de schéma du système. Entre là-dedans, et tout de suite.

Là-haut, sur la plate-forme, le sujet devait être en train de disparaître dans une colonne de lumière scintillante — combinaison de confinement comprise. Mais l'opératrice n'avait pas le luxe d'admirer le spectacle. Elle était trop absorbée par ses instruments, trop occupée par les détails infimes du processus de stockage de la matière pour se permettre la moindre distraction.

Presque terminé, pensa-t-elle. Presque. Soixante-quinze pour cent, pour être précise. Quatre-vingts. Quatre-vingt-cinq…

Une goutte de sueur coula sur son front, mais elle l'ignora et continua à surveiller le flux de matière, les mains posées sur les commandes au cas où elle devrait interrompre la procédure ou prendre une autre mesure d'urgence.

Enfin, après ce qui lui sembla une éternité, Katz vit s'allumer le témoin vert clignotant confirmant l'arrivée sans incident du sujet dans le tampon de schéma du système. Prenant une profonde inspiration, elle l'expira et s'accorda le droit de se détendre un instant.

Mais un instant seulement.

Puis elle se remit aussitôt à la tâche et projeta le faisceau de confinement annulaire depuis le réseau d'émetteurs de la base stellaire jusqu'aux coordonnées ciblées. C'était à l'intérieur des limites de ce faisceau que la matière désolidarisée du sujet allait voyager.

Ensuite, l'opératrice transmit la matière du tampon vers l'émetteur. Une fois là, elle était prête à effectuer sa traversée du vide spatial.

C'est parti, pensa-t-elle.

Et elle lança le flot de matière accumulée le long du faisceau de confinement jusqu'à sa destination.

Katz était certaine d'avoir tout fait correctement. Pourtant, elle se surprit à fixer son panneau d'instruments, comme si elle voulait l'obliger à lui dire que le processus allait se terminer comme prévu — par l'arrivée du sujet sain et sauf, suivie de sa rematérialisation.

Car même dans les conditions les plus parfaites, on ne savait jamais — et celles-ci étaient loin de l'être.

Les secondes s'écoulèrent, plus nombreuses que Katz ne l'avait espéré. Elle avait commencé à grincer des dents lorsqu'elle vit enfin les mots qu'elle attendait : téléportation réussie.

Dans le secret de son esprit, l'opératrice se donna une tape dans le dos. Cela n'avait pas été facile. En fait, elle ne se plaindrait pas si c'était la dernière téléportation de ce genre qu'on lui demandait d'effectuer.

Enfin, elle essuya la sueur de son front du revers de la main et reconfigura ses instruments sur des niveaux plus conventionnels. Puis, se tournant vers le trio qui se tenait près d'elle, elle dit :

« Au suivant. »

Lorsqu'ils montèrent sur la plate-forme, Katz souhaita bonne chance à l'être vêtu de la combinaison de confinement.

Il allait en avoir besoin.

* * * * *

Ce ne fut qu'après que McAteer eut rallumé les lumières et levé la séance que Picard eut l'occasion de le prendre à part. Ce ne fut pas difficile. En fait, l'amiral paraissait s'être attendu à l'approche du capitaine.

« Vous vous demandez pourquoi je vous ai demandé de partir à la poursuite de notre ami le White Wolf, conclut McAteer. »

« C'est exact », confirma Picard.

« Je ne vous en blâme pas, dit l'amiral. À votre place, je me poserais la même question. »

Il prit le capitaine par le bras et le conduisit jusqu'à un hublot d'observation situé au fond de la salle. Apparemment, il souhaitait mener cette conversation à l'écart des oreilles indiscrètes.

« Je vous ai choisi pour cette mission, dit McAteer, parce que les méthodes conventionnelles n'ont pas fonctionné contre le White Wolf. Votre prédécesseur, le capitaine Ruhalter, était connu pour son ingéniosité, sa capacité à improviser. Je parie que ces qualités ont rejailli sur vous. »

En réalité, Picard ne se considérait pas comme particulièrement ingénieux. Il s'abstint toutefois de le dire.

« J'essaierai de ne pas vous décevoir », dit-il.

L'amiral eut un petit rire.

« De la modestie. J'aime ça. Comme ça, l'effet sera encore meilleur lorsque vous mettrez la main sur ce salaud. »

Ce n'était pas la modestie qui avait poussé le capitaine à formuler sa réponse ainsi. C'était un sens des proportions. Mais il ne le dit pas davantage à McAteer.

« Si vous le dites », répondit-il à l'amiral.

Chapitre Quatre

LORSQUE PICARD se matérialisa sur la plate-forme de téléportation du Stargazer aux côtés de son premier officier, il remarqua que c'était le lieutenant Refsland qui tenait la console du téléporteur.

Refsland était le chef de section, le plus expérimenté de ses différents opérateurs de téléportation. Picard se sentait toujours un peu plus en sécurité entre les mains de Refsland.

D'ordinaire, l'homme l'accueillait avec un sourire et un seul mot :

« Capitaine. »

Mais pas cette fois, nota Picard. Cette fois, Refsland semblait avoir quelque chose en tête.

« Quelque chose ne va pas ? » demanda le capitaine.

« Je n'en suis pas certain, monsieur, répondit Refsland. »

« Vous n'en êtes pas certain ? » répéta Picard.

Refsland haussa les épaules.

« Il y a environ une demi-heure, monsieur, nous avons reçu les nouveaux membres d'équipage. Sept, pour être exact. »

Le capitaine se surprit à faire une grimace.

De nouveaux membres d'équipage ? Quels nouveaux membres d'équipage ?

« Je n'ai autorisé aucune addition à l'équipage », informa-t-il le chef du téléporteur.

Refsland poussa un soupir.

« J'avais peur que vous disiez cela. »

Picard jeta un coup d'œil à Ben Zoma.

« Gilaad ? »

« Ne me regardez pas, dit son ami. Je n'ai pas autorisé de nouveaux arrivants non plus. »

Certes, songea Picard, il y avait des postes à pourvoir après les pertes subies face aux Nuyyad, ainsi que des remplacements à prévoir pour les officiers qui avaient ensuite quitté le vaisseau. Lui et Ben Zoma avaient même envisagé certains candidats, bien qu'ils n'aient encore arrêté aucune décision définitive.

« En réalité, monsieur, dit Refsland avec un air mal à l'aise, les ordres venaient de l'amiral McAteer. Il a dit que vous n'y verriez pas d'objection. »

Picard fronça les sourcils.

« McAteer a dit cela ? »

« Oui, monsieur. Il a dit que vous ne voudriez pas être dérangé. Sinon, nous vous aurions contacté immédiatement. »

Le capitaine n'en doutait pas un instant. Les officiers qu'il avait laissés aux commandes étaient à la fois loyaux et efficaces. Ils n'auraient pas accepté ce transfert s'il ne provenait pas d'une autorité supérieure.

Posant la main sur l'épaule de son premier officier, Picard dit :

« Occupez-vous de nos nouveaux membres d'équipage. Je crois que j'ai besoin d'avoir un mot avec notre ami l'amiral. »

Puis, faisant de son mieux pour contenir sa colère, il se dirigea vers son bureau de commandement.

* * * * *

Le lieutenant Kochman fixa son ami Vigo à travers le plateau de sharash'di.

« Encore une partie ? »

Vigo remit le plateau en place, aussi indifférent à l'expression gênée de son ami qu'à tout le reste dans le salon du vaisseau.

« Cette fois, tu joues en premier et en quatrième. »

Kochman soupira.

« C'est très gentil de ta part, mais… »

Vigo leva les yeux.

« Oui ? »

Le navigateur leva les mains dans un appel au bon sens.

« Ça fait quatre heures d'affilée que nous jouons, vieux. J'ai besoin d'une pause. »

Vigo cligna des yeux.

« Trois heures et demie, en réalité. »

Kochman lui lança un regard.

« Mais, ajouta Vigo, c'est effectivement presque quatre heures. »

« Je prends mon service dans une heure, poursuivit Kochman. Il faut que je mange, que je me débarbouille, que je prenne un uniforme propre… »

« Comme il se doit, dit raisonnablement Vigo. Et maintenant que tu le dis, j'ai moi aussi des choses à faire. La dernière chose que je souhaite, c'est passer tout mon temps à jouer. »

Mais son expression disait exactement le contraire.

Kochman fronça les sourcils. Il ne s'était pas douté du monstre qu'il était en train de créer en offrant à son ami le plateau de sharash'di pour son anniversaire. Ou, ajouta-t-il intérieurement, du génie qu'il révélait.

Vigo avait pour le sharash'di le même genre de talent qu'il avait pour la technologie des armes. Il ne se contentait pas d'en comprendre le sujet, il fusionnait avec lui — cerveau, muscles et os. Il le vivait.

« Tu sais, dit Kochman, tu n'es pas obligé de t'arrêter à cause de moi. Tu peux continuer à jouer, si tu veux. »

L'officier aux armes sembla comprendre ce que son ami voulait dire.

« Tu me suggères de jouer avec quelqu'un d'autre ? »

Kochman haussa les épaules.

« Oui, voilà. »

Vigo parcourut la pièce du regard.

« J'imagine que je pourrais, dit-il au bout d'un moment. Il me faudrait simplement leur apprendre le jeu. »

Il sourit, de nouveau enthousiasmé.

« Mais si j'ai pu l'apprendre, eux aussi le peuvent. »

Kochman doutait que qui que ce soit adopterait le sharash'di avec autant de ferveur que l'officier aux armes. Mais quelqu'un pourrait au moins lui donner un peu de fil à retordre.

« C'est exactement ce que je veux dire », lui dit-il.

Le Pandrilite hocha la tête.

« Je crois que je vais suivre ton conseil. »

« Bien, dit Kochman, sentant une vague de soulagement le traverser. Tiens-moi au courant, d'accord ? »

Et sur ce, il prit promptement la fuite.

* * * * *

Picard prit plusieurs profondes inspirations avant de se sentir assez calme pour continuer. Puis, choisissant de ne pas impliquer son officier des communications, il établit lui-même une liaison avec le bureau de McAteer. Au bout d'une ou deux secondes, l'assistant de l'amiral apparut à l'écran.

« Je voudrais parler à l'amiral McAteer », dit le capitaine.

L'assistant, un jeune homme à la coupe en brosse blonde et au teint rougeaud, promit d'informer McAteer qu'un appel le demandait. Voyant le logo de Starfleet apparaître sur son écran, Picard n'eut d'autre choix que d'attendre.

En fin de compte, il n'eut pas à attendre longtemps. Mais McAteer avait l'air vaguement contrarié lorsqu'il apparut à l'écran, comme si Picard l'avait interrompu au beau milieu de quelque chose d'important.

« Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour vous, capitaine ? »

En effet, pensa Picard.

« Vous pouvez m'aider à comprendre quelque chose, amiral. Je viens d'être informé que plusieurs nouveaux membres d'équipage se sont téléportés à bord du Stargazer. »

McAteer haussa les épaules.

« Si j'ai bien compris, vous aviez plusieurs postes vacants, à la suite des pertes subies lors de votre dernière mission. »

C'était vrai. Sept membres d'équipage, dont le capitaine Ruhalter, étaient morts dans leur affrontement avec les Nuyyad.

De plus, ils avaient perdu leur officier aux armes, qui avait mené une mutinerie contre Picard alors commandant par intérim, et qui avait été incarcéré en conséquence. Et juste avant que le Stargazer n'atteigne la base stellaire 32, Angela Cariello, chef des sciences, avait décidé de quitter la flotte pour rejoindre son mari dans une colonie agricole, tandis que le chef de la sécurité, Ang, avait accepté un poste sur le Sutherland.

« Néanmoins, dit Picard, il est hautement irrégulier qu'un capitaine se voie imposer des membres d'équipage par un officier supérieur. Comme vous le savez, monsieur, la procédure normale veut qu'un officier commandant examine les candidatures à loisir avant de prendre une décision en matière de personnel. »

L'amiral fronça les sourcils à cette remarque.

« Je connais parfaitement les procédures de Starfleet, capitaine. »

« Alors vous ne serez pas surpris d'apprendre que le commandant Ben Zoma et moi-même nous intéressons déjà à au moins un candidat — un jeune homme issu d'une longue tradition de Starfleet. Son grand-père était amiral, sa tante est bien partie pour le devenir, et son frère aîné sert actuellement avec distinction sur l'Exeter. »

McAteer eut l'air sur le point d'abréger les propos de Picard. Mais le capitaine ne lui en laissa pas l'occasion.

« Il a également obtenu des notes brillantes à l'Académie, a été décrit par ses professeurs comme déterminé, intelligent et compétent, et a servi comme capitaine de l'équipe de parisses squares qui a battu une équipe d'anciens de l'Académie juste avant la remise des diplômes. »

L'amiral savait de qui il parlait, bien sûr. Picard le voyait au regard qu'il lui lançait.

« Franchement, monsieur, poursuivit-il, je n'imagine personne de plus qualifié pour rejoindre l'équipage du Stargazer. »

Les yeux de McAteer se rétrécirent.

« Faites-le embarquer, dans ce cas, capitaine. Faites embarquer qui vous voulez. Débarrassez-vous de qui vous ne voulez pas. Mais faites-le après avoir capturé le White Wolf. Pour le moment, je dirais que vous avez besoin de toute l'aide possible — et cela inclut les sept nouveaux membres d'équipage qui se sont téléportés à bord de votre vaisseau. »

« Mais, monsieur… »

« C'est un ordre », coupa McAteer.

Picard n'aimait pas cette idée, mais l'amiral ne lui laissait aucun choix.

« Comme vous voudrez, monsieur. »

McAteer hocha la tête.

« Encore une fois, bonne chance à vous. McAteer terminé. »

Un instant plus tard, son image s'éteignit sur l'écran de visualisation et fut remplacée par le logo de Starfleet. Le capitaine le fixa avec colère, puis tapota son combadge sur sa poitrine.

« Navigation, ici le commandement — »

Il s'interrompit brusquement, profondément embarrassé par ce lapsus.

« Ici le capitaine Picard. Mettez le cap sur le système Beta Barritus. »

« Bien reçu, monsieur », répondit Gerda Asmund.

« Barre, poursuivit-il, sortez-nous d'ici. Demi-impulsion jusqu'à ce que nous ayons dégagé la base. »

« Bien reçu, monsieur », dit Idun.

Par l'unique hublot d'observation de son bureau, Picard pouvait voir la forme de sablier de la base stellaire 32 reculer dans le lointain, rapetissant rapidement dans l'obscurité piquée d'étoiles. En quelques instants, elle disparut complètement.

Emportant l'amiral McAteer avec elle. Et pas trop tôt, songea le capitaine avec irritation.

Il resta assis un moment de plus, essayant de maîtriser son ressentiment. Ce ne fut que lorsqu'il le sentit sous contrôle qu'il se leva et quitta son bureau.

Picard se rappela alors qu'il y avait sept nouveaux membres d'équipage à bord du Stargazer.

Ce n'était pas leur faute s'ils avaient été imposés à un capitaine qui n'en voulait pas.

Chapitre Cinq

L'ENSEIGNE ANDREAS NIKOLAS pressa le padd encastré dans la cloison à côté de ses quartiers, regarda les portes de duranium coulisser, puis entra pour examiner ce qui allait être son chez-soi loin de chez lui.

Nikolas avait déjà servi à bord d'autres vaisseaux de cette classe, si bien qu'il savait assez bien à quoi s'attendre. Il ne fut pas déçu. Deux lits, deux terminaux informatiques, deux chaises, deux minuscules placards, une porte de salle de bains.

Et un colocataire.

En l'occurrence, ce dernier élément se révélait grand, large d'épaules et impeccablement net. Il achevait de faire son lit lorsque Nikolas entra.

L'autre homme se redressa, sourit et lui tendit la main.

« On dirait qu'on va être colocataires », dit-il, ses yeux bleus pétillant sous ses cheveux sombres coupés très court.

« On dirait bien », répondit Nikolas. Il lui serra la main. « Andreas Nikolas — mais mes amis m'appellent Nik. Et vous ? »

« Joe Caber. »

Le sourire qui accompagnait ces mots était aussi blanc et parfait qu'on pouvait l'imaginer.

Caber, Caber… Ce nom lui disait quelque chose.

« Où ai-je déjà entendu ce nom ? » se demanda Nikolas.

L'autre homme parut légèrement embarrassé.

« Mon père, c'est Neil Caber. Vous savez… l'amiral ? »

Nikolas claqua des doigts.

« Je savais bien que je l'avais déjà entendu quelque part. »

Il considéra Caber à la lumière de cette nouvelle information.

« Donc, vous êtes sur une voie rapide. »

Son colocataire haussa les épaules. Il avait l'air un peu gêné.

« J'espère bien. J'aimerais devenir capitaine un jour. »

Toi et tous les membres d'équipage d'ici jusqu'à la Zone Neutre, pensa Nikolas.

« Et jusqu'ici, ça se passe comment ? »

Caber ne semblait pas brûler d'envie de parler de lui-même. Malgré tout, il répondit à la question.

« D'après ce que je peux voir, très bien. J'étais deuxième de ma promotion à l'Académie. Et mon affectation sur le Mediterranean n'aurait pas pu mieux se passer. »

Manifestement, Caber était un futur favori. Il serait assis dans un fauteuil central avant son trente-cinquième anniversaire.

Nikolas détourna son attention vers son lit défait, afin que l'autre ne voie pas l'amertume sur son visage.

« On a pensé, moi aussi, à une époque, que j'avais l'étoffe d'un capitaine. »

Caber sourit, mais c'était le genre de sourire qui cherchait à masquer la pitié.

« Et ce n'est plus le cas ? »

« J'ai eu quelques ennuis », répondit Nikolas. Bien sûr, c'était là un euphémisme.

« Tout le monde a des ennuis un jour ou l'autre », dit Caber.

« Moi, j'en ai eu souvent », précisa Nikolas. « À l'Académie, ils disaient que j'étais téméraire et tête brûlée. Et que j'avais une… »

Il fouilla dans sa mémoire pour retrouver les termes employés dans son dossier.

« …une tendance à une franchise sans frein, ce qui était leur manière polie de dire que j'étais incapable de garder ma fichue bouche fermée. »

« Ce n'est pas forcément une mauvaise chose », admit l'autre.

Nikolas eut un petit rire.

« Dites ça aux gens de l'Académie. Ils ont décidé que j'aurais de la chance si je ne me faisais pas expulser du premier vaisseau dont le capitaine serait assez stupide pour m'accepter à bord. »

« Prouvez-leur qu'ils ont tort », conseilla Caber.

Sans doute est-ce ce que lui aurait fait, songea Nikolas.

Le problème, réfléchit-il, c'était que les gens de l'Académie avaient raison. Il était tout ce qu'ils disaient de lui — obstiné, impulsif, mal équipé pour fonctionner dans une structure hiérarchique.

Il aurait aimé être davantage du genre Caber. Il aurait aimé être sûr de lui et coopératif, avançant sur une route bien tracée vers un fauteuil de capitaine.

Mais ce n'était pas la main qui lui avait été distribuée. Il était ce qu'il était. Et s'il ne pouvait pas devenir capitaine de vaisseau, il serait ce que le destin déciderait pour lui.

« Hé, dit Nikolas, vous avez faim ? »

Son colocataire afficha ce sourire parfait.

« J'ai toujours faim. »

« Alors, qu'est-ce que vous dites d'aller au réfectoire voir ce qu'il y a au menu ? »

« Je dis allons-y », répondit Caber.

« Moi, j'y suis déjà », dit Nikolas.

Laissant son lit défait, il prit la tête vers le réfectoire.

* * * * *

Dikembe Ulelo marchait dans le couloir aux côtés de son supérieur, Martin Paxton, chef des communications.

Paxton, un homme aux cheveux bruns bouclés, lui faisait visiter le Stargazer.

« Vous vous plairez ici, dit-il. Le capitaine Picard est aussi vif qu'on peut l'être. Et il traite bien ses gens. »

« C'est bon à entendre », répondit Ulelo.

Mais son attention était focalisée sur la jonction d'alimentation juste devant eux, dont l'emplacement était facilement repérable grâce à la petite trappe affleurant la cloison. C'était la deuxième jonction de ce genre qu'ils croisaient depuis qu'ils avaient quitté le turbolift.

L'affectation précédente d'Ulelo avait été sur le Copernicus, un vaisseau de classe Oberth. Le Copernicus possédait douze jonctions d'alimentation sur chaque pont.

« Vous prendrez bien sûr le quart de nuit. » Paxton lui adressa un sourire compatissant. « Exactement comme moi quand j'étais le plus bas sur l'échelle. Mais seulement pour quelques semaines. Ensuite, on alternera tous. »

« Bien sûr », dit Ulelo.

« Alors, qu'est-ce que vous aimez ? »

Ulelo le regarda.

« Aimer ? »

« Vous savez, dit Paxton. Nourriture, passe-temps, centres d'intérêt… ? »

« Ah. »

Ulelo réfléchit un instant, mais rien ne lui vint à l'esprit.

« Je n'ai pas vraiment de préférences. »

Paxton parut surpris.

« Vraiment ? »

« Oui. Pourquoi demandez-vous ? »

« La plupart des gens ont des goûts et des aversions assez marqués. Moi, par exemple, je suis un homme de café. Impossible de me réveiller sans ça. Et côté loisirs, je suis passionné par l'histoire médiévale. »

« J'aime essayer des choses nouvelles », dit Ulelo, espérant que cela satisferait la curiosité de son supérieur.

Paxton hocha la tête.

« Alors vous allez encore plus aimer cet endroit. Nous avons à bord des goûts vraiment exotiques. Prenez Vigo, par exemple — notre officier aux armes. Il mange un truc pandrilite qui ressemble à du sable de plage mélangé à du verre pilé. Il jure que c'est délicieux. Personnellement, j'ai déjà du mal à le regarder. »

Il se mit à rire. Ulelo comprit que c'était son signal pour rire lui aussi.

Ils arrivèrent à un croisement de couloirs. Paxton tourna à droite. Ulelo fit de même — et aperçut alors la double porte au bout du passage.

Paxton la désigna du doigt.

« Prochain arrêt : l'ingénierie. »

Ulelo acquiesça. Il y aurait beaucoup de choses à voir en ingénierie. Beaucoup de choses à apprendre.

« J'ai hâte », dit-il.

* * * * *

Carter Greyhorse était assis à son terminal informatique, examinant sa liste d'examens médicaux programmés, lorsque sa première patiente de la journée entra.

Elle portait une combinaison de confinement réglementaire de Starfleet complète, casque bombé compris. Rien que cela la distinguait de tous ceux qui avaient jamais visité l'infirmerie de Greyhorse.

Mais plus étrange encore était son visage — si tant est qu'on pût appeler cela un visage. Il paraissait vague, inconsistant à travers la visière transparente et courbe du casque, et n'offrait qu'une suggestion de traits humanoïdes.

Elle regarda autour d'elle un instant, ses mouvements raides et maladroits dans la combinaison. Enfin, elle repéra Greyhorse et traversa l'infirmerie pour venir jusqu'à lui.

Lorsque le médecin se leva et sortit de son espace de travail, il se força à ne pas la dévisager. Mais c'était difficile. Il attendait ce moment depuis l'instant où les nouveaux arrivants s'étaient téléportés à bord — l'une d'entre eux avec plus de difficultés que les autres.

« Vous êtes l'enseigne Jiterica, je suppose ? »

« Oui », répondit-elle — non d'une véritable voix, mais d'une simulation mécanique générée par un vocaliseur intégré à la combinaison. Le son était plat, métallique et d'un rythme étrange. « Je suis ici pour… »

« Votre examen, oui », dit-il. « Par ici, je vous prie. »

Greyhorse désigna le bio-lit le plus proche, juste à l'extérieur de son espace de travail. Il venait précisément de le recalibrer la veille.

« Asseyez-vous », lui dit-il.

Le médecin attendit qu'elle atteigne le bio-lit et s'y assied — ce qui, compte tenu de l'encombrement de la combinaison de confinement, relevait déjà de l'exploit maladroit. Puis il activa les moniteurs biofonctionnels du lit, lança un diagnostic de routine et examina les écrans devant lui.

Normalement, ils lui auraient montré l'état des fonctions vitales du patient, chacune représentée par une barre verticale blanche sur fond bleu foncé. En l'occurrence, les barres refusèrent d'apparaître. À leur place, un message s'inscrivit : Réinitialiser les paramètres.

De toute évidence, le lit médical était déconcerté — et cela ne changerait pas même si le médecin passait sa journée entière à réinitialiser les paramètres. L'appareil était tout simplement incapable de suivre les signes vitaux de Jiterica.

Greyhorse n'en fut nullement surpris.

Après tout, sa patiente n'était pas une créature de chair et de sang comme tous les autres membres du Stargazer. Jiterica était une anomalie dans les annales du personnel de Starfleet — un être composé uniquement d'ions positifs et d'électrons.

Son espèce, les Nizhrak'a, était originaire de Nizhara, une géante gazeuse du système Sonada Sin. C'étaient des formes de vie plasmiques de faible densité, maintenues ensemble par de puissantes forces psychokinétiques — la réponse de la

nature à l'écrasement de la gravité et de la pression atmosphérique, sans parler des champs de radiations violents et instables, qui régnaient sur la planète de l'enseigne.

Les Nizhrak'a étaient aussi immenses — dans certains cas, presque aussi grands que le Stargazer lui-même. Mais ils pouvaient se condenser lorsque cela était nécessaire. L'enseigne, par exemple, pouvait se déverser dans une combinaison de confinement et évoluer à travers ce qui devait lui sembler un dédale de minuscules espaces.

Selon le dossier médical de Jiterica, elle possédait tous les systèmes biologiques — nerveux, digestif, locomoteur, circulatoire, sensoriel, etc. — que l'on retrouve chez toute forme de vie humanoïde. Cependant, les configurations de particules chargées qui constituaient ces systèmes étaient si dispersées et apparemment sans lien entre elles qu'elles demeuraient méconnaissables pour les capteurs du bio-lit.

La seule partie de Jiterica qui s'approchait de la définition d'un solide était la membrane particulaire qui lui servait de peau externe. C'était elle qui donnait une forme et une définition à son corps, et l'empêchait d'être déchiré par l'arsenal de vents sauvages à haute vélocité de son monde.

Comme tout le reste de son anatomie, elle pouvait contrôler psychokinétiquement cette membrane jusqu'au niveau subatomique. C'était ce qui permettait à Jiterica d'adopter une forme plus ou moins humaine ainsi que des traits faciaux, ce qu'on lui avait conseillé afin de minimiser les différences entre elle et le reste de l'équipage.

Alors pourquoi avait-elle besoin d'une combinaison de confinement de Starfleet ? Pour plusieurs raisons, avait appris Greyhorse.

Premièrement, Jiterica ne pouvait pas maintenir longtemps sa forme condensée. La combinaison, spécialement équipée d'un champ de renforcement électromagnétique, lui permettait de demeurer indéfiniment dans un état compact sans imposer de contrainte excessive à ses ressources.

Deuxièmement, la physiologie de l'enseigne était conçue pour se déplacer dans l'atmosphère tourbillonnante et cauchemardesque d'une géante gazeuse, non dans les couloirs relativement étroits d'un vaisseau de la Fédération. La combinaison lui permettait de se mouvoir comme ses compagnons d'équipage — à pied, dans une direction prévisible et à une vitesse raisonnable — grâce à une technologie sensori-motrice développée spécialement en pensant aux Nizhrak'a. Il suffisait à Jiterica de générer une décharge électrique dans une partie précise du réseau de capteurs de la combinaison, et la grille motrice se chargeait du reste.

La troisième vertu de la combinaison de confinement était de maintenir pour son occupant un environnement favorable, simulant le type de gravité, de pression atmosphérique et d'atmosphère que l'on rencontrait vraisemblablement sur son monde natal. Jiterica aurait pu survivre sans ces avantages, surtout durant une courte période, mais sur le long terme, cela rendait son existence à bord du Stargazer bien plus supportable.

Enfin, la combinaison permettait à Jiterica de communiquer. En stimulant son vocaliseur avec diverses décharges électriques — exactement comme elle le faisait pour se déplacer — l'enseigne pouvait utiliser un vocabulaire limité. Si le médecin se souvenait bien, elle disposait de plus de deux cents mots et phrases en standard de la Fédération.

De même, un dispositif placé sous son casque recevait la parole et la traduisait en signaux électriques. Ainsi, Jiterica pouvait « entendre » l'information aussi bien qu'elle pouvait la transmettre.

Bien sûr, elle n'aurait pu parvenir ni à parler ni à se mouvoir sans des heures d'entraînement rigoureux au quartier général de Starfleet, à San Francisco. Greyhorse ne pouvait qu'imaginer à quel point ces heures avaient dû être difficiles. À quel point elles avaient dû être épuisantes.

À quel point elles avaient dû être profondément frustrantes.

Il se demanda s'il aurait, lui, pu apprendre à vivre parmi les gens de Jiterica, au milieu du tumulte infernal et hurlant d'une géante gazeuse. Pas même un instant, décida-t-il.

Alors pourquoi Jiterica s'infligeait-elle tant d'efforts, s'exposait-elle à tant de souffrance ? Qu'espérait-elle y gagner ?

La réponse, comme beaucoup d'autres, se trouvait dans le domaine toujours obscur de la politique interstellaire.

De ce que Greyhorse en comprenait, Nizhara n'était pas un monde membre de la Fédération. Toutefois, la Fédération cherchait à le rallier en raison de sa position stratégique près de l'espace cardassien.

La présence de Jiterica dans Starfleet constituait donc en quelque sorte un essai — une tentative pour voir si les Nizhrak'a et les humanoïdes pouvaient établir une relation mutuellement bénéfique. Jusqu'à présent, l'expérience ne s'était pas très bien déroulée. Le précédent commandant de l'enseigne, le capitaine Cepeda du Manitou, avait observé que l'enseigne était malheureuse sous son commandement. Pire encore, il avait consigné au dossier qu'elle serait malheureuse sur n'importe quel vaisseau de la flotte. Selon lui, Jiterica n'avait pas demandé sa libération du service pour une raison simple : sa conviction persistante que son peuple tirerait profit d'une adhésion à la Fédération.

Manifestement, elle était prête à endurer bien des épreuves pour voir cela se réaliser.

Pour l'instant, Greyhorse décida d'abandonner l'idée d'identifier les signes vitaux de Jiterica. C'était un problème auquel il devrait s'attaquer lorsque le temps le permettrait.

« Vous pouvez vous redresser », dit-il.

L'enseigne ramena ses jambes — encore un mouvement maladroit, à cause de la combinaison — et fit ce que le médecin demandait. Puis elle fixa sur lui son regard spectral et attendit.

« Je me suis familiarisé avec votre dossier de personnel, dit Greyhorse en sortant un padd de la poche de sa blouse. Malheureusement, il ne me dit pas tout ce

que j'ai besoin de savoir — par exemple, les maladies auxquelles votre espèce est sujette, et la manière dont votre corps est équipé pour les combattre. »

« Je comprends », répondit-elle de cette même voix métallique.

Jiterica entreprit alors de lui expliquer les parasites de son monde, qui se présentaient en deux variétés fondamentales. Greyhorse les compara aux bactéries et aux virus qui affectaient les formes de vie solides.

Selon l'enseigne, la défense de son espèce contre ces parasites consistait à créer une minuscule bulle de gaz autour de l'organisme intrus, l'isolant ainsi du reste de leurs systèmes. Privé de nourriture, le parasite finissait par se flétrir et mourir.

« Intéressant », dit le médecin en notant l'information sur son padd. « Et qu'en est-il des autres formes de blessures ? Un impact, par exemple ? Ou une exposition aux radiations ? »

« Seule ma peau peut subir des dommages, répondit Jiterica. Lorsqu'elle est compromise, je la reforme. »

« Consciemment ? » demanda-t-il.

Ses traits se brouillèrent tandis qu'elle se concentrait sur la question.

« Si la blessure est suffisamment grave, je le fais consciemment. Sinon, mon corps se répare de lui-même en temps voulu. »

Il lui posa plusieurs autres questions au cours des minutes suivantes, et elle fut capable de répondre à chacune d'elles de manière satisfaisante. Mais ce n'était pas seulement le contenu de ses réponses qui l'éclairait.

Plus elle était forcée de parler, plus ses phrases devenaient courtes et abruptes. En outre, ses traits se brouillaient pendant des périodes de plus en plus longues.

Manifestement, l'effort requis pour converser avec Greyhorse commençait à l'épuiser. Ne souhaitant pas lui causer plus d'inconfort que nécessaire, il dit :

« Nous poursuivrons cela une autre fois. Pour l'instant, vous pouvez retourner à vos fonctions. »

Jiterica le regarda, ses traits encore en train de se reformer derrière la visière transparente. Aux yeux du médecin, ils ne donnaient pas une impression de contentement. Son expression paraissait tendue, comme si elle portait un fardeau bien trop lourd pour elle.

Bien sûr, Jiterica n'était pas humanoïde, et son expression n'était donc pas nécessairement une fenêtre ouverte sur ses sentiments. Ce n'était peut-être que sa meilleure tentative pour ressembler à quelqu'un d'autre — à Greyhorse lui-même, peut-être, ou à l'un de ses instructeurs au quartier général de Starfleet.

« Merci », lui dit-elle.

Il hocha la tête.

« Je vous en prie. »

Puis il la regarda glisser du bio-lit et s'éloigner. Ses mouvements étaient raides, mécaniques, presque pénibles à observer. Mais Greyhorse regarda tout de même.

Il ne pouvait s'empêcher d'admirer Jiterica. Aussi difficile que fût son existence dans de telles conditions, elle ne se plaignait jamais le moins du monde. Cela demandait du courage…

Sinon une grande dose de bon sens, ajouta-t-il intérieurement.

Le front profondément plissé, Greyhorse retourna dans son espace de travail et se prépara pour son examen suivant. Mais de temps en temps, il lui semblait voir dans les profondeurs de son écran informatique un visage mal défini lui renvoyer son regard avec un stoïcisme obstiné.

Et son cœur allait vers elle.

* * * * *

Cortin Zweller avait les cheveux roux, une beauté de jeune homme et une poignée de taches de rousseur sur l'arête du nez. Rien que le voir apparaître sur le moniteur des quartiers de Picard — grâce à un message subspatial inattendu — fit sourire le capitaine.

À l'Académie de Starfleet, Zweller et Picard avaient été les plus proches des amis, se couvrant mutuellement dans une succession d'expéditions nocturnes plus mal avisées les unes que les autres. C'était au cours de l'une des plus tapageuses que Picard avait été poignardé en plein cœur par un Nausicaan furieux.

Bien sûr, les deux hommes avaient changé depuis lors, adoptant peu à peu l'attitude plus grave attendue des officiers de Starfleet. Mais des deux, Zweller avait beaucoup moins changé que Picard. Il jouait encore de temps à autre une plaisanterie — jamais, cependant, à un officier supérieur.

« Au cas où vous vous poseriez la question, dit le rouquin, l'Ajax me convient très bien. J'aime être second officier. J'aime même la nouvelle table de dom-jot qu'ils ont installée dans la salle de loisirs. »

Le dom-jot était le jeu d'adresse dans lequel Zweller excellait lorsqu'ils étaient cadets. Toutefois, nota intérieurement le capitaine, son ami n'avait jamais été aussi bon qu'il le croyait.

Picard en riait encore intérieurement lorsqu'il vit l'attitude de Zweller changer. Le sourire quitta le visage de l'homme, et il se pencha plus près de l'écran.

« La seule chose que je n'aime pas, dit Zweller, c'est d'apprendre qu'un vieil ami vogue droit dans un piège. »

Picard fronça les sourcils. Sa poursuite du White Wolf semblait être devenue de notoriété publique.

« Je sais à quoi vous pensez, dit Zweller. Que je parle du White Wolf. Mais non. Je parle de McAteer. »

Il fallut un instant à Picard pour s'apercevoir qu'il gardait la bouche ouverte. Il la referma.

McAteer ? De quoi diable son ami parlait-il ?

Zweller fournissait déjà l'explication.

« Il se trouve qu'il était opposé à la décision de Mehdi de vous nommer capitaine du Stargazer. En fait, il a été opposé à beaucoup de décisions de Mehdi au fil des ans. C'est pour cela que McAteer vous envoie sur cette mission, Jean-Luc — une mission qu'il pense que vous ne pouvez absolument pas réussir. Le but, c'est de vous faire mal paraître, afin de faire mal paraître Mehdi, votre protecteur, par la même occasion. »

Picard se renversa dans son fauteuil. Il avait entendu dire que ce genre de jeux politiques se pratiquait dans les hautes sphères de Starfleet, mais il n'en avait jamais fait personnellement l'expérience.

Bienvenue dans le commandement d'un vaisseau stellaire, songea-t-il.

Son ami poursuivit :

« S'il existe le moindre moyen de vous tirer de cette mission, saisissez-le et accrochez-vous-y. C'est ce que je ferais. »

Il esquissa un sourire en coin, mais sans son enthousiasme habituel.

« Bonne chance, vieux. Vous allez en avoir besoin. »

Lorsque le logo de Starfleet remplaça le visage de Zweller, le capitaine toucha une case sur son clavier et effaça le message. Après tout ce que son camarade d'Académie avait risqué pour lui, il n'aurait pas été bon que Picard laisse subsister une preuve.

Croisant les bras sur sa poitrine, il se renversa dans son fauteuil.

Il était évidemment trop tard pour songer ne serait-ce qu'un instant à se retirer de la mission. S'il était vrai que McAteer lui avait tendu un piège, il y était pris, fermement et sans échappatoire.

Mais s'il pouvait leur prouver à tous qu'ils avaient tort — à l'amiral et à tous ceux qui pensaient le White Wolf insaisissable ? S'il pouvait accomplir ce que personne n'attendait de lui, y compris son ami Corey Zweller ?

Picard se jura de le découvrir.

Chapitre Six

PETER « PUG » JOSEPH SENTIT UN CREUX s'ouvrir dans son estomac tandis qu'il se tenait dans la section de sécurité du Stargazer et considérait son officier le plus récemment arrivé.

« Y a-t-il quelque chose qui ne va pas, monsieur ? » Obal, un Binderien, baissa les yeux vers son uniforme et passa les mains dessus, pensant apparemment qu'il pouvait y avoir quelque chose qui clochait de ce côté-là.

Il y avait bien quelque chose qui clochait, oui. Mais cela n'avait rien à voir avec les vêtements du Binderien.

Pris au dépourvu, le chef de la sécurité par intérim secoua la tête.

« Non. Rien du tout. Continuez. »

Obal inclina légèrement la tête.

« Merci, monsieur. »

Tandis que Joseph regardait son nouvel officier s'éloigner en se dandinant, il secoua la tête avec amertume. Il n'y avait pas d'autres Binderiens dans Starfleet, aussi n'en avait-il jamais vu un avant l'arrivée d'Obal. Maintenant que c'était le cas, il était consterné.

Obal ne ressemblait à rien tant qu'à un poulet plumé. Un poulet sans bec, bien sûr, et doté d'yeux inhabituellement grands, tournés vers l'avant, mais un poulet tout de même.

En fait, c'était la chose la plus ridicule que Joseph eût jamais vue — et ce n'était pas seulement un jugement esthétique. C'était, malheureusement, une observation ayant des implications concrètes, réelles.

Avec ses limitations physiques évidentes, le Binderien aurait du mal à amener les autres à le prendre au sérieux. Dans l'esprit de Joseph, cela jetait des doutes sur la capacité d'Obal à servir comme officier de sécurité.

Après tout, le personnel de sécurité devait commander le respect. Il devait inspirer confiance. Et le Binderien, eh bien, ne faisait particulièrement bien ni l'une ni l'autre de ces choses.

Clairement, Joseph devait faire quelque chose à ce sujet.

« Obal ? » dit-il. « Puis-je vous dire un mot ? »

Obal s'arrêta dans son élan, se tourna de nouveau vers son supérieur et répondit :

« Bien sûr, monsieur. Tout de suite. »

Puis il retraversa la pièce en se dandinant pour revenir auprès de Joseph.

Le chef de la sécurité prit un moment pour formuler sa remarque suivante. Après tout, il ne voulait pas blesser les sentiments d'Obal. Ce n'était pas la faute du Binderien s'il avait été placé quelque part où il n'avait pas sa place.

« Vous savez, » commença Joseph, « le Stargazer est un grand vaisseau. Un très grand vaisseau. Il possède toute une gamme d'opportunités de carrière pour un jeune homme brillant comme vous. »

Obal lui sourit. Il ne semblait pas avoir la moindre idée de ce que le chef de la sécurité suggérait.

« Ce que je veux dire, » dit Joseph, « c'est qu'il y a beaucoup d'autres sections où vous pourriez apporter une contribution. »

Cette fois, le Binderien prit la parole.

« C'est bon à savoir, » dit-il.

Mais il n'en dit pas davantage.

Joseph essaya de nouveau.

« Des sections qui pourraient profiter immensément de votre empressement et de votre intelligence. »

Le front d'Obal se plissa au-dessus de l'arête de son nez.

« Vous voulez dire… vous aimeriez que je travaille dans ces sections ? Et que j'applique mon expertise à des domaines autres que la sécurité ? »

Le chef de la sécurité eut l'impression qu'un poids lui avait été enlevé des épaules.

« Oui ! C'est exactement ce que je veux dire. »

Le Binderien haussa ses épaules maigres.

« Je serais heureux de faire cela, monsieur. »

« Vous le seriez ? » dit Joseph. « Je veux dire… je suis heureux de l'entendre, Obal, vraiment très heureux. Je parlerai aux chefs des autres sections à la première occasion. »

« Excellent, » lui dit Obal, manifestement enthousiaste à cette idée. « Et quand je reviendrai, je serai un meilleur officier grâce à cela. »

Les espoirs de Joseph retombèrent.

« Quand vous… reviendrez ? »

« Oui, monsieur. Quand je reviendrai à la sécurité. »

Le chef fronça les sourcils.

« À la sécurité. »

« En fait, je serai heureux de partager ce que j'aurai appris avec mes collègues. »

Le front d'Obal se plissa de nouveau.

« C'est-à-dire, à moins que vous ne prévoyiez de les prêter, eux aussi, à d'autres sections. »

Ce n'était pas la réponse que Joseph avait espérée. Manifestement, l'approche subtile ne l'avait mené nulle part, aussi décida-t-il d'aborder la question de front.

« Obal, » dit-il, « je pensais que vous pourriez vouloir être transféré dans une autre section de façon permanente. »

Le front du Binderien se plissa plus profondément que jamais. Puis, de manière surprenante, le sourire revint sur son visage.

« Pourquoi voudrais-je faire cela ? » demanda-t-il à Joseph. « Mon cœur est dans le travail de sécurité. Et j'ai l'intention de faire ce travail mieux que quiconque a jamais porté l'uniforme. »

Cette fois, Joseph soupira à voix haute. Il pouvait demander lui-même le transfert, bien sûr. Mais il ne le ferait pas avant d'avoir donné à Obal une chance de lui prouver qu'il avait tort.

Non pas que le chef pensât que cela arriverait.

« Très bien, alors, » dit-il au Binderien. « Bienvenue à bord. »

* * * * *

« Lieutenant Simenon ? »

Simenon leva les yeux de sa console en ingénierie pour voir qui avait appelé son nom. Il n'y avait qu'une seule personne debout quelque part près de lui — une humaine d'âge moyen, plutôt replète, avec des yeux bienveillants et des cheveux sombres grisonnant aux tempes.

Elle lui souriait. Manifestement, réfléchit l'ingénieur, elle ne le connaissait pas très bien.

« Oui ? » siffla-t-il.

« Je suis Juanita Valderrama, » dit-elle. « La nouvelle chef des sciences. Vous m'avez demandé de venir vous voir… ? »

C'était vrai. Simenon avait voulu lui montrer quelque chose.

« Venez, » dit-il, faisant signe à la femme d'approcher.

Il tapa les touches de sa console qui feraient apparaître le graphique qu'il voulait. Tandis que Valderrama se penchait au-dessus de son épaule, il désigna l'écran d'un doigt écailleux.

« J'ai travaillé à amplifier nos capteurs en gardant Beta Barritus à l'esprit, » expliqua Simenon. « Nous aurons une meilleure portée, surtout hors du spectre visuel. Tenez. Regardez par vous-même. »

Valderrama examina l'écran. Il lui fallut quelques minutes pour tout assimiler, puisqu'elle n'était pas ingénieure de formation.

Quand elle eut terminé, elle se tourna vers Simenon et dit :

« Très ben. »

Il pensa qu'elle plaisantait.

« Vous êtes satisfaite ? »

« Si vous l'êtes, » lui dit Valderrama en souriant de nouveau.

Simenon la considéra un moment de plus. Puis il dit :

« Bien. Merci de votre avis. »

« Quand vous voulez, » lui dit Valderrama. « S'il n'y a rien d'autre… ? »

« Rien, » l'assura-t-il.

« Alors je vais retourner à ma section. »

« Bien, » dit-il.

Valderrama retraversa donc l'ingénierie et se dirigea allègrement vers la sortie.

Simenon secoua sa tête de lézard tandis qu'il regardait les portes se refermer derrière elle. Cariello, la prédécesseure de Valderrama comme chef des sciences, ne l'aurait jamais laissé s'en tirer aussi facilement. Elle l'aurait remercié pour ses efforts, bien sûr — mais ensuite elle lui aurait demandé encore davantage, qu'il soit capable de le fournir ou non.

C'était ainsi que tout bon officier scientifique aurait géré cela. Mais pas Valderrama. Elle avait simplement accepté les limitations exposées devant elle sur l'écran et en était restée là.

Simenon fronça les sourcils. Il pouvait tolérer beaucoup de choses, mais l'indifférence n'en faisait pas partie. Si Valderrama avait été l'un de ses ingénieurs, elle serait déjà en route pour la Base Stellaire 32.

Starfleet était un endroit si vaste, songea-t-il. Il y avait sûrement eu quelque part un meilleur officier scientifique de disponible.

* * * * *

Gilaad Ben Zoma regarda à travers la table noire et brillante de la salle de briefing son nouveau second officier.

Le lieutenant-commandeur Elizabeth Wu était une petite femme nerveuse, aux cheveux courts et sombres. Si Ben Zoma n'avait pas connu son âge, il n'aurait jamais deviné qu'elle avait plus de trente ans.

« J'ai lu votre dossier, » dit-il. « Votre dossier est impeccable. »

Son précédent capitaine l'avait qualifiée de « genre de personne qui fait avancer les choses ». Mais en même temps, Ben Zoma pouvait le voir dans la manière de ses yeux et dans sa façon de se tenir.

« Merci, » répondit Wu, ne minimisant ni l'éloge, ni ne s'y vautrant.

« Je vois pourquoi le capitaine Rudolfini n'était pas heureux de vous voir quitter le Crazy Horse. »

La bouche de Wu se releva aux coins — apparemment, c'était ce qui se rapprochait le plus d'un sourire chez elle.

« Mais je vous assure qu'il a compris. Il n'y avait aucune possibilité d'avancement sur le Crazy Horse. Si je voulais monter, je n'avais pas d'autre choix que de demander mon transfert. »

Une motivation courante.

« Quoi qu'il en soit, » dit Ben Zoma, « je pense que vous savez pourquoi je vous ai fait venir ici. »

« Bien sûr, » répondit-elle. « Pour me briefer sur la personnalité des gens qui vont être placés sous mes ordres. »

« Exactement. » C'était la procédure standard. « Avez-vous eu l'occasion de lire certains de nos dossiers du personnel ? »

« J'étais justement en train de le faire quand vous m'avez appelé. »

« Et sur qui avez-vous lu quelque chose jusqu'ici ? »

Wu réfléchit un instant.

« Phigus Simenon. Votre chef mécanicien, si je me souviens bien ? »

« C'est exact. »

« Il m'a semblé assez compétent, » remarqua Wu.

Ben Zoma sourit.

« Simenon est plus que compétent, Commandeur. Il est brillant — absolument le meilleur dans ce qu'il fait. Mais il est aussi aussi grincheux qu'on peut l'être, alors tenez-en compte dans vos rapports avec lui. »

Wu hocha la tête, son expression indiquant qu'elle classait l'information.

« Je le ferai. »

« Êtes-vous arrivée à Carter Greyhorse, notre chef du service médical ? »

Elle secoua la tête.

« Pas encore. »

« Greyhorse aussi est brillant, à sa manière. »

« Et grincheux ? » suggéra Wu avec ironie.

« En réalité, » dit Ben Zoma, « c'est tout le contraire. Greyhorse est toujours le même, toujours d'humeur égale, qu'il soigne une écharde ou des brûlures dues aux radiations du troisième degré. Il ferait un excellent joueur de poker. »

De nouveau, le second officier eut l'air de classer ses remarques.

« Noté. »

Ben Zoma poursuivit.

« Idun Asmund, notre officier de barre ? »

Le front de Wu se plissa.

« Asmund, oui… J'en étais à la moitié de ce dossier. Mais je ne pense pas que le prénom de cette femme soit Idun. »

« Le prénom de sa sœur est Gerda. »

La lumière de la reconnaissance s'alluma dans les yeux de Wu.

« Oui… Gerda. C'est votre navigatrice, je crois ? »

« Elle l'est bien, » confirma Ben Zoma. « Et vous ne trouverez pas d'officier plus efficace dans la flotte. À moins, bien sûr, que vous ne tombiez sur Idun, qui se trouve être sa jumelle. »

« L'efficacité mérite d'être saluée, » dit Wu. « Que devrais-je savoir d'autre à leur sujet ? »

Il sourit de nouveau. Comment vais-je formuler cela ?

« Qu'elles n'ont peur de rien — et je veux dire, de rien. Qu'elles sont parfaitement loyales, dévouées à leur travail, et débrouillardes au-delà de toute attente. Et qu'elles ont été élevées par des Klingons. »

Cela stoppa net Wu.

« Des Klingons ? »

« Des Klingons. C'est tout dans leurs dossiers. »

« J'ai hâte. »

Qui d'autre ?

« Vigo ? »

Wu secoua la tête.

« Cela ne me dit rien. »

« C'est notre officier aux armes. Un Pandrilite. Il connaît son travail dans les moindres détails. Et il a envie de plaire. »

« On dirait que nous nous entendrons très bien. »

« J'en suis sûr, » lui dit Ben Zoma. Il se demanda qui il avait oublié. Cela prit un moment, puis cela lui revint. « Et puis il y a Pug Joseph, notre chef de la sécurité. »

De façon inattendue, le niveau d'enthousiasme de Wu sembla chuter brusquement.

« Ah, oui. Joseph. »

Ben Zoma la regarda.

« Quelque chose ne va pas ? »

Wu soupira.

« Il y a quelques mois, j'ai entendu de mauvaises choses au sujet de la section de sécurité du Stargazer. »

Le premier officier sentit une bouffée de chaleur lui monter au visage.

« Mauvaises en quel sens ? » demanda-t-il.

Wu haussa les épaules.

« Mauvaise discipline, inefficacités dans les plannings… de manière générale, un manque de commandement. »

« Vous ne dites pas. »

Les yeux de Wu s'illuminèrent.

« Mais ne vous inquiétez pas. Je vais serrer la vis au lieutenant Joseph. Quand j'en aurai fini avec lui, sa section sera la meilleure de la flotte. »

Ben Zoma sourit à moitié.

« J'applaudis votre initiative, Commandeur. Cependant, il y a quelques mois, Pug Joseph n'était pas le chef de la sécurité de ce vaisseau. C'était moi. »

Les yeux de Wu s'ouvrirent en grand.

« Je suis… désolée, monsieur. Croyez-moi, la dernière chose que je voulais, c'était vous offenser. »

Le premier officier hocha la tête.

« Ce n'est rien. Vraiment. Mais si j'étais vous, j'observerais M. Joseph de première main avant de porter le moindre jugement sur ses capacités. »

« Bien sûr, » répondit Wu d'un ton net.

Ben Zoma poursuivit sa liste du personnel de commandement. Mais tandis qu'il le faisait, il lui vint à l'esprit que Wu n'était peut-être pas tout à fait le prix qu'il avait cru qu'elle était.

* * * * *

Picard prit une gorgée de thé et regarda à travers le hublot d'observation de sa cabine. Les soleils lointains par le travers du Stargazer défilaient devant lui en longues lignes droites de lumière.

Ben Zoma était assis au terminal informatique du capitaine, passant en revue les rapports qu'ils avaient reçus des chefs de section. Pour une fois, il ne souriait pas.

Du coin de l'œil, Picard vit son ami se repousser du bureau et faire pivoter son fauteuil dans la direction du capitaine. Picard se tourna vers lui.

« Terminé ? » demanda-t-il.

Ben Zoma hocha la tête.

« Je vois ce que vous voulez dire. Sur nos sept nouveaux membres d'équipage, quatre semblent arriver avec un certain bagage. Ce n'est pas une très bonne moyenne, Jean-Luc. »

Picard hocha la tête.

« Une conclusion inévitable. Et compte tenu de ce que mon ami Corey Zweller m'a dit, je ne serais pas surpris qu'il s'agisse de plus qu'une coïncidence. »

« Vous pensez que McAteer nous les a collés exprès ? Pour nous donner quelques distractions pendant que nous chassons le White Wolf ? »

« Si vous acceptez la prémisse de Corey, il est difficile d'ignorer entièrement cette possibilité. »

Ben Zoma fronça les sourcils.

« J'imagine. »

« D'un autre côté, » dit Picard, « je ne suis pas prêt à abandonner ces membres d'équipage tout de suite. »

« Vous pensez que nous pouvons les aider ? »

« Un couple d'entre eux, au moins. L'enseigne Nikolas, par exemple. Il a été étiqueté comme un problème de discipline — »

« C'est le moins qu'on puisse dire, » l'interrompit Ben Zoma.

« Cependant, » poursuivit le capitaine, « il me rappelle moi-même avant l'incident de Bonestell qui m'a coûté mon cœur. Il est jeune, bravache, trop plein de lui-même pour penser à son avenir. »

« Mais peut-être que, si nous faisons preuve d'un peu plus de patience que celle à laquelle Nikolas est habitué… ? »

« Il pourrait se révéler être un diamant brut. Précisément. »

« Ou, » dit Ben Zoma, « il pourrait se révéler être ce qu'on a dit de lui — une cheville carrée dans un trou bien rond. »

« Alors tout ce que nous aurons perdu, » répliqua Picard, « c'est du temps et de la patience. »

Ben Zoma ne contesta pas ce point. Apparemment, il en avait assez de jouer l'avocat du diable.

« Et pendant que nous y sommes, » dit Picard, « peut-être pouvons-nous aider aussi le lieutenant Valderrama. Certes, elle a été transférée deux fois au cours des deux dernières années par des capitaines mécontents — »

« Qui ont noté son dossier de service exemplaire mais ont estimé que son niveau d'implication s'était érodé. »

« Oui. Mais qu'ont-ils fait pour la remotiver ? L'ont-ils mise au défi ou se sont-ils simplement contentés d'accepter ses insuffisances ? Telle est la question, Numéro Un. »

Ben Zoma sourit.

« Et elle est une des plus faciles. Que pensez-vous de l'enseigne Jiterica ? »

Le capitaine haussa les épaules.

« Apparemment, elle avait une utilité plutôt limitée dans sa précédente affectation. Bien sûr, nous essaierons de travailler avec elle. Étant donné le statut de son peuple vis-à-vis de la Fédération, nous n'avons pas la possibilité de faire autrement. »

« Mais vous n'êtes pas optimiste ? »

Picard soupira.

« Pas tellement, non. »

Étant donné l'anatomie inhabituelle de Jiterica, il était remarquable qu'elle soit déjà allée jusque-là. Vivre jour après jour dans les limites de cette combinaison spécialement conçue, opérer dans un environnement si différent de son état naturel…

Cela devait être l'enfer.

Mais Picard ne se permettrait pas de confondre courage et potentiel. Contrairement à Nikolas et Valderrama, Jiterica ne montrait aucune promesse de pouvoir s'intégrer à bord d'un vaisseau de la Fédération — ni à court terme. Ni jamais.

« Et Obal ? » demanda Ben Zoma. « D'après ce que Pug me dit, il n'est pas particulièrement adapté à un poste dans la sécurité. »

« Ce serait également mon jugement, » dit le capitaine. « Peut-être que si Obal était encouragé à poursuivre un autre genre de carrière… disons, dans la section scientifique… »

« Pug a déjà essayé de l'encourager à faire cela. Il semble qu'il ait mis tout son cœur à devenir officier de sécurité. »

Picard prit une autre gorgée de thé et l'apprécia. Comme Jiterica, Obal possédait une ambition qui dépassait drastiquement ses moyens.

« Je concéderai qu'il y a beaucoup à dire en faveur de la détermination. Mais si j'étais Pug, j'essaierais de nouveau. »

Ben Zoma hocha la tête.

« Je lui transmettrai. »

« Heureusement, » dit le capitaine, « il y a les trois autres — Wu, Caber et Ulelo. Si McAteer avait quelque chose de sournois en tête à leur sujet, nous ne l'avons pas encore vu. »

Une expression troublée passa sur le visage de son premier officier.

« En fait… »

« Ne me dites pas — »

Ben Zoma écarta l'idée d'un geste de la main.

« Rien de sérieux. C'est juste que Wu me paraît un peu… comment puis-je dire cela ? » Il fronça les sourcils un instant, puis dit : « Excessivement enthousiaste. »

« Cela ne semble pas si grave, » lui dit Picard.

« Ce ne l'est pas, » acquiesça Ben Zoma. « Oubliez que j'en ai parlé. Je suis probablement simplement en train de chercher des problèmes là où il n'y en a pas. »

Le capitaine sourit avec ironie.

« Comme si nous n'avions pas déjà une ample réserve de problèmes. »

« Vous savez, » dit son premier officier, « si Jiterica et les autres ne donnent rien, vous pouvez accepter la suggestion de McAteer. »

« Transférer quiconque dont je ne suis pas satisfait ? »

« C'est ce qu'il a dit. »

Picard y réfléchit.

« Je pourrais faire cela, » reconnut-il. « Mais je ne vais pas penser à cela pour le moment. En ce qui me concerne, un transfert est un dernier recours. »

Parce que Ben Zoma était son ami, il savait mieux que quiconque qu'il ne fallait pas contester le capitaine sur ce point.

Chapitre Sept

NIKOLAS POSA SON PLATEAU sur le support métallique devant l'ouverture du réplicateur et dit :

« Gratin de thon. »

Un instant plus tard, le réplicateur se mit au travail, transformant une petite quantité de matière brute indifférenciée selon les paramètres spécifiés dans une matrice de modèle moléculaire stockée numériquement. Le résultat fut un plat à gratin noir rempli de quelque chose de chaud et fumant. Nikolas le sortit, le plaça sur son plateau et regarda autour de lui à la recherche d'une table libre.

Puis il remarqua Caber, qui faisait la queue derrière lui, en train de regarder le gratin. À en juger par l'expression sur le visage de Caber, il considérait que le choix de Nikolas était pour le moins peu désirable.

Mais après tout, il y avait plus de sept cent cinquante options prédéfinies sur le menu du réplicateur du Stargazer, et bien davantage encore si l'on voulait prendre le temps de les programmer soi-même. Le gratin de thon n'était guère la sélection la plus exotique disponible.

« Tu es sûr de vouloir commander ça ? » demanda Caber.

« Je sais, » dit Nikolas. « Tu es surpris. Le gratin de thon, c'est pour les types d'âge mûr en cartographie stellaire. »

« En réalité, » commença Caber, « je— »

« Le meilleur conseil que j'aie jamais reçu, » expliqua Nikolas, « venait d'un ingénieur sur un vaisseau d'entraînement de l'Académie. Il m'a dit que tous les réplicateurs ne se valent pas, et que les pires se trouvent sur les explorateurs de l'espace profond de classe Constellation comme celui-ci. La meilleure approche quand on se retrouve sur un de ces engins, c'est de commencer simple et de monter progressivement — et quoi de plus simple qu'un gratin de thon ? »

« C'est vrai, » dit Caber, « mais— »

« Si vous avez fini de discuter des subtilités de la cuisine des réplicateurs, » dit une femme blonde attendant son tour derrière eux, « le reste d'entre nous aimerait manger. »

Nikolas fronça les sourcils.

« Allons-y, » dit-il à Caber. « Je ne voudrais pas que quelqu'un meure de faim par ma faute. »

Caber ne répondit pas à la femme, mais il ne sembla pas non plus pressé. Se tournant vers le réplicateur, il dit :

« Steak de saumon. À point. Sauce béarnaise. »

Nikolas ne comprenait pas. Après lui avoir expliqué les choses en détail, il pensait que son colocataire choisirait aussi le gratin de thon. Mais quelque chose d'aussi compliqué qu'un steak de saumon avec sauce béarnaise ? C'était exactement l'opposé de ce que Nikolas aurait recommandé.

Il vit l'assiette se matérialiser dans l'ouverture du réplicateur, sa pièce centrale étant un morceau de chair rosée et humide, nappé d'une sauce brune et translucide. Cela avait l'air bon, c'est sûr — mais grâce à cet ingénieur du Copernicus, Nikolas savait mieux que ça.

Il n'y avait qu'une seule explication possible. Malgré les apparences, Caber s'était laissé déstabiliser par la femme derrière eux. Manifestement, il n'était pas aussi maître de lui qu'il en avait l'air.

Nikolas se surprit à trouver un certain réconfort dans cette observation. Il savait qu'il ne devrait pas, mais c'était le cas.

« Il y a une table libre là-bas, » dit Caber en la désignant du menton.

« Parfait, » répondit Nikolas.

Ce ne fut qu'après qu'ils se furent assis qu'il se pencha vers son colocataire.

« Tu n'aurais pas dû laisser cette femme te déstabiliser. »

Caber le regarda.

« Me déstabiliser ? »

Puis, à la surprise de Nikolas, Caber éclata de rire. C'était un rire profond et sincère, le genre de rire qui montrait qu'il n'avait absolument pas été dérangé par la femme — que, en fait, toute cette idée était plutôt ridicule.

« Mais, » demanda Nikolas, « si elle ne t'a pas dérangé, comment as-tu fini par commander un steak de saumon ? Tu n'as pas entendu ce que j'ai dit sur les réplicateurs de la classe Constellation ? »

« Bien sûr, » dit Caber. « Et j'avais entendu la même chose. Mais j'ai vérifié les spécifications du Stargazer avant de monter à bord, et il est équipé d'un système de réplicateur différent de celui des autres vaisseaux de classe Constellation. Un système plus avancé. Il peut gérer beaucoup plus que » — il jeta un regard plein de compassion à l'assiette de Nikolas — « les plats simples. »

Nikolas eut l'impression de s'être tiré une balle dans le pied avec un fusil à phaseur. Le pire, c'était que son colocataire avait essayé de le détromper, mais il ne l'avait pas écouté.

« Tu ne dis pas… » réussit-il à articuler.

Caber haussa les épaules.

« Ce n'est qu'un repas. Tu peux commander le saumon pour le dîner si tu veux. »

C'était vrai, pensa Nikolas. Mais je me sentirai quand même idiot.

Il avait cru avoir un avantage sur Caber — un domaine, aussi petit ou insignifiant soit-il, dans lequel il pourrait briller davantage que lui. J'aurais dû savoir que ce ne serait pas le cas, se dit-il.

Piquant distraitement son gratin, Nikolas regarda Caber attaquer son saumon et porter à sa bouche une fourchette pleine d'un morceau juteux.

« Alors ? » demanda-t-il. « C'est comment ? »

Caber hocha la tête en mâchant.

« Pas mal, » dit-il après avoir avalé et essuyé sa bouche avec sa serviette de Starfleet. « Je veux dire, ce n'est pas la qualité du poisson qu'on trouve en Nouvelle-Écosse, mais j'ai déjà mangé bien pire. »

Nikolas connaissait deux endroits appelés Nouvelle-Écosse. N'étant allé dans aucun des deux, il préféra demander.

« La Nouvelle-Écosse sur Terre ou sur Dalarte Prime ? »

Caber se mit à rire, puis sembla réaliser que ce n'était pas une plaisanterie.

« Il n'y a pas de saumon sur Dalarte Prime, » dit-il doucement. « La chose la plus proche s'appelle un poisson de second coucher de soleil, et la plupart des gens le trouvent un peu trop salé à leur goût. »

« La Nouvelle-Écosse sur Terre, alors, » dit Nikolas, regrettant d'avoir étalé son ignorance avec autant de succès.

« Qu'est-ce que tu faisais là-bas, d'ailleurs ? »

« Du surf sur glace, » répondit Caber, et une expression de contentement absolu apparut sur son visage. « C'est une passion pour moi. Tu as déjà essayé ? »

« Une fois, » répondit Nikolas.

Pour draguer une fille, ajouta-t-il intérieurement.

Mais il avait découvert au passage que ce sport n'était pas pour lui.

« Tu n'as pas adoré ? » demanda Caber.

« Pas vraiment. C'était amusant et tout, et il ne faisait jamais aussi froid qu'ils le disaient, mais ça ne m'a pas vraiment transporté. Moi, j'aime les sports où on se retrouve face à quelqu'un, où on mesure ses compétences à celles d'un autre. »

« Gagnants et perdants, » résuma Caber.

Cela sonnait aux oreilles de Nikolas comme si son colocataire désapprouvait l'idée. Mais, réfléchit-il, le fils d'un amiral avait peut-être une vision plus « éclairée » de ces choses.

« Alors tu joues à quoi ? » demanda Caber.

« À beaucoup de choses, » répondit Nikolas, absolument pas honteux de sa préférence pour la compétition. « Football, basket-ball, handball— »

« Handball ? » répéta Caber en l'interrompant.

Nikolas hocha la tête.

« Mur simple ? »

« C'est le seul type qui compte, » répondit Nikolas en le regardant avec suspicion.

« Ne me dis pas que tu joues aussi ? »

« Bien sûr, » dit Caber. « Je joue depuis que j'ai neuf ou dix ans. »

Nikolas resta bouche bée.

« Quoi ? » demanda Caber.

« Je ne sais pas. J'ai toujours pensé que le handball à un mur était un jeu de rue. »

Caber éclata de rire, ses yeux bleus brillants.

« Et qu'est-ce qui te fait penser que je n'ai pas grandi dans la rue ? »

Nikolas choisit ses mots avec soin.

« Ton père est amiral. J'imaginais que le fils d'un amiral passait beaucoup de temps sur les bases stellaires. »

« Il est amiral maintenant, » fit remarquer Caber. « Mais quand il gravissait les échelons, je vivais avec ma mère. Dans un endroit appelé Brooklyn. »

Nikolas éclata de rire.

« Tu plaisantes. »

« Pas du tout. Nous avions un appartement à Brooklyn Heights. Les terrains les plus proches étaient à quelques rues. »

« J'avais un cousin à Brooklyn, » dit Nikolas. « Tommy Tsouratakis. Il vivait à Canarsie. »

Caber se pencha en avant.

« Je connais Canarsie. »

« Je suis allé rendre visite à Tommy une fois, » se souvint Nikolas. « Il ne jouait pas au handball, mais il m'a emmené sur les terrains près de chez lui. »

« Alors, » dit Caber, « tu as forcément vu un type nommé Red O'Reilly. »

« Oui ! » s'exclama Nikolas, ravi de la coïncidence. « Tu connais Red O'Reilly ? C'était le roi du terrain. »

« Tu as joué contre lui ? »

« Une fois. Il m'a complètement balayé. J'ai marqué deux points, peut-être trois si j'ai eu de la chance. J'étais déjà content qu'il ne me mette pas zéro. »

Caber sourit doucement.

« Il m'a balayé aussi, les six premières fois. Mais j'ai continué à essayer. À le défier. Après un moment, j'ai commencé à mieux comprendre son jeu. Ses forces. Ses faiblesses, aussi rares soient-elles. »

Un sourire apparut au coin de sa bouche.

« Et une fois, une seule, je l'ai battu de justesse. »

Nikolas n'en revenait pas.

« Tu as battu Red O'Reilly ? »

« Quinze à treize, » dit Caber. « Sur un coup gauche totalement accidentel. La balle a roulé sur le mur si parfaitement qu'il n'aurait pas pu la renvoyer en un million d'années. »

Nikolas savoura cette vision pendant un instant.

Puis il dit avec un sérieux absolu :

« Je suis impressionné. »

Caber émit un petit grognement.

« Ne le sois pas. Je ne me suis jamais rapproché de la victoire contre lui ensuite. »

Mais il n'en avait pas besoin, pensa Nikolas.

Il avait déjà accompli l'impossible.

* * * * *

Il avait déjà accompli l'impossible — gravi l'Everest, gagné le Marathon de l'Académie. Il avait vaincu Red O'Reilly.

« Le monde est petit, » remarqua Nikolas.

« Oui, » dit Caber. « Très petit. »

Au moment même où il disait cela, le lieutenant-commandant Wu s'approcha d'eux en se dirigeant vers l'unique sortie du mess. Tout aussi nouvelle à bord du Stargazer que Nikolas ou Caber, elle ne regarda ni à droite ni à gauche en passant devant les autres convives. Mais alors, elle ne s'attendait manifestement à aucun salut.

Néanmoins, elle en reçut un — de la part de Caber.

« Bonjour, » dit-il.

Wu s'arrêta et eut l'air surprise.

« À vous aussi, » répondit-elle, son plaisir visible sur son visage. Elle sembla prendre note du visage de Caber. Puis elle reprit sa route.

Nikolas regarda son colocataire, plus envieux que jamais. Il ne lui serait jamais venu à l'idée d'adresser la parole à un officier de commandement à moins d'y être absolument obligé.

« Là, je suis vraiment impressionné, » avoua-t-il.

« Par quoi ? » demanda Caber.

Puis il sembla comprendre.

« Parce que j'ai dit bonjour au commandant Wu ? »

« Pas seulement parce que tu l'as fait, » lui dit Nikolas. « Parce que tu avais l'air tellement sincère en le faisant. »

« Toi aussi, tu peux le faire. »

Nikolas secoua la tête.

« De ma part, ça sonnerait comme de la moquerie. Je suis l'enfant terrible, tu te souviens ? Je ne m'entends pas bien avec les types du commandement. »

« Mais tu pourrais, » insista Caber. « Tout ce que tu as à faire, c'est un petit ajustement dans la façon dont tu les regardes. »

Nikolas le regarda de travers.

« Un ajustement… ? »

« Exactement. Je veux dire, quelle est la différence entre eux et nous, au fond ? Une ou deux barrettes sur leurs manches ? Un peu de temps passerelle que nous n'avons pas encore accumulé ? »

« Le pouvoir de nous faire récurer des conduites de plasma jusqu'à la fin de nos jours ? » ajouta Nikolas.

Caber écarta l'idée d'un geste.

« Je te le dis, ce sont le même genre de gens que nous — ni meilleurs, ni pires. Tout ce que tu as à faire, c'est t'en souvenir. »

Nikolas fronça les sourcils.

« Plus facile à dire qu'à faire. Pour moi, en tout cas. »

« Je vais te dire, » dit son colocataire. Il regarda autour de lui, comme pour s'assurer que personne n'écoutait leur conversation. Puis il baissa la voix et poursuivit :

« Je vais te confier une petite technique que j'ai trouvée utile, si tu promets de la garder pour toi. »

Nikolas considéra l'offre.

« Motus et bouche cousue. »

« Il y a quelques années, » commença Caber, « j'étais sur Betazed pour le mariage d'un haut fonctionnaire bétazoïde. Il connaissait assez bien mon père, alors il a invité toute ma famille à la cérémonie. Mais plutôt que d'arracher ma mère à son travail et mes sœurs à l'école, mon père a décidé de m'emmener simplement moi. »

Une image commençait à se former dans l'esprit de Nikolas.

« Sur Betazed ? Mais ils ne… ? »

« Si, » dit Caber. « Ils ont des cérémonies de mariage nues. La mariée, le marié, les invités, le type qui les déclare âmes sœurs pour la vie… tout le monde. Et dans ce cas précis, il y avait aussi quelques amiraux et leurs états-majors. »

Nikolas essaya sans succès de réprimer un sourire.

« Leurs états-majors ? Tu veux dire… leurs attachés ? »

Il n'y avait absolument personne de plus guindé ou de plus suffisant qu'un attaché d'amiral. Ils étaient toujours si coincés, si convenables. Alors l'idée de l'un d'eux debout là, nu…

Son sourire se transforma en rire.

« Exactement, » dit Caber, les yeux plissés aux coins. « Ils avaient l'air ridicules. Dépouillés de leur dignité, au sens le plus littéral. Et c'est ce qui m'a donné l'idée de ma technique. »

Nikolas commençait à comprendre où son colocataire voulait en venir.

« Tu imagines les gens sans leurs vêtements ? »

« Complètement nus, » confirma Caber, « ne portant rien d'autre que ce avec quoi ils sont nés. Crois-moi, ça rend beaucoup plus facile le fait d'avoir affaire aux grands pontes de ce monde. Il est difficile de se sentir intimidé par quelqu'un quand il se tient là sans le moindre vêtement. »

Nikolas avait du mal à ne pas être d'accord.

« Vas-y, » dit Caber. « Essaie. »

Nikolas le regarda.

« Maintenant ? »

« Pourquoi pas ? »

Nikolas fronça les sourcils. Puis il balaya le mess du regard, cherchant un sujet approprié. Soudain, il en trouva un.

Alors que l'individu en question passait près d'eux, Nikolas se leva de son siège et dit :

« Bonjour, monsieur. »

L'ingénieur en chef Simenon leva les yeux vers lui à travers ses yeux rubis en fente, ses narines écailleuses frémissantes.

« Vraiment. »

Nu, pensa Nikolas.

Ce n'était pas un beau spectacle. Cependant, cela produisit l'effet désiré. Tout ce qu'il avait pu trouver d'intimidant chez Simenon se dématérialisa en même temps que sa blouse de laboratoire.

« Oui, monsieur, » l'assura Nikolas.

Le Gnalish pencha la tête en observant l'enseigne.

« Comme vous voudrez, » grogna-t-il.

Puis il continua son chemin, sa queue battant nerveusement l'air derrière lui d'un côté puis de l'autre.

Nikolas se rassit devant son gratin.

« Ce n'est pas l'individu le plus amical que j'aie jamais rencontré. »

Caber ne répondit pas tout de suite. Quand Nikolas se tourna vers lui pour voir pourquoi, il aperçut quelque chose de dur dans les yeux de son colocataire, quelque chose comme de la désapprobation, mais en plus fort.

Puis l'instant passa, et Caber se tourna vers lui avec un sourire sur le visage.

« J'ai vu plus amical. Mais tu as prouvé ce que je disais. Tu as salué un officier de haut rang. Tu t'es adressé à lui poliment, sans la moindre trace de sarcasme. Et tu l'as amené à te répondre poliment lui aussi. »

« Si on peut appeler ça de la politesse, » lança Nikolas.

Caber jeta un coup d'œil vers la sortie par laquelle l'ingénieur était parti.

« C'était Simenon, » dit-il, « de l'avis général l'officier le plus grincheux et le plus mal embouché du vaisseau. Si tu dois offenser quelqu'un, ce sera lui. Et pourtant il est parti sans proférer la moindre plainte. Je dirais que cela constitue un succès. »

Nikolas comprenait son raisonnement. La technique avait fonctionné. Et si Nikolas pouvait aborder Simenon, il pouvait aborder n'importe qui — même le capitaine.

« Et le meilleur dans tout ça, » lui dit Caber, « c'est que tu n'as pas l'impression de t'être aplati devant qui que ce soit. Tu as gardé ta dignité. »

Nikolas sourit. C'était vrai, non ?

« Merci, » dit-il.

Caber lui sourit.

« Crois-moi, c'est avec plaisir. »

Chapitre Huit

PICARD ENTENDIT LE SON des carillons et leva les yeux de son terminal.

« Entrez », dit-il.

Les portes de son bureau prêt-à-l'emploi glissèrent sur le côté avec une douce expiration d'air, révélant la silhouette maternelle aux cheveux sombres du lieutenant Valderrama. Ayant l'air un peu hésitante, l'officier scientifique entra et laissa les portes se refermer derrière elle.

« Vous vouliez me voir ? » dit-elle.

« En effet », répondit le capitaine. Il fit pivoter son fauteuil pour lui faire face.

« Veuillez vous asseoir. »

Valderrama utilisa la seule autre chaise de la pièce, située de l'autre côté du bureau de Picard. Il vint à l'esprit du capitaine que la femme était assez âgée pour être sa mère, et pendant un instant il se sentit maladroit de s'adresser à elle comme à une subordonnée.

Puis, réfléchit-il, un grand nombre de ses subordonnés étaient plus âgés que lui. Simplement pas de tant d'années.

« Je suppose que vous êtes maintenant installée ? » dit-il, ressentant le besoin d'engager la conversation avant d'aborder quoi que ce soit de plus substantiel.

« Oui », l'assura la chef des sciences.

« Bien. Et votre personnel ? »

« De tout premier ordre, autant que je puisse en juger. J'ai très hâte de travailler avec eux. »

Picard hocha la tête.

« Excellent. »

Valderrama semblait assez à l'aise, tant dans sa fonction que dans le bureau du capitaine. Gardant cela à l'esprit, il mit les politesses de côté et aborda la véritable raison pour laquelle il l'avait convoquée.

Se penchant légèrement en avant dans son fauteuil, il dit :

« J'espère que vous comprendrez si je parle franchement, lieutenant. »

Valderrama sembla se préparer. Elle devait s'y attendre.

« Oui, monsieur. »

« D'autres capitaines n'ont pas été satisfaits de vos performances ces derniers temps. Ils en sont venus à la conclusion que vous vous reposez sur vos acquis — que vous pourriez faire mieux si faire mieux comptait encore pour vous. »

Valderrama rougit.

« Ils ont dit cela, monsieur. »

« Cependant », poursuivit Picard, « je ne me soucie pas des conclusions auxquelles d'autres capitaines sont arrivés. À bord du Stargazer, vous commencez avec une page blanche. »

Ce n'était pas le genre de discours auquel le lieutenant s'attendait. Cela se voyait à son expression déconcertée.

Il continua.

« Je m'attends pleinement à ce que vous fassiez ici un travail exemplaire — un travail dont vous et moi pourrons être fiers. Vous devrez faire rien de moins, étant donné ce que nous allons bientôt affronter dans Beta Barritus. »

Valderrama le regarda un moment. Puis elle releva le menton.

« Je vous suis reconnaissante de la confiance que vous me témoignez, monsieur. J'essaierai d'en être digne. »

« Je n'en doute pas », répondit Picard.

* * * * *

Pug Joseph n'avait pas très bien dormi. Il avait pensé à son nouvel officier de sécurité toute la nuit, retournant le problème dans tous les sens dans son esprit et redoutant le moment où il devrait confronter le Binderien au sujet de ses évidentes insuffisances.

Peut-être, s'était-il dit plus d'une fois dans les petites heures du matin en fixant le plafond, aurait-il été plus miséricordieux d'éteindre les espoirs d'Obal dès le début. Peut-être cela aurait-il été moins douloureux pour le petit bonhomme à long terme.

Mais il ne l'avait pas fait. Il avait reculé devant ce qu'il voyait de plus en plus comme inévitable. Et lorsque l'inévitable arriverait, ce serait d'autant plus difficile pour eux deux.

En pensant cela, il arriva devant les portes de la section de sécurité. Elles glissèrent devant lui et révélèrent une antichambre gardée par deux officiers armés, Garner et Pierzynski. Les officiers inclinèrent la tête et le saluèrent par son nom.

« Continuez », dit Joseph, se sentant un peu ridicule.

Garner et Pierzynski étaient des lieutenants à part entière, tout comme lui. Et dès que le capitaine trouverait un chef de la sécurité permanent, Joseph monterait la garde à leurs côtés.

Au-delà de l'antichambre se trouvait la salle principale hexagonale de la sécurité, où un officier nommé Horombo était assis devant un énorme panneau concave d'écrans de surveillance en circuit fermé. Chacun lui montrait une partie différente et stratégiquement importante du vaisseau — la passerelle, l'ingénierie, la salle des transporteurs, etc.

« Chef », dit Horombo en lui jetant un regard.

« Horombo », répondit Joseph.

Il traversa l'hexagone jusqu'au côté opposé, où une ouverture donnait accès à un court couloir. Son bureau se trouvait plus loin dans ce couloir. L'armurerie du Stargazer s'y trouvait également, juste en face de sa porte, contenant chaque phaseur du vaisseau qui n'était pas actuellement en usage.

Les autres portes du couloir menaient à une salle de diagnostic des armes, une salle de réparation, un champ de tir et un dépôt rempli de communicateurs, lampes portatives et autres équipements souvent nécessaires aux équipes d'exploration du Stargazer.

Joseph était si fatigué et embrumé par le manque de sommeil qu'il passa presque devant la petite silhouette penchée sur une table dans la salle de diagnostic sans la remarquer. Faisant un pas en arrière, il regarda dans la pièce et vit qu'il s'agissait d'Obal.

« Obal ? » dit-il.

Le Binderien se tourna vers lui.

« Bonjour, monsieur. »

Joseph ne comprenait pas.

« Vous ne prenez votre service que dans six heures », fit-il remarquer.

« C'est vrai », répondit Obal. « Mais j'ai pensé que mon temps serait mieux employé ici, à la sécurité. »

Le chef de la sécurité pouvait difficilement s'opposer à un tel zèle.

« Donc vous avez été… quoi ? Tester la précision de notre armement ? »

Le Binderien lui sourit.

« Oui, monsieur. »

« C'est admirable », dit Joseph, « même si ce n'est pas nécessaire. Le chef Ang s'est assuré que cela soit fait avant de partir. »

« Dans ce cas », dit joyeusement Obal, « le chef Ang devait avoir autre chose en tête à ce moment-là. »

Joseph le regarda.

« Que voulez-vous dire ? »

Le Binderien leva le phaseur de type 1 qu'il tenait dans la main.

« Cette unité, ainsi que plusieurs autres, présentent des inexactitudes de ciblage. »

Le chef de la sécurité était naturellement sceptique.

« Puis-je ? »

« Bien sûr. »

Joseph plaça le phaseur dans l'appareil de diagnostic, referma le couvercle et vérifia les relevés numériques. En effet, le mécanisme de visée était décalé — ne serait-ce que de quelques centièmes de millimètre.

« Comme je l'ai dit », observa Obal, « il y a des inexactitudes. »

Joseph se tourna vers lui et sourit.

« Rien de grave, bien sûr. Mais je vous accorde le mérite de les avoir trouvées. »

Le Binderien inclina la tête.

« Merci, monsieur. »

« Maintenant, il faut réparer ça. Pourquoi ne— »

« En fait », intervint Obal, « ce ne sera pas nécessaire. J'ai déjà effectué toutes les corrections nécessaires, monsieur. »

« Vous avez fait ça ? »

Obal hocha la tête.

« Du moins pour les dispositifs de type 1 et type 2. Je n'ai pas encore testé les fusils. »

Joseph le regarda.

« Vous ne voulez pas dire tous les types 1 et types 2 ? »

« Au contraire, monsieur. C'est exactement ce que je veux dire. »

« Mais… entre les types 1 et types 2, il y a plus de soixante phaseurs. »

« Soixante-quatre, pour être exact, monsieur. »

« Vous plaisantez. »

« Pas du tout », assura Obal.

Le chef de la sécurité éclata de rire avec appréciation.

« Et vous n'étiez même pas censé être en service. »

« Comme je l'ai dit », rappela le Binderien, « j'ai pensé que mon temps serait mieux employé à la sécurité. »

Dans ces circonstances, Joseph ne pouvait qu'être d'accord.

* * * * *

Vigo sourit pour lui-même tandis qu'il déplaçait son petit chariot sur le ruban bleu sinueux d'une rivière. Puis il regarda à travers le plateau octogonal de sharash'di et vit Valderrama sourire aussi, bien que d'une manière un peu plus résignée.

« On dirait que vous m'avez », dit-elle.

Se souvenant de ses bonnes manières, le Pandrilite contint son enthousiasme.

« Je vous accorde que cela en a l'air. Mais ce n'est pas parce que vous n'avez pas poursuivi une stratégie intéressante et efficace. »

« Elle ne pouvait pas être si efficace », répliqua la chef des sciences.

« Sinon ce serait vous qui concéderiez la défaite. »

« Ce qui vous a nui », observa Vigo, « c'est votre défense de troisième niveau. Vous auriez dû choisir pierre plutôt que ciel. »

« Je l'aurais fait », dit Valderrama, « si j'avais eu encore de grandes pierres vertes. »

« Vous en aviez deux, en fait. Elles étaient enfouies dans le lit de la rivière et cachées par la glace. »

Pour souligner son propos, Vigo souleva la plaque translucide qui représentait la glace et exposa la rainure du plateau qui représentait la rivière. Elle était remplie à moitié de sable sombre et fin. Avec un grand doigt bleu, il remua le sable jusqu'à révéler deux pierres lisses bleu-vert.

« Vous voyez ? » dit-il.

Valderrama parut surprise par sa révélation.

« Mais comment saviez-vous qu'elles étaient là ? »

Vigo haussa les épaules.

« Elles devaient être là. Lorsque nous avons quitté le premier niveau, seulement trois pierres étaient apparues dans la rivière. Et au second niveau, il n'y en avait aucune. Donc— »

« Donc il devait y en avoir quelques-unes à ce niveau », termina Valderrama en hochant la tête, appréciant sa logique.

« Bien joué, monsieur Vigo. »

Il inclina la tête.

« Merci. »

« Et », ajouta-t-elle avec une lueur dans les yeux, « préparez-vous pour une revanche. »

La remarque prit Vigo au dépourvu.

« Vraiment ? »

« Vous ne pensez pas que je vais simplement me coucher et accepter la défaite, n'est-ce pas ? »

Et avec son défi suspendu dans l'air, Valderrama commença à remettre en place le plateau pour une autre partie.

Le Pandrilite sourit largement.

Il n'avait pas été heureux de dire au revoir à Cariello, la prédécesseure de Valderrama à la tête de la section scientifique. Cariello était connue pour son énergie et son enthousiasme, son désir d'obtenir le meilleur d'elle-même et des autres.

Vigo ne s'était pas attendu à ce que sa remplaçante soit presque aussi bonne. Mais la fortune avait souri au Stargazer, semblait-il, car Valderrama était manifestement faite du même moule.

« Alors ? » dit-elle. « Qu'attendez-vous ? »

Il ricana.

« Rien, lieutenant. Rien du tout. »

Savourant la perspective d'une nouvelle partie, il l'aida à remettre les pièces du jeu en place.

* * * * *

Ben Zoma enfourcha la moitié d'une feuille de vigne farcie dans sa bouche et savoura sa saveur aromatique tandis qu'il considérait la liste des avis de Starfleet sur son padd.

C'était le milieu de l'après-midi, et le salon du Stargazer était presque vide, exactement comme Ben Zoma l'aimait. Non pas qu'il ne fût pas quelqu'un de sociable. Au contraire, il était probablement la personne la plus sociable qu'il connaissait.

Mais en tant que premier officier du Stargazer, il devait digérer tout ce qui se passait sur le vaisseau — et, dans le cas d'un avis de Starfleet, tout ce qui se passait

hors du vaisseau également. C'était plus facile à faire dans un salon vide que dans un salon plein.

« Commandeur ? » dit quelqu'un.

Il fallut un moment à Ben Zoma pour réaliser que c'était lui qu'on appelait ainsi. Mais après tout, il n'était premier officier que depuis une semaine environ.

« Oui ? » dit-il en levant les yeux de son padd.

Wu se tenait de l'autre côté de la table, souriant poliment.

« Cette place est-elle prise ? » demanda-t-elle en indiquant une chaise en face de lui.

Il haussa les épaules.

« Je ne crois pas. »

« Bien. »

Wu tira la chaise et s'assit, dissipant toute idée que Ben Zoma aurait pu avoir de finir sa lecture en paix.

« Je suis contente de vous avoir trouvé ici », dit-elle. « Je voulais vous parler. »

« À propos de quoi ? » demanda Ben Zoma en posant son padd.

Le front de Wu se plissa.

« Notre dernière conversation comportait un moment plutôt… embarrassant. Je voulais y revenir. »

Ben Zoma écarta l'idée d'un geste de la main.

« Vous l'avez déjà fait. Vous avez dit que vous étiez désolée. »

« Oui », reconnut sa collègue. « Mais je voulais que vous sachiez que ce que j'ai dit était sincère. »

Il sourit.

« Je n'ai jamais eu de raison d'en douter. »

« Vous savez, je n'aurais jamais mis les pieds dans le plat de cette manière sur le Crazy Horse. »

Ben Zoma comprit.

« Parce que vous connaissiez son personnel beaucoup mieux que vous ne connaissez celui du Stargazer. »

Wu hocha la tête.

« Exactement. »

Le premier officier pouvait sympathiser, puisque le Stargazer n'était pas sa première affectation.

« Il est difficile de s'habituer à un nouveau vaisseau et à un nouvel équipage, surtout après avoir été longtemps au même endroit. »

« C'est vrai », confirma son second officier.

« Alors oublions simplement ce qui s'est passé », suggéra-t-il. « En fait, je l'ai déjà oublié. »

Wu parut reconnaissante.

« Merci. »

« N'en parlons pas », dit Ben Zoma.

Il jeta un coup d'œil à son padd posé à côté de son assiette de feuilles de vigne farcies.

« Et maintenant, si je peux vous demander une faveur… »

Il laissa sa phrase en suspens avec intention.

Wu sembla remarquer le padd et les feuilles de vigne pour la première fois.

« Bien sûr », répondit-elle rapidement. « Allez-y. Désolée de vous avoir distrait de votre travail. »

« Aucun problème », l'assura-t-il.

Elle commença à se retirer aussi silencieusement qu'elle était venue, mais avant qu'elle ne parte, Ben Zoma lui adressa une invitation.

« Si jamais vous voulez parler… »

Wu lui sourit de nouveau. Puis elle traversa le salon et sortit par les portes coulissantes.

Ben Zoma sourit lui aussi, l'excès de zèle de Wu lors de leur première rencontre oublié comme il l'avait promis.

Puis il revint à son padd et à ses avis de Starfleet.

Chapitre Neuf

JITERICA SE TENAIT AU MILIEU d'un troupeau de formes argentées au nez émoussé, l'éclairage au-dessus faisant scintiller leurs coques de duranium.

« Nous avons une capsule type-onze, une capsule type-douze et trois capsules type-treize », dit le lieutenant Chiang, l'officier aux tempes grisonnantes chargé de l'unique hangar à navettes du Stargazer. Sa voix résonnait fièrement d'un bout à l'autre de l'installation.

« Nous avons une navette de personnel type-trois, deux navettes de personnel type-quatre et deux navettes de personnel type-cinq, et juste ici se trouve une navette lourde de cargaison type-huit fraîchement sortie des chantiers d'Utopia Planitia. »

La Nizhrak savait exactement de quels types de véhicules il s'agissait. La conception des navettes était l'un des innombrables sujets qu'elle avait étudiés dans son cours accéléré au quartier général de Starfleet.

« Bien sûr », continua le petit Chiang trapu, « le type-douze est en train d'être révisé pour la énième fois, donc il nous est inutile pour le moment. »

Jiterica vit une paire de jambes en uniforme dépassant de dessous le type-12, dont l'extérieur était pratiquement identique à celui du type-11. C'était à l'intérieur que les deux navettes différaient totalement, grâce aux moteurs d'impulsion à 500 millicochranes du type-12 et à ses trois cellules de stockage de sarium krellide.

« Comme vous pouvez le voir », dit Chiang en frappant du poing sur le type-3, « nous ne sommes pas exactement à la pointe de la technologie ici de haut en bas. Ce petit modèle peut à peine maintenir la vitesse de distorsion sur la durée, donc nous ne l'utiliserions qu'en cas d'urgence grave comme une évacuation complète. »

« Je comprends », répondit Jiterica.

Elle avait été envoyée ici pour aider l'équipage du hangar pour le moment. Elle n'avait aucune objection à cette affectation. Une enseigne était censée se familiariser avec autant d'aspects du fonctionnement d'un vaisseau que possible.

« Nous avons une autre type-cinq en commande », lui dit Chiang, « mais entre vous et moi, je ne m'attends pas à la voir avant longtemps. La manière dont ils rationnent les nouvelles navettes, on croirait qu'il y a un million de vaisseaux qui les réclament tous en même temps. »

Il ricana et regarda Jiterica, comme s'il attendait une réaction précise de sa part. Mais ne sachant pas laquelle, elle resta silencieuse et attendit un indice.

« Biiiien », dit finalement Chiang. Il frappa encore sur le type-3.

« Eh bien alors, voyons si nous ne pouvons pas— »

Avant que le lieutenant ne puisse terminer sa phrase, un fort bruit métallique le coupa. Chiang devint soudain grave, n'étant plus le guide affable. Il cria quelques ordres puis désigna les doubles portes constituant l'entrée du hangar.

« Allons-y », dit-il à Jiterica.

Elle comprit la raison de son urgence. Le bruit qu'elle avait « entendu » par ses capteurs audio était le signal pour que tout le personnel réponde à un danger immédiat — perte de pression atmosphérique, exposition à des radiations ou autre chose tout aussi hostile à la vie humanoïde — en évacuant immédiatement le hangar.

Jiterica n'était pas certaine de la raison de cette action. À sa connaissance, le vaisseau n'était pas attaqué. Il ne se trouvait pas non plus à proximité de phénomènes dangereux. D'un autre côté, des anomalies apparaissaient parfois durant les voyages en subespace, et le Stargazer pouvait en avoir rencontré une.

Dans tous les cas, ce n'était pas à la Nizhrak de déterminer la raison de l'évacuation. Sa seule responsabilité était de quitter la zone aussi vite que possible.

Il y avait une demi-douzaine d'autres membres d'équipage dans le hangar en plus de Jiterica et Chiang — deux humains, un Vulcain, un Bolien, un Carpathien et un Vobilite. Ils verrouillèrent leurs postes de contrôle et se précipitèrent vers la sortie.

Mais Jiterica ne pouvait pas se précipiter. Sa combinaison de confinement n'était pas équipée pour lui permettre de se déplacer aussi rapidement. Tout ce qu'elle pouvait faire était avancer à son rythme mécanique habituel — une limitation qui n'avait jamais posé problème jusqu'à ce moment.

Chiang remarqua la difficulté de Jiterica, s'arrêta à mi-chemin de la sortie et revint vers elle. Mais sa masse condensée était à peu près égale à celle du lieutenant, donc il ne pouvait pas simplement la porter. Tout ce qu'il pouvait faire était la tourner, saisir sa combinaison sous les bras et la tirer vers les portes.

Jiterica se sentit faible et embarrassée. Si elle avait été dans le chaos tourbillonnant de son monde natal, elle aurait simplement changé de forme et chevauché un vent de tempête loin du danger. Ici, dans cet endroit aux limites géométriques strictement imposées, elle était forcée de dépendre d'un autre membre d'équipage.

Peu à peu, Chiang la tira vers la sécurité, les talons de sa lourde combinaison blanche raclant le sol.

Mais le lieutenant n'allait pas assez vite.

Selon les protocoles d'évacuation qu'elle avait étudiés, ils n'avaient que vingt secondes pour atteindre la sortie avant qu'une barrière de duranium ne descende du plafond et scelle le hangar.

Douze secondes étaient déjà passées.

« Partez », dit-elle à Chiang au milieu du hurlement de l'alarme. « Laissez-moi. »

« Je ne peux pas », haleta-t-il dans ses capteurs audio. « Tu fais partie de mon équipage… ma responsabilité… »

À ce moment, l'enseigne vit un autre membre d'équipage apparaître à sa droite et lui saisir le bras. Un instant plus tard quelqu'un apparut à gauche. Ensemble, ils la tirèrent plus vite vers la sortie.

Mais ce ne serait pas suffisant.
Sept secondes. Six. Cinq.
« Laissez-moi », implora-t-elle.
Cette fois Chiang ne répondit pas.
Derrière eux, la lourde barrière métallique commença à descendre.
Quatre. Trois. Deux.
Au dernier moment elle sentit une secousse et se vit tirée en arrière.
La barrière frappa le sol.
Ses pieds étaient juste à l'intérieur.
Un.
Elle était sauve.
Ils étaient tous saufs.

* * * * *

(Ils apprennent ensuite que c'était un exercice.)
La voix remplit le compartiment.
« C'était un exercice, les amis. Je suis heureux de dire que vous avez réussi. »
C'était le commandant Ben Zoma.

* * * * *

Plus tard – Infirmerie
Greyhorse réfléchissait à l'incident quand l'ingénieur Simenon entra.
« Vous pouvez déclarer Urajel apte au service », dit Simenon.
Greyhorse accepta.
Mais Simenon avait autre chose à l'esprit.
« Vous connaissez la nouvelle chef des sciences ? Valderrama ? »
Greyhorse répondit oui.
Simenon expliqua qu'il lui avait montré des améliorations de capteurs.
Et qu'elle avait simplement souri et remercié.
« Comme si cela ne lui importait pas », dit Simenon.
Greyhorse répondit calmement que les ingénieurs travaillaient de toute façon sur les capteurs.
Simenon répliqua :
« Mais je ne serai pas toujours là pour compenser son manque d'efforts. »

* * * * *

Quartiers d'Idun Asmund
Idun était assise en tailleur sur le sol.
Devant elle brûlait un morceau de bois s'naiah.
Elle récitait les noms de ses ancêtres adoptifs klingons.

« Uroph, fils de Warrokh… »

Et dans ses pensées :

batlh Daqawlu'taH

(« tu seras rappelé avec honneur »).

La liste comptait près de cent noms.

Quand soudain une sonnerie de porte retentit.

Elle ouvrit les yeux.

« Entrez. »

Les portes s'ouvrirent.

Commander Wu se tenait dans le couloir avec un padd.

Elle annonça :

Idun était en retard d'une semaine pour son examen de requalification de pilote.

Idun répondit qu'elle le passerait plus tard.

Wu refusa.

« Vous allez le passer immédiatement ou vous serez relevée de vos fonctions. »

Idun tenta d'expliquer que la mission était prioritaire.

Wu répondit froidement :

« Jusqu'à nouvel ordre, vous êtes relevée de votre poste à la barre. »

Elle partit.

Idun resta immobile.

Puis elle jura violemment en klingon.

Et contacta le supérieur de Wu via l'intercom du Stargazer.

Chapitre Dix

BEN ZOMA VENAIT JUSTE D'ARRIVER sur la passerelle pour relever Picard lorsqu'il reçut l'appel passionné d'Idun Asmund.

Sa voix, normalement si brève et efficace, bouillonnait d'une colère et d'une indignation à peine contenues — à tel point qu'elle attira l'attention de tous les présents. Picard ne faisait pas exception.

Ben Zoma fronça les sourcils. Puis il demanda à l'officier de barre d'attendre un instant et se déplaça jusqu'au côté du capitaine.

« Un problème ? » demanda Picard.

Il commençait à avoir l'air un peu tendu. Un peu sombre. Et Ben Zoma n'avait aucun mal à comprendre pourquoi.

Ils se rapprochaient de Beta Barritus, se rapprochaient du White Wolf — et se rapprochaient du « piège » de McAteer, comme Corey Zweller l'avait décrit. Picard était déterminé à déjouer les probabilités, à accomplir ce qu'une douzaine d'autres capitaines avant lui n'avaient pas pu faire et à renverser la situation contre l'amiral.

Mais et si Picard ne parvenait pas à mener sa mission à bien ? Et s'il échouait et, ce faisant, montrait à tout le monde que la confiance de l'amiral Mehdi en lui avait été mal placée ?

Le capitaine avait étudié carte après carte de Beta Barritus, aussi incomplètes fussent-elles. Il avait épluché chaque article de recherche qu'il pouvait trouver traitant de la dynamique des étoiles de Lazare.

Mais et si cela ne suffisait pas ?

Alors McAteer aurait réussi son coup — et Picard ne se le pardonnerait jamais.

D'où cette expression assiégée, réfléchit le premier officier. À la place de son ami, Ben Zoma aurait sans doute eu l'air un peu assiégé lui aussi.

« Rien que je ne puisse gérer », dit-il à Picard.

« J'espère que vous avez raison », dit le capitaine en se levant de son siège central. « Mais si, après tout, vous aviez besoin de mon aide, vous me trouverez dans mes quartiers. »

Ben Zoma hocha la tête.

« Je n'en aurai pas besoin. Mais merci. »

Cela sembla satisfaire Picard. Laissant à son ami le soin de régler le problème d'Idun, il se dirigea vers ses quartiers et un repos dont il avait grand besoin.

Ben Zoma attendit que le capitaine ait quitté la passerelle. Puis il entra dans le bureau du capitaine, prit place derrière le bureau noir en plastique et dit :

« Ben Zoma au lieutenant Idun Asmund. »

Aussitôt, toute l'histoire se déversa, ponctuée de dénonciations et d'invectives. Il fallut un moment au premier officier pour rassembler tous les détails et les remettre dans ce qui lui semblait être le bon ordre.

Puis il dit :

« Voyons si j'ai bien compris, lieutenant. Le commandant Wu vous a relevée de vos fonctions d'officier de barre parce que vous n'aviez pas passé votre test de requalification ? »

« C'est exact », répondit Idun, la voix tremblante de la fureur qu'elle n'osait pas libérer.

Ben Zoma ne comprenait pas.

« Était-ce la seule raison ? »

« C'était la seule raison qu'elle m'ait donnée. »

Le premier officier fronça les sourcils. Il était hautement inhabituel que quelqu'un soit tenu d'aussi près aux règlements de requalification — surtout au cours d'une mission aussi potentiellement difficile que celle-ci.

« Je vais vous dire ce que nous allons faire », dit-il. « Pour le moment, vous devrez vous conformer à la décision du commandant. Mais je lui parlerai à la première occasion. Et quand ce sera fait, j'ai le sentiment que nous éclaircirons cela à la satisfaction de tout le monde — la vôtre comprise. »

Cela sembla calmer un peu Idun.

« Merci, monsieur. »

« Je vous en prie », répondit Ben Zoma.

Puis il se renversa dans son fauteuil et réfléchit à ce qu'il allait dire au commandant Wu.

* * * * *

Pug Joseph avait pris l'habitude de vérifier de temps à autre ce qui se passait auprès de son officier de surveillance, même lorsqu'il n'était pas de service. Heureusement, il n'en avait jamais surpris un à somnoler, même au figuré.

Jusqu'à maintenant.

Entrant à grandes enjambées dans la section de sécurité, il n'adressa même pas un signe de tête aux deux officiers armés montant la garde dans la petite antichambre. Il ne regarda même pas leurs visages. Il continua simplement jusqu'à atteindre l'installation principale de sécurité en forme d'hexagone.

C'est là qu'il trouva Obal assis devant le grand panneau concave d'écrans affichant en circuit fermé chaque zone stratégiquement critique du vaisseau. C'était au tour du Binderien de monter la garde sur ces zones critiques.

Et comme Joseph l'avait craint depuis son contrôle de routine quelques minutes plus tôt, Obal dormait profondément.

Le chef de la sécurité resta là un instant, regardant la poitrine du petit bonhomme se soulever et s'abaisser paisiblement. Puis, sans brutalité excessive, il prit Obal par l'épaule et le secoua.

Le Binderien se redressa d'un coup avec un petit cri de surprise, les yeux clignant furieusement. Pourtant, il lui fallut une seconde ou deux avant de réaliser où il était et qui se tenait à côté de lui.

« Lieutenant Joseph », dit-il, les yeux grands ouverts alors qu'il commençait à saisir la nature de sa situation.

« Désolé d'avoir à vous réveiller », lui dit Joseph. À plus d'un titre, ajouta-t-il en silence. « Mais je ne peux pas avoir mon officier de surveillance en train de rattraper son sommeil. »

Il aurait aussi bien pu enfoncer une flèche à l'ancienne dans la poitrine d'Obal.

« Je… je suis désolé, monsieur », bêla le Binderien. « Je ne sais pas ce qui m'a pris. Rien de tel ne m'était jamais arrivé auparavant. »

« Peut-être n'êtes-vous jamais resté debout la moitié de la nuit à vérifier des phaseurs », suggéra Joseph.

Obal avala sa salive.

« C'est vrai. Malgré cela, je me sens terrible à ce sujet. Permettez-moi d'essayer d'expier cela d'une manière ou d'une autre. »

En revérifiant les phaseurs ? pensa Joseph. Ou peut-être les tubes lance-torpilles photoniques cette fois ?

« Ce ne sera pas nécessaire », dit-il. « Contentez-vous de faire le travail qui vous est assigné, d'accord ? »

Le Binderien ne pouvait pas avoir l'air plus contrit.

« Bien sûr, monsieur. Comme vous le souhaitez. »

Joseph avait de la peine pour le petit bonhomme — il ne pouvait pas s'en empêcher. Mais il n'était pas simplement un témoin ici, il était le supérieur d'Obal. Et en cette qualité, il ne pouvait pas simplement balayer l'incident.

De plus, s'il avait attendu seulement quelques minutes de plus avant d'appeler, l'un des autres officiers aurait pu découvrir le Binderien avant lui. Alors l'incident serait devenu le sujet de conversation du salon du vaisseau. Et même s'il aurait pu demander à ses gens de garder cela pour eux, l'histoire aurait pu filtrer malgré tout.

Joseph soupira. Il ne s'agissait plus seulement pour les gens de respecter Obal. À présent, il s'agissait pour les gens de le respecter, lui. Car lorsque le capitaine lirait le rapport de Joseph, il serait forcé de se demander quel genre de section de sécurité son chef dirigeait.

« Suis-je relevé de mon poste ? » demanda humblement Obal, grimaçant au moment de poser la question.

Joseph hocha la tête.

« Je pense que ce serait la meilleure ligne de conduite dans les circonstances. »

Sans un mot de plus, le Binderien glissa hors de son fauteuil, bomba son maigre torse et resta là avec discipline jusqu'à ce qu'on puisse faire venir son remplaçant, légèrement curieux. Puis il quitta la sécurité et, vraisemblablement, retourna vers ses quartiers.

Tandis que Joseph le regardait partir, un soupir lui échappa. Lui-même n'avait absolument rien fait de mal, mais il se sentait tout aussi mal à propos de l'incident que le Binderien.

Peut-être pire.

* * * * *

Picard fixa l'écran de visualisation devant lui. Il lui montrait un vaisseau massif, sombre, en forme de balle, hérissé d'armements meurtriers, à moitié obscurci par les courants bouillonnants de Beta Barritus.

« Hail them », dit-il.

Paxton fit la tentative depuis sa console de communications. Il n'y eut pas de réponse — ce que le capitaine n'avait pas attendu de toute façon.

« Monsieur », dit Gerda Asmund, assise à sa place habituelle derrière les contrôles de navigation, « ils arment leurs armes. »

« Alerte rouge », lança Picard sèchement. « Boucliers. Phaseurs. »

« Boucliers levés », confirma Gerda.

« Phaseurs prêts », annonça Vigo.

C'est alors que le capitaine remarqua les deux silhouettes debout à côté de la console des armes, juste derrière son épaule gauche. Elles formaient une paire dépareillée s'il en avait jamais vu une.

L'un était un homme âgé, le visage marqué, les cheveux presque disparus. Il portait des vêtements simples et robustes, le genre que l'on pourrait mettre pour travailler dans les champs, et il y avait des traces de terre sous ses ongles.

L'autre était un grand homme à l'allure athlétique, vêtu du rouge canneberge et crème de l'uniforme de capitaine de Starfleet. Ses cheveux étaient épais et sombres, commençant seulement à grisonner aux tempes, et son sourire était un phare de confiance étendu sur son visage.

Ou plutôt, sur la moitié de son visage. L'autre moitié était une blessure noircie et boursouflée, résultat d'une explosion dans un conduit de plasma lors de sa première et unique rencontre avec les Nuyyad.

Cet homme s'appelait Daithan Ruhalter. Il avait précédé Picard en tant que capitaine du Stargazer.

Et l'autre homme, celui avec les vêtements simples et robustes et la terre sous les ongles ? C'était un vigneron, héritier d'une longue lignée de vignerons. Et s'il avait pu faire comme il voulait, son fils Jean-Luc aurait été vigneron lui aussi.

« Ils tirent, monsieur », lança Gerda.

L'écran se remplit rapidement d'un barrage criard d'émissions d'énergie phasée. Un instant plus tard, la passerelle bondit et trembla sous la force de l'attaque.

« En réalité », dit Maurice Picard, « je n'ai jamais approuvé ce genre de technologie. Je crois que la place de l'homme est sur Terre, à faire ce que ses ancêtres ont fait pendant des siècles. » Il chercha une formule. « Se salir les mains, si vous voyez ce que je veux dire. »

« Vous savez », dit Ruhalter avec réflexion, « je crois que vous avez raison là-dessus. On ne peut pas trop compter sur les machines, même dans une bataille comme celle-ci. C'est l'élément humain qui gagne et perd les guerres. »

« Comment cela ? » demanda Maurice Picard.

« L'instinct », développa Ruhalter. « Soit on l'a, soit on ne l'a pas — et si on ne l'a pas, aucune collection de capteurs, de boucliers et de bancs de phaseurs ne va vous aider. »

Comme pour souligner la sagesse de ses paroles, le vaisseau fut de nouveau matraqué par une salve de phaseurs. En s'agrippant à ses accoudoirs, Picard sentit ses dents s'entrechoquer sous l'impact.

« Ripostez ! » cria-t-il.

« Oui, monsieur ! » vint la réponse nette.

Le Stargazer illumina la mer de gaz avec une paire de faisceaux de phaseurs rouge rubis. Mais d'une manière ou d'une autre, bien que l'ennemi ne semblât faire aucun effort pour les éviter, ils ratèrent.

Les dents de Picard se serrèrent.

« Torpilles ! » hurla-t-il.

De nouveau : « Oui, monsieur ! »

Des paquets de matière et d'antimatière plongèrent à travers les courants tourbillonnants, avides de se nourrir de leur proie. Mais ils ratèrent eux aussi et furent rapidement perdus de vue.

L'équipage du Stargazer paya ce raté par une autre vague de tourment secouant les os. Le pont sous les pieds de Picard bondit et frissonna une fois, deux fois, encore.

« Tirez encore ! » rugit-il.

Mais rien ne se produisit. Et lorsqu'il se tourna vers Vigo, tout ce qu'il vit fut une expression d'impuissance.

« Les phaseurs et les torpilles photoniques sont hors ligne », rapporta l'officier aux armes d'une voix atone.

« Boucliers tombés à soixante-quinze pour cent ! » gronda Gerda.

Picard sentit ses dents grincer.

« Manœuvres d'évitement ! »

Idun les fit virer vers tribord. D'extrême justesse, ils évitèrent la prochaine explosion de fureur du pirate. Mais sans armes, il n'y avait aucune possibilité qu'ils remportent cette bataille.

« Était-ce une bonne année ? » demanda Ruhalter à son compagnon.

« C'était une année exquise », dit Maurice Picard. « Les raisins étaient doux, succulents… les meilleurs que j'aie cultivés depuis longtemps. »

« C'est bon à entendre. J'ai toujours aimé les bons vins. »

« Ah », soupira le vigneron en jetant un regard à son fils, « mais il ne suffit pas d'avoir un raisin prometteur. C'est ce qu'on en fait qui mène au succès… ou à l'échec. »

Il avait à peine terminé ces mots que l'ennemi les retrouva. Le Stargazer fut violemment projeté sur tribord sous la force de l'assaut le plus terrible encore.

Sans avertissement, la console de contrôle d'Idun explosa dans un geyser de flammes et d'étincelles et l'officier de barre fut projetée en arrière. Avant même que Picard n'arrive jusqu'à elle, il pouvait voir qu'elle était morte.

« C'est ce qui m'est arrivé », dit Ruhalter.

Le vieux Picard contracta son visage dans une sombre sympathie.

« Cela semble terriblement douloureux. »

« Seulement si l'on survit », fit remarquer Ruhalter. « Dans mon cas, la mort est venue vite et avec miséricorde. » Il caressa le côté de son visage réduit à une ruine noircie. « Heureusement que je m'étais rasé ce jour-là. Je n'aurais pas voulu faire un cadavre d'apparence médiocre. »

Il ricana à sa propre plaisanterie. Et après un moment, Maurice Picard ricana avec lui. Le son de leur rire fournissait un contrepoint bizarre au sifflement du plasma et aux exclamations des officiers de passerelle du capitaine.

Non des moindres, les propres cris de Picard, la gorge éraillée.

« Commandant Ben Zoma », cria-t-il, « prenez la barre ! Sortez-nous de là ! »

Son ami bondit vers l'une des consoles arrière et travailla comme un démon pour transférer le contrôle de la barre. Pendant ce temps, le pirate leur infligea un coup sauvage après l'autre, provoquant des brèches dans la coque et des pertes trop nombreuses pour être rapportées.

« Je savais qu'il ne serait pas bon à cela », dit Maurice Picard. Les rides de son visage s'étaient creusées sous la désapprobation. « Il aurait dû rester chez lui, comme je le lui avais conseillé. »

« Il ne semble pas qu'il ait beaucoup appris de moi non plus », remarqua Ruhalter. « Dommage, n'est-ce pas ? »

« La barre ! » cria Picard d'une voix désemparée, la sueur s'accumulant au creux de son dos. « Bon sang, Gilaad— »

Enfin Ben Zoma cria : « Je l'ai ! » et fit virer le Stargazer. Mais c'était trop tard. Picard le voyait. Sous ses yeux fascinés, l'ennemi tira à bout portant.

La salve remplit l'écran d'une lumière cramoisie, baignant tout et tout le monde sur la passerelle de rouge sang. Et quand elle frappa, elle sembla plonger toute chose dans l'obscurité.

Quelque temps plus tard — une seconde, ou était-ce une heure ? — le capitaine réalisa qu'il était allongé sur le pont. Relevant la tête, il regarda autour de lui, mais il n'y avait rien d'autre que des étincelles, de la fumée noire et les silhouettes de ce qui avait été les consoles de contrôle de ses officiers.

Puis ils sortirent de l'obscurité et des éclairs sifflants de lumière. Non pas ses officiers de passerelle, mais eux — les deux qui n'avaient rien à faire là.

Ils vinrent se tenir au-dessus de lui, tous les deux. Et ils avaient la même expression sur le visage — une expression de profonde déception.

« Il aurait dû écouter », observa Maurice Picard.

Ruhalter hocha la tête.

« C'est le moins qu'on puisse dire. »

« Il avait tant de promesses. »

« Des tonnes. Il aurait pu être un grand capitaine. »

« Un grand homme. »

« C'était trop tôt », observa Ruhalter, une gerbe d'étincelles illuminant le côté cauchemardesque de son visage. « Il était bien trop jeune. »

Les yeux du vieux Picard se remplirent de douleur, comme le jour où son fils avait quitté La Barre pour entrer à l'Académie. Il hocha la tête en signe d'accord.

« Trop jeune, en effet. »

Le capitaine voulut répondre, mais il ne le put pas. Les mots restèrent coincés dans sa gorge, l'étouffant comme une fumée épaisse et noire, l'obligeant à chercher de l'air, de la vie—

Alors il réalisa qu'il n'était pas du tout sur la passerelle. Il était assis dans son lit, respirant durement comme s'il avait fourni un effort, la peau couverte d'une pellicule de sueur acide. Il lui sembla entendre sa chambre résonner comme s'il avait crié en se réveillant, bien qu'il ne puisse retrouver aucun des mots.

S'il y avait même eu des mots.

Un rêve, pensa Picard pour se rassurer. Tout cela, un rêve. Mais cela avait semblé si réel pendant qu'il le rêvait.

Si hideusement réel…

Chapitre Onze

Normalement, Carter Greyhorse se mêlait de ses propres affaires. Mais de temps en temps — comme dans le cas présent — le devoir l'obligeait à s'écarter de cette règle.

« Je vais bien », dit Picard une fois que les portes de son salon prêt à l'emploi se furent refermées, lui donnant ainsi, à lui et au docteur, un peu d'intimité.

« Vous n'avez pas l'air d'aller bien », lui répondit Greyhorse. « Vous avez l'air d'avoir quelque chose d'énorme et d'insistant qui vous traverse l'esprit. Quelque chose avec de lourdes bottes à pointes. »

« Suis-je si transparent que cela, docteur ? »

« J'ai vu des hublots qui l'étaient moins. »

Le capitaine fronça les sourcils. Puis il se dirigea vers le hublot d'observation et le fixa.

« Je n'ai pas bien dormi la nuit dernière. »

« Des cauchemars ? » suggéra le docteur.

Picard se tourna vers lui, une lueur de douleur et de confusion dans les yeux.

« Un cauchemar. Un seul. »

« Il devait être bon. »

Le petit rire du capitaine manquait clairement de gaieté.

« Il l'était. Nous avions trouvé le White Wolf et nous l'avions engagé au combat. Mais cela ne s'est pas très bien passé pour nous. »

« Nous l'avons perdu ? »

« Nous avons tout perdu », lui répondit Picard.

« Et c'est tout ? »

« C'est tout. »

Greyhorse avait le sentiment qu'il y avait davantage à dire, mais il n'insista pas.

Il se contenta de dire :

« De toute évidence, vous êtes inquiet de la façon dont les choses se passeront lorsque nous trouverons le White Wolf — surtout puisque nous opérons avec un nouveau capitaine, un nouveau premier officier et un nouveau second officier. »

« Et ce n'est pas une raison de s'inquiéter ? » demanda Picard.

Le docteur haussa les épaules.

« Je ne suis pas qualifié pour répondre à cette question. Ce que je suis qualifié pour vous dire, c'est que de tels rêves sont parfaitement normaux chez les hommes qui ont des responsabilités de commandement — même lorsqu'ils ne s'apprêtent pas à affronter un pirate légendaire. »

« Voilà qui est rassurant. »

Le capitaine sourit un peu, d'un air embarrassé.

« J'apprécie que vous remettiez les choses en perspective. »

« C'est mon travail », répondit le docteur.

« Néanmoins », insista Picard.

Greyhorse fit de son mieux pour ignorer cette expression de gratitude. Les émotions avaient tendance à le mettre mal à l'aise, et la gratitude était peut-être la pire de toutes à cet égard.

« Si vous avez encore des difficultés à dormir », dit-il, « faites-le moi savoir et je vous prescrirai quelque chose. En dehors de cela, essayez simplement de vous détendre. Je n'ai pas besoin de vous dire que vous mettre dans tous vos états n'augmentera pas nos chances de succès. »

Picard hocha la tête.

« J'essaierai de m'en souvenir. »

En quittant la pièce, Greyhorse n'était pas sûr d'avoir réellement accompli quoi que ce soit, ni que le capitaine dormirait plus paisiblement à partir de ce moment-là. Mais au moins, il avait essayé.

* * * * *

Juanita Valderrama examinait le profil de capteurs d'une ceinture d'astéroïdes située à la périphérie d'un système solaire voisin lorsque le lieutenant Paxton apparut dans son bureau.

« Vous avez une minute ? » lui demanda-t-il.

Valderrama se détourna de son écran pour lui faire face.

« Bien sûr. S'il vous plaît… asseyez-vous. »

Paxton entra et laissa la porte se refermer derrière lui. Puis il s'assit sur le siège à côté du sien. À en juger par son expression, il ne venait pas parler de quelque chose de trivial.

C'était quelque chose de plutôt sérieux.

« Écoutez », dit-il, « je ne raconte pas normalement ce qui se dit en coulisses. Mais dans ce cas-ci, je pense que cela pourrait être bénéfique pour tout le monde. »

Valderrama le regarda un moment, se demandant de quoi il parlait.

Puis elle dit :

« Continuez. »

« Il y a peu de temps », lui dit Paxton, « j'ai entendu le chef Simenon parler avec quelqu'un. Peu importe avec qui, en réalité. Il disait qu'il avait eu une réunion avec vous en ingénierie. »

L'officier scientifique hocha la tête.

« C'est exact. »

« Vous parliez des capteurs ? »

« Oui. Monsieur Simenon m'a dit qu'il les avait améliorés en pensant à Beta Barritus. Je l'ai remercié. »

Paxton sourit avec bienveillance.

« Mais sauf erreur de ma part, vous ne l'avez pas encouragé à faire encore mieux. »

Les sourcils de Valderrama se plissèrent au-dessus de l'arête de son nez.

« C'est l'ingénieur en chef. Je ne pensais pas— »

Elle s'interrompit au milieu de sa phrase. À en juger par l'expression de Paxton, il estimait avoir fait passer son message.

« Je n'y ai pas pensé », soupira Valderrama.

« Vous voyez où je veux en venir, n'est-ce pas ? »

La lieutenante hocha la tête.

« J'aurais dû le pousser à faire mieux. »

C'est ce qu'elle aurait fait lorsqu'elle était plus jeune et nouvelle dans la flotte. Mais au fil des années, elle avait en quelque sorte cessé de s'en soucier autant. Elle avait pris de mauvaises habitudes.

Des habitudes qu'elle s'apprêtait à briser.

C'était la dernière chance de Valderrama de prouver qu'elle avait toujours ce qu'il fallait. Le capitaine avait placé sa confiance en elle. C'était à elle de ne pas le décevoir.

« Merci », dit-elle à Paxton. « J'apprécie que vous ayez pris un risque pour moi comme ça. »

Il haussa les épaules.

« Vous ferez la même chose pour moi un jour. Mais gardez-ça pour vous, d'accord ? Sinon plus personne ne me fera confiance quand je leur dirai qu'ils ont un canal sécurisé. »

Valderrama sourit.

« Mes lèvres sont scellées. »

Et elles le resteraient.

* * * * *

Pug Joseph était plongé dans ses pensées — à tel point que son collègue sembla apparaître de nulle part.

Cela l'aurait probablement surpris même si ce collègue n'avait pas mesuré plus de deux mètres dix et n'avait pas été aussi bleu que le ciel d'une journée d'été.

« Bon sang », lâcha Joseph en reculant dans son siège, « tu étais obligé de me surprendre comme ça ? »

Vigo, l'officier supérieur des armes du Stargazer, lui adressa un large sourire bien intentionné.

« Je ne t'ai pas surpris. Enfin… ce n'était pas mon intention. »

Joseph souffla longuement et regarda autour de lui dans le salon. Aucun des dix ou douze membres d'équipage présents ne semblait avoir remarqué sa nervosité. Ou, s'ils l'avaient remarquée, ils ne le montraient pas.

Il releva les yeux vers Vigo.

« Désolé. Je réfléchissais simplement. »

« Intensément », observa le Pandrilite. Il s'assit de l'autre côté d'une table basse, ses genoux arrivant presque à la hauteur des épaules de Joseph.

« Une raison particulière ? »

Le chef de la sécurité haussa les épaules et baissa la voix.

« Je pensais juste au nouveau. Obal. »

Le front de Vigo se plissa.

« Obal ? »

« Le petit gars. Le Binderien. »

« Ah », dit Vigo. « Celui-là. »

« Je ne pense pas que ça va marcher. »

« Je suis désolé de l'entendre. »

« Pas moitié autant que moi », lui répondit Joseph.

« Tu l'aimes bien ? »

« Bien sûr. Il est aussi enthousiaste qu'on peut l'être. S'il n'était pas aussi… »

L'officier des armes haussa les épaules.

« Aussi quoi ? »

« Aussi ridicule à regarder. Alors peut-être que je serais plus optimiste sur ses chances. Mais il ressemble à— »

« Je sais », intervint Vigo, épargnant à son collègue la nécessité de décrire l'apparence du Binderien. « Je l'ai vu. Ce n'est pas l'officier de sécurité typique. »

« C'est peu de le dire. Je veux dire, si le commandant Ben Zoma était encore responsable de la section, peut-être qu'il pourrait faire quelque chose avec Obal. Mais moi, je suis nouveau dans ce rôle. »

Le Pandrilite fronça les sourcils. S'il y avait quelqu'un capable de sympathiser avec Joseph, c'était bien lui. Ils avaient tous deux reçu leurs promotions de champ de bataille quelques semaines à peine auparavant, lorsque l'affrontement du Stargazer avec une race appelée les Nuyyad avait arraché plusieurs maillons de la chaîne de commandement.

Bien sûr, la section des armes n'était pas très grande, et son unique poste vacant avait été comblé par un membre d'équipage venant d'une autre partie du vaisseau. Ainsi, même Vigo n'était pas exactement dans la même situation que Joseph.

« Écoute », dit l'officier des armes, « le commandant Ben Zoma a confiance en toi, sinon il ne t'aurait pas confié ce poste. Tu es aussi qualifié que n'importe qui pour aider Obal. »

Vigo marqua une pause.

« C'est-à-dire… s'il peut être aidé. »

C'était un gros si, se dit Joseph.

« Tu ne dis pas ça juste pour me remonter le moral, hein ? »

« Je le dis », insista Vigo, « parce que je le crois. Quelle que soit la tâche, tu es capable de l'accomplir. »

Joseph ressentit une pointe de gratitude. Il hocha la tête.

« Merci pour ce vote de confiance. Mais je dois encore le mériter. »

« Et tu le mériteras. Maintenant, si j'étais à ta place, j'arrêterais de m'inquiéter et je passerais mon temps libre à faire quelque chose d'agréable — quelque chose comme, disons, une partie de sharash'di. »

Joseph le regarda de travers.

« Sharash'di ? Tu veux dire ce jeu que Charlie Kochman t'a offert ? »

« Oui. Je pourrais installer un plateau tout de suite. »

Le chef de la sécurité y réfléchit un instant, puis écarta l'idée d'un geste de la main.

« Non merci. Je ne pense pas pouvoir me concentrer sur un jeu pour le moment. »

Vigo sembla sur le point de discuter avec lui, puis décida finalement de ne pas insister.

« Comme tu voudras », dit-il. « Mais souviens-toi de ce que j'ai dit : tu seras à la hauteur de la tâche, quelle qu'elle soit. »

Puis il se dirigea vers Greyhorse, qui venait d'entrer dans le salon.

Distraitement, Joseph se demanda ce que Vigo était si pressé d'aller dire au docteur.

On verra ça plus tard, se dit Joseph.

Pour l'instant, tu dois trouver quoi faire avec Obal.

Mais que pouvait-il faire ? S'il renvoyait le petit gars hors de la sécurité, cela l'anéantirait. Et il saurait que ce n'était pas seulement sa seule indiscrétion qui l'avait condamné, car chaque officier de la section commettait une erreur de temps en temps.

Joseph réfléchit longtemps et profondément. Il examina le problème sous tous les angles auxquels il pouvait penser.

Mais malgré les paroles encourageantes de Vigo, il ne parvint toujours pas à trouver une réponse.

* * * * *

« Monsieur Simenon ? »

Le Gnalish détourna le regard de sa console de contrôle noire et élégante et vit la lieutenante Valderrama s'approcher de lui. Il connaissait cette expression sur le visage de l'officier scientifique, pour l'avoir vue de nombreuses fois au fil des années depuis qu'il était venu sur Terre pour étudier à l'Académie de Starfleet.

Elle allait lui demander une faveur personnelle.

De plus, il était particulièrement bien placé pour la lui accorder. En tant qu'ingénieur en chef du vaisseau, il pouvait faire une différence significative dans la qualité de vie des gens.

Qu'est-ce que cela pouvait être ? se demanda Simenon.

Le réplicateur de la lieutenante était-il tombé en panne ?

Ou peut-être sa douche sonique ?

Ou bien les portes automatiques de ses quartiers s'étaient-elles bloquées ?

Eh bien, Valderrama devrait attendre son tour dans la file des réparations comme tout le monde. Son statut d'officier collègue ne lui donnait aucun privilège à ses yeux.

« Écoutez », dit Simenon, « je suis occupé en ce moment. Si— »

« Cela ne prendra pas longtemps », l'assura l'officier scientifique.

Il fronça les sourcils, fit pivoter son siège et accorda toute son attention à Valderrama.

« Très bien », dit-il. « Je vous écoute. »

Et elle dit :

« J'aimerais vous demander une faveur. »

Je le savais, pensa Simenon, se félicitant intérieurement de son intuition infaillible concernant les subtilités du comportement humain.

« Et quelle est cette faveur ? » demanda-t-il.

« J'apprécierais », dit-elle, « si vous pouviez tenter une nouvelle amélioration de nos capacités de capteurs. J'ai examiné ce que vous avez fait et je pense que vous pouvez faire mieux. »

Simenon se redressa.

« Mieux ? »

« C'est exact. Beaucoup mieux. Vous êtes l'un des ingénieurs les plus expérimentés de la flotte, et les capacités de nos capteurs seront essentielles pour cette mission. Nous avons besoin de davantage de votre part. »

« Je vois », dit le Gnalish.

« Je suis heureuse de l'entendre », répondit Valderrama.

Elle sourit.

« Tenez-moi au courant, d'accord ? Je serai dans la section scientifique si vous avez besoin de moi. »

Et sur ces mots, elle se dirigea vers la sortie.

Les yeux rubis de Simenon se plissèrent tandis qu'il regardait les portes se refermer derrière elle.

Manifestement, quelqu'un avait dit à la femme ce qu'il pensait de leur conversation précédente.

À moins que ce changement d'attitude ne soit une coïncidence colossale.

Et il ne croyait guère aux coïncidences.

Mais Greyhorse était la seule personne avec qui Simenon avait discuté de cette affaire, et le docteur n'était pas du genre à se mêler des affaires des autres. Il ne croyait pas à ce qu'il appelait les « apparitions non invitées » dans la vie de ses patients.

Alors qui, dans ce cas ?

Qui avait averti Valderrama ?

Quelqu'un qui avait entendu sa conversation avec le docteur…

Paxton, peut-être ?

Ou l'une des infirmières de service à ce moment-là ?

Peu importe, pensa Simenon.

En réalité, il se moquait complètement des circonstances dans lesquelles l'attitude de Valderrama avait changé, ou de qui pouvait en être responsable.

Tout ce qui comptait, c'était que son attitude avait changé — et que l'officier scientifique ferait désormais sa part du travail.

Avec cette perspective réjouissante à l'esprit, l'ingénieur tira sur les revers de sa blouse de laboratoire, fit pivoter son siège et reporta son attention sur sa console de contrôle.

* * * * *

Jean-Luc Picard sortit de sa rêverie, vaguement conscient que quelqu'un lui avait parlé alors qu'il était assis dans son fauteuil central.

Il tourna la tête vers la droite et se retrouva face au lieutenant Iulus, l'un des officiers supérieurs de la section d'ingénierie.

Iulus tenait un padd à la main. Il le tendit au capitaine.

« Les rapports de maintenance que vous avez demandés ? »

« Oui », dit Picard, « bien sûr. »

Acceptant le padd, il prit soin de jeter un coup d'œil aux données affichées sur l'écran et hocha la tête à l'intention d'Iulus.

« Merci. »

L'ingénieur lui assura que ce n'était aucun problème. Puis il quitta la passerelle, laissant le capitaine se demander combien de temps il avait dérivé dans ses pensées.

Une minute ?

Plusieurs ?

Il se maudit doucement.

Il pensait au White Wolf.

Au genre de commandant que cet homme pouvait être, au type de capacités tactiques dont il pouvait disposer.

Picard doutait que le vaisseau du White Wolf soit aussi lourdement armé que celui de son rêve. Mais le pirate devait certainement avoir quelques tours dans sa manche pour être resté libre aussi longtemps.

Il était regrettable que Starfleet lui ait donné si peu d'informations exploitables.

Seulement quelques fragments de données de capteurs provenant d'autres vaisseaux, éparpillés çà et là — et plus de la moitié d'une fiabilité douteuse.

Le capitaine sentit sa main se serrer en un poing.

Si seulement il savait une seule chose avec certitude sur son adversaire.

Si seulement le White Wolf était plus qu'un fantôme pour lui — le hantant, le provoquant et le tentant comme un feu follet cosmique.

Picard soupira.

Il relirait une fois de plus les journaux de bord des autres capitaines. Puis il examinerait de nouveau leurs cartes de Beta Barritus.

Peut-être y avait-il quelque chose qu'il avait manqué.

Quelque chose qui pourrait se révéler utile lorsqu'il affronterait le pirate.

Et il l'affronterait.

Le capitaine restait absolument convaincu que cela arriverait.

Se tournant vers Gerda, il demanda :

« Combien d'heures avant que nous atteignions Beta Barritus, lieutenant ? »

La navigatrice consulta ses écrans.

« Dix-huit heures, monsieur. À moins que vous ne souhaitiez augmenter la vitesse à distorsion neuf— ? »

Picard secoua la tête.

« Ce ne sera pas nécessaire. »

Ce n'était pas dans la manière du White Wolf d'essayer de distancer ses poursuivants. Starfleet avait au moins établi cela.

Le pirate irait se terrer comme un renard, et le système de Beta Barritus était son terrier favori.

De plus, le capitaine ne voulait pas épuiser les ressources de son vaisseau en maintenant une vitesse trop élevée pendant trop longtemps. C'était la raison pour laquelle ils naviguaient à distorsion huit et pas plus vite.

Mais il avait hâte d'atteindre Beta Barritus.

Chapitre Douze

L'amiral McAteer regardait le soleil du Pacifique disparaître derrière une fronde rouge sang tandis qu'il empruntait l'un des nombreux sentiers ingénieusement ombragés du vaste jardin situé derrière l'Académie de Starfleet.

L'endroit avait eu un aspect bien différent lorsque l'amiral était cadet.

Rigide, géométrique, sec et sans fantaisie. Chaque sentier n'était alors qu'un simple moyen d'aller d'un bâtiment à un autre.

Puis il avait quitté l'Académie pour servir sur des vaisseaux qui sillonnaient la galaxie.

Son objectif, du moins en théorie, était l'étude des étoiles et des planètes qui les accompagnaient. Mais en réalité, il avait étudié les hommes et les femmes avec lesquels il travaillait — leurs forces, leurs faiblesses, les raisons pour lesquelles ils faisaient ce qu'ils faisaient.

Après tout, pensait-il alors, s'il voulait devenir un dirigeant efficace, il devait devenir un expert des personnes qu'il serait amené à diriger.

Et il deviendrait un dirigeant, s'était assuré McAteer.

Même à cette époque, il savait avec une certitude sombre qu'il gravirait les échelons et conduirait un jour Starfleet vers une nouvelle ère.

Enfin, après de longues années de dévouement et de réussite, après des décennies entières de soin, de planification et de manœuvres habiles, McAteer obtint ce qu'il avait toujours imaginé.

Il se tenait désormais sur une hauteur d'où il pouvait contempler la fin de son voyage prédestiné.

Il était revenu sur Terre, la planète de sa naissance.

Il était amiral de Starfleet, avec tous les attributs que cela impliquait.

Et surtout, il était désormais en position de transformer ses idées sur la flotte en réalité.

L'une des premières choses qu'il remarqua à son retour fut le jardin de l'Académie et combien il avait changé.

On y trouvait des plantes, des arbustes et des arbres exotiques provenant de dizaines de mondes extraterrestres — une végétation qui donnait vie, échelle et couleur à l'endroit, bordant chaque sentier et dissimulant de longs tronçons de celui-ci à la vue des autres.

C'était rafraîchissant, intrigant, délicieux.

On pouvait marcher pendant une demi-heure sans ressentir la moindre lassitude.

McAteer avait entendu dire que l'homme responsable de cela s'appelait Boothby.

Un architecte paysagiste, supposa-t-il, un professionnel hautement qualifié qui avait marqué cet espace de son génie avant de passer à autre chose.

L'amiral admirait cet homme pour ce qu'il avait accompli — et se plaisait à penser qu'ils étaient d'esprit semblable.

Après tout, ce qu'il essayait de faire avec Starfleet ressemblait beaucoup à ce que Boothby avait fait avec ce jardin.

Il avait déraciné l'ancien et introduit le nouveau.

Il avait élagué tout ce qui le freinait et planté ce qui servait ses objectifs.

Et s'il avait dû sacrifier certains arbres et haies qui avaient servi longtemps et fidèlement cet endroit, sa ruthlessness — sa dureté — lui avait apporté ce que la nostalgie n'aurait jamais pu offrir.

Bientôt, réfléchit McAteer, son jardin serait débarrassé des broussailles inutiles comme l'amiral Mehdi et des mauvaises herbes indésirables comme ce parvenu de Picard.

Il ne contiendrait plus que ce qu'il voulait y voir, ce qu'il avait personnellement choisi et placé là.

Il sourit rien qu'en y pensant.

Picard n'avait aucune chance d'attraper le White Wolf.

Aucune.

Il aurait l'air incompétent, insuffisant — et encore plus lorsque le pirate serait finalement traduit en justice.

Et il serait traduit en justice.

L'amiral n'en doutait absolument pas.

Remarquant un banc de pierre un peu à l'écart du sentier, il alla s'y asseoir.

Alors qu'il prenait place, McAteer fut charmé par un parfum tout à fait inhabituel — un mélange, lui sembla-t-il, de caramel au beurre et de vanille.

Il en chercha l'origine et la trouva dans une cascade généreuse de fleurs bleu pâle tombant d'une branche voisine presque jusqu'au sol.

Il ne connaissait pas le nom de cet arbre.

Mais les fleurs étaient si parfumées, si agréablement odorantes, qu'il eut envie d'en sentir une de près.

Il en cueillit un spécimen charnu parmi les autres, le porta à son nez et inspira profondément.

Oui, pensa McAteer en savourant l'odeur.

Caramel et vanille.

Il écrasa la fleur entre ses doigts pour en libérer davantage le parfum.

Et peut-être aussi une pointe de cannelle.

« Et qu'est-ce que vous croyez faire ? » lança une voix.

L'amiral regarda autour de lui et vit une silhouette s'approcher, tour à tour baignée de soleil et plongée dans l'ombre.

C'était un homme, bien plus âgé que McAteer, à en juger par sa chevelure blanche et les rides de son visage.

Il portait une salopette noire et un pull bleu pâle, et tenait une bombe pulvérisatrice à la main.

« Je vous demande pardon ? » dit l'amiral.

« Je vous ai demandé ce que vous pensiez faire », répliqua l'homme d'un ton sec, ses yeux bleu pâle pleins de combativité.

« Mais si c'était trop subtil pour vous, essayons autrement : gardez vos fichues mains loin de ces fleurs. »

McAteer sentit une poussée de colère.

Non — il réservait la colère à des ennemis de force égale.

Ce qu'il ressentait, c'était de l'indignation.

« Écoutez, le vieux, peut-être que votre vue n'est plus ce qu'elle était. »

Il leva sa manche et la montra.

« Mais si vous pouvez voir ces galons, vous devriez avoir une idée de la personne à qui vous parlez. »

Le gardien du jardin — car c'était manifestement ce qu'il était — ricana sous ses sourcils broussailleux.

« Vous êtes amiral. Et alors ? »

McAteer sentit la couleur quitter son visage.

« Je vois des types comme vous passer et repasser vingt fois par jour. »

L'homme plus âgé dépassa McAteer et examina la branche dont il avait cueilli la fleur.

« Et la grande majorité d'entre eux savent qu'il ne faut pas arracher des fleurs à mon arbre darro. »

« Je crois que vous ne comprenez pas », dit l'amiral d'un ton sec et autoritaire.

Il n'allait tout de même pas accepter ce genre de langage d'un simple jardinier.

« Je pourrais vous faire renvoyer pour m'avoir parlé de cette façon. »

Il claqua des doigts.

« Comme ça. »

Le jardinier éclata de rire comme si McAteer venait de dire quelque chose de très drôle.

« Parfait. Ça me ferait des vacances. Je n'en ai pas eu depuis plus longtemps que je ne peux m'en souvenir. »

L'audace de cet homme, pensa McAteer en grinçant des dents.

Une insolence pure et simple.

Il n'était pas devenu amiral pour qu'un… un civil lui dise ce qu'il devait faire.

« Je serai ravi de vous rendre ce service, le vieux. Donnez-moi simplement votre nom et je vous garantis que vous n'aurez plus rien à voir avec cet endroit. »

Le vieil homme pulvérisa un nuage d'eau sur la branche abîmée, inclina la tête pour observer quelque chose que McAteer ne voyait pas, puis se tourna vers lui avec un air amusé.

« Le nom », dit-il,

« c'est Boothby. »

Et il s'éloigna.

L'amiral resta là à regarder le vieil homme, balbutiant.

Puis, ne se sentant plus du tout aussi admiratif envers le jardin de l'Académie, il retourna à son bureau par le chemin le plus direct possible.

* * * * *

Simenon se demandait encore ce qui avait provoqué le changement d'attitude de Valderrama lorsqu'il reçut la visite du commandant Wu.

« Ne me dites rien », lança-t-il d'un ton préventif. « Vous avez parlé à la lieutenante Valderrama et vous pensez que je pourrais faire un meilleur travail pour améliorer nos capacités de capteurs. »

Le second officier parut confus pendant une seconde. Mais seulement une seconde.

Puis elle sembla retrouver son calme.

« Je suppose que vous savez ce que vous faites ici », dit-elle.

Simenon ne savait pas de quoi Wu parlait, mais il ne put résister à l'envie d'exploiter cette réplique.

« Espérons-le », répondit-il. « Sinon, le cœur de distorsion pourrait exploser d'un instant à l'autre. »

Il ricana de sa petite plaisanterie.

Malheureusement pour Wu, elle ne jugea pas bon de rire avec lui.

« Je ne suis pas ici pour parler d'expertise en ingénierie, monsieur Simenon. Je suis ici pour parler de violation des règlements de Starfleet. »

C'était une autre réplique parfaite, encore meilleure que la première.

« Vous arrivez trop tard », dit le Gnalish en se déplaçant le long d'une rangée de moniteurs. « La mutinerie, c'était lors de la mission précédente. »

De nouveau, il ricana de sa propre plaisanterie.

Et de nouveau, le second officier sembla totalement insensible à son humour.

« Je suis sérieuse, chef », dit-elle en le suivant. « Vous êtes en violation du règlement. »

« Ah oui ? » répondit-il, se demandant où elle voulait en venir. « Et quel règlement suis-je en train de violer ? »

« Celui qui stipule que les ingénieurs n'ont pas le droit de travailler deux quarts consécutifs à moins qu'une alerte jaune ne soit en vigueur. »

Elle montra la pièce d'un geste.

« Je compte six hommes et femmes ici pour leur second quart consécutif — et cela ne vous inclut même pas. »

Simenon la regarda et vit à son froncement de sourcils qu'elle était parfaitement sérieuse.

« Vous ne plaisantez pas », dit-il.

« Pas du tout », confirma-t-elle.

Ce fut alors à son tour de froncer les sourcils.

« Écoutez, commandant, nous essayons d'accomplir quelque chose ici — quelque chose qui pourrait faire la différence entre trouver ce fichu pirate et rentrer bredouilles. Si mes gens ne se plaignent pas de faire des heures supplémentaires pour y parvenir, pourquoi Starfleet le ferait-il ? »

C'était comme si Wu n'avait pas entendu un seul mot.

« Pour être en conformité avec le règlement », dit-elle, « vous devrez— »

Simenon leva une main écailleuse.

Il n'avait pas de temps à perdre avec ce genre de bêtises.

« Je n'aurai rien à faire du tout, commandant. C'est ma section et je la dirigerai comme bon me semble — et si vous avez un problème avec ça, vous pouvez aller en parler au capitaine et au commandant Ben Zoma. »

Wu sembla choquée par cette déclaration.

Puis son visage se durcit dans une expression de détermination.

« Merci pour le conseil, chef », dit-elle. « Je crois que je vais faire exactement cela. »

Et elle partit d'un pas décidé, probablement pour trouver Picard ou Ben Zoma.

Mais Simenon n'en avait absolument rien à faire.

Écartant l'incident de son esprit, il examina le moniteur suivant dans la rangée et marmonna :

« Bien… où en étions-nous ? »

* * * * *

Ben Zoma s'apprêtait à contacter le commandant Wu lorsque ce fut Wu qui le contacta.

« Je viens de passer à l'ingénierie », lui dit-elle par l'intercom, son ton empreint d'une indignation contenue. « Saviez-vous que les gens du chef Simenon travaillent en double quart là-bas ? »

« Je n'en étais pas au courant », admit le premier officier. « Mais il n'est pas inhabituel qu'ils le fassent. »

« Même en l'absence d'une alerte jaune ? » demanda Wu.

« En contradiction directe avec les règlements de Starfleet ? »

Il lui fallut un moment pour se rappeler l'esprit du règlement.

« Je vois ce que vous voulez dire », dit-il. « Mais pour être honnête, commandant, nous mettons souvent de côté les règlements mineurs lorsqu'ils interfèrent avec le bon fonctionnement du vaisseau. »

Il y eut un silence.

« Monsieur, les règlements sont conçus pour garantir le bon fonctionnement du vaisseau. »

Ben Zoma fronça les sourcils.

« Où êtes-vous en ce moment, commandant ? »

Un autre silence.

« Je suis en route vers l'infirmerie. »

Le premier officier pouvait déjà imaginer le chaos que la femme était prête à y semer.

Il calcula le temps qu'il lui faudrait pour rejoindre ses quartiers.

Puis il lui dit de le retrouver là-bas dans cinq minutes et coupa la communication.

* * * * *

« Avez-vous déjà fait cela auparavant ? » demanda le lieutenant Pierzynski.

Il fallut un moment à l'être vêtu d'une combinaison de confinement gris et blanc pour répondre.

« Non. »

« Ce n'est pas difficile », l'assura l'officier de sécurité.

L'expression fantomatique derrière la visière ne changea pas.

« Peut-être pourriez-vous me faire une démonstration », dit l'enseigne Jiterica d'une voix plate et métallique.

Pierzynski haussa les épaules, essayant de paraître naturel malgré l'étrangeté de son interlocutrice.

« Bien sûr. »

S'agenouillant sur un genou, il ouvrit la plaque métallique qui affleurait la cloison et révéla un compartiment à peine plus grand que sa main.

Il appuya ensuite sur deux boutons carrés colorés à l'intérieur du compartiment et regarda à travers la prison vers la plus proche des huit cellules.

Pour l'instant, rien ne semblait différent.

Mais cela ne tarderait pas.

Jiterica se pencha dans sa combinaison pour mieux voir à l'intérieur du compartiment.

« Vous avez appuyé sur le bouton jaune ? » demanda-t-elle.

« Puis sur le rouge ? »

« C'est exact », répondit l'officier de sécurité.

« Et dans cet ordre. Sinon, les émetteurs ne réagiront pas. »

« Je vois », dit-elle.

Pierzynski avait été chargé par le lieutenant Joseph de faire visiter la prison à Jiterica.

Ce n'était pas la première fois qu'il instruisait un enseigne tout juste arrivé.

Mais c'était la première fois qu'il le faisait pour quelqu'un portant une combinaison de confinement.

Il avait entendu parler du problème de Jiterica dans la baie des navettes.

À ce stade, probablement tout le monde l'avait entendu.

Malheureux, pensa-t-il.

Mais d'une certaine manière, c'était peut-être une bonne chose.

Mieux valait découvrir les limites de l'enseigne lors d'un exercice que lors d'une véritable urgence.

Quoi qu'il en soit, rien de ce genre ne se produirait dans la prison.

Le commandant Ben Zoma avait donné sa parole à Joseph qu'il n'y aurait aucun exercice d'évacuation tant que Jiterica y serait affectée.

Pierzynski se releva et se dirigea vers la cellule dont les générateurs venaient de s'activer.

Un padd était encastré dans la cloison juste à côté.

En entrant le code requis, il vit un champ de force apparaître, s'étendant comme un voile translucide à l'entrée sans porte de la cellule.

« Et voilà comment on fait », annonça-t-il.

« Si vous voulez le désactiver, il suffit de faire la même chose à l'envers. Ou si vous voulez changer la polarité des champs, il suffit de— »

Avant qu'il puisse terminer sa phrase, il entendit un bruit.

Un froissement.

Ne sachant pas ce que cela signifiait, il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

Il vit Jiterica appuyée contre la cloison.

Elle était courbée comme si elle souffrait.

« Tout va bien ? » demanda-t-il.

« Je— » commença-t-elle, sans pouvoir aller plus loin.

« Je— »

L'officier de sécurité ne savait pas quoi faire pour elle.

Il ne savait même pas ce qui s'était passé.

Il n'avait jamais eu affaire à quelqu'un comme Jiterica.

Tapant sur son combadge, il lança :

« Pierzynski à l'infirmerie ! Il y a un problème avec l'enseigne Jiterica ! »

« Pas— » dit la Nizhrak, sa voix étrangement plate et sans émotion pour quelqu'un manifestement en difficulté.

« Je peux— »

Pierzynski ne savait pas ce que Jiterica essayait de lui dire.

Mais cela n'avait pas vraiment d'importance.

Elle avait besoin d'aide — et, sauf erreur de sa part, elle en avait besoin rapidement.

« Dépêchez-vous ! » cria-t-il, pressant l'équipe médicale d'arriver au plus vite.

Chapitre Treize

Jiterica était assise sur un lit médical et observait Greyhorse à travers la visière transparente de sa combinaison de confinement.

« Une interférence ? » répéta-t-elle d'un ton perplexe.

« C'est exact », répondit le docteur.

Il se tourna vers Simenon, qui avait apparemment contribué au rétablissement de l'enseigne.

« Peut-être que mon collègue ici présent souhaiterait l'expliquer ? »

Le Gnalish haussa ses étroites épaules.

« C'est simple, en réalité. Votre combinaison est parcourue par un champ de confinement — quelque chose comme les barrières que nous générons dans la prison pour maintenir les prisonniers enfermés. Dans votre combinaison, cependant, le champ est conçu selon des normes extrêmement précises. Dans la prison, il n'y a pas besoin d'une telle précision, alors les champs ont tendance à déborder un peu. »

Jiterica commençait à comprendre.

« Lorsque le lieutenant Pierzynski a activé la barrière, elle a débordé au-delà de ses paramètres visibles… et a interagi avec le champ de ma combinaison. »

« Avec pour résultat que votre champ de confinement est tombé en panne », lui dit Simenon.

« Du moins, jusqu'à ce que nous comprenions ce qui s'était passé et que nous vous éloignions de la barrière. »

« Mais pendant que vous étiez privée de l'assistance du champ », remarqua Greyhorse, « c'était entièrement à vous de maintenir votre densité moléculaire et d'empêcher votre combinaison d'exploser. Cela a dû représenter une charge considérable pour votre physiologie. »

C'était bien le cas, songea Jiterica.

Bien sûr, elle s'était déjà contenue elle-même pendant de brèves périodes — lorsqu'elle avait été téléportée à bord du Stargazer, par exemple. Mais dans ce cas précis, la défaillance de son champ de confinement avait été inattendue.

« S'il y avait eu davantage d'isolation dans votre combinaison », dit Greyhorse, « cela aurait pu être évité. Mais dans l'état où elle était… »

Il fronça les sourcils.

« Inutile de dire », l'assura Simenon, « que ce genre de chose ne se reproduira pas une seconde fois. »

L'enseigne ne doutait pas qu'il ait raison.

Mais tant d'autres choses pouvaient encore arriver…

« Et », dit le docteur, « vous pouvez quitter l'infirmerie dès que vous vous sentirez suffisamment reposée. Maintenant que votre combinaison fonctionne de nouveau, il n'y a aucune raison de vous garder ici. »

Jiterica descendit du lit médical avec moins de grâce qu'elle ne l'aurait voulu.

« Alors je vais partir. Merci », dit-elle, « à vous deux. »

Et elle se dirigea vers le corridor, assaillie plus que jamais de doutes et d'incertitudes.

* * * * *

Ben Zoma se tenait déjà à l'entrée des quartiers de Wu lorsque le second officier arriva.

« Commandant », dit-elle, paraissant plus que légèrement méfiante.

Ben Zoma salua d'un signe de tête. Puis il attendit pendant qu'elle touchait la plaque métallique encastrée dans la cloison, ouvrant leurs quartiers.

Comme il pouvait s'y attendre, l'endroit était meublé avec une sobriété impeccable et d'une propreté irréprochable. Suivant Wu à l'intérieur, il prit place et attendit qu'elle fasse de même.

« Bien », dit Wu avec une efficacité admirable, « nous y voilà. De quoi vouliez-vous me parler, monsieur ? »

Ben Zoma choisit ses mots avec soin.

« Je suppose que le capitaine de votre précédent vaisseau était un observateur rigoureux des règlements ? »

Elle hocha la tête.

« Bien sûr. Le capitaine Rudolfini était un excellent officier. »

Manifestement, Wu n'allait pas lui faciliter la tâche — même s'il ne s'était pas attendu à autre chose.

« Au risque d'être considéré comme un mauvais officier », dit-il, « je dois vous dire qu'ici, sur le Stargazer, nous faisons les choses différemment. Nous n'adhérons pas toujours strictement aux règlements, surtout lorsqu'ils entrent en conflit avec le bon sens. »

Le second officier ne dit rien.

Elle resta simplement assise là à l'écouter.

« Et à ce que je peux voir », poursuivit Ben Zoma, « nous ne sommes pas inhabituels à cet égard. La plupart des capitaines fermeront les yeux sur des infractions mineures si elles n'entravent pas l'efficacité générale — surtout lorsqu'on les considère dans le contexte d'une mission difficile. »

Wu se contenta de le regarder.

« Par conséquent », lui dit-il, « j'apprécierais que vous laissiez un peu tranquilles Simenon et Idun et tous ceux, parmi vos subordonnés, qui se seraient rendus coupables d'une infraction mineure. Bien entendu, si vous voyez quelque chose de sérieusement anormal, n'hésitez pas à y remédier. Mais il faut que ce soit plus qu'un simple défaut de requalification ou qu'un double quart occasionnel. »

Ben Zoma s'attendait à une protestation de la part de son second officier.

À sa surprise, il n'en reçut pas.

« J'obéirai à vos ordres », lui dit Wu d'un ton égal, « si c'est bien de cela qu'il s'agit. Mais je manquerais à mon devoir si je ne vous disais pas que je suis sincèrement et totalement en désaccord avec eux. »

Il soupira.

Il avait eu raison au sujet de Wu, semblait-il — elle allait bel et bien poser problème.

* * * * *

Jiterica faisait consciencieusement progresser sa combinaison de confinement dans le corridor en direction de ses quartiers. Cependant, la combinaison n'était pas le plus lourd fardeau qu'elle avait à porter.

Quand le lieutenant Simenon avait mentionné la similitude entre le champ de la combinaison de l'enseigne et les barrières utilisées dans la prison, il voulait seulement dire qu'ils reposaient sur la même technologie. Mais Jiterica en était venue à la conclusion que cette similitude allait bien au-delà.

Après tout, son champ de confinement était aussi un moyen d'incarcération, puisqu'il l'empêchait d'assumer la forme que la nature lui avait destinée. Et il y avait d'autres prisons encore dans lesquelles elle s'était placée avec insouciance et de son plein gré.

Le Stargazer, par exemple, puisqu'il l'emportait loin du milieu dans lequel elle était née. Et les vœux qu'elle avait prononcés en tant que membre de Starfleet, car ils l'empêchaient de vivre une vie dans laquelle elle pourrait trouver un sens.

Jusqu'à présent, elle avait réussi à se tromper elle-même.

Malgré les preuves croissantes du contraire, elle s'était convaincue qu'elle pourrait s'épanouir dans Starfleet — qu'elle pourrait même parvenir un jour à devenir un officier valable. Mais ses expériences à bord du Stargazer avaient finalement mis fin à cette illusion.

D'abord, il y avait eu l'embarras de la baie des navettes, où elle avait mis les autres en danger du seul fait de son existence. Certes, il ne s'agissait que d'un danger théorique, mais la prochaine fois il pourrait être réel.

Puis elle avait subi une humiliation encore plus grande en manquant de faire exploser sa combinaison de confinement dans la prison. Comme Simenon l'avait indiqué, cette situation particulière ne risquait guère de se reproduire, mais combien d'autres endroits du vaisseau se révéleraient hostiles à sa survie ?

Combien d'humiliations supplémentaires devrait-elle endurer avant d'accepter l'inévitable — avant de se résigner à la sombre réalité de ses perspectives sur le Stargazer ?

Au moment même où Jiterica pensait cela, elle vit quelqu'un tourner au bout du corridor devant elle.

C'était une humaine, plus âgée que la plupart des membres de l'équipage — une femme dont la corpulence dépassait la moyenne statistique, les cheveux libres sur les épaules.

Jiterica ne se souvenait pas avoir déjà rencontré cette femme. Cependant, il était clair qu'elle était lieutenante, car un insigne en forme de bobine était fixé sur l'épaule droite et la manche gauche de son uniforme. Il était également clair qu'elle travaillait dans la section scientifique, parce que ces mêmes insignes étaient au moins partiellement gris.

Une lieutenante de plein grade dans la section scientifique, pensa Jiterica.

Cela devait être la lieutenante Valderrama. La femme s'était téléportée à bord avec le groupe arrivé après celui de la Nizhrak.

À mesure que Valderrama s'approchait d'elle, Jiterica put distinguer l'expression sur le visage de la lieutenante. Cela commença par de la curiosité, se recomposa presque aussitôt en un masque de retenue, puis évolua graduellement vers l'inévitable expression de pitié.

Finalement, Valderrama hocha la tête. Jiterica inclina la sienne, casquée, en réponse. Puis la lieutenante la dépassa — heureusement — et la Nizhrak se retrouva de nouveau seule dans le corridor.

Valderrama avait raison d'avoir pitié d'elle, pensa Jiterica. Tous ses compagnons d'équipage avaient raison d'en faire autant. Malgré tous ses efforts, elle n'était qu'une bien pitoyable excuse d'enseigne de Starfleet.

Mais ils n'auraient plus besoin de la plaindre très longtemps. Le matin venu, elle dirait au capitaine qu'elle quittait la flotte et demanderait à être renvoyée sur son monde natal.

Jiterica ne trouverait aucun soulagement dans cet entretien — ni alors, ni plus tard. Sans doute regretterait-elle très longtemps ce qui s'était passé ici et sur le Manitou.

Mais à la lumière de tous ses échecs, un départ rapide était la seule option raisonnable qui s'offrait à elle.

* * * * *

Durant le peu de temps que Nikolas avait connu Joe Caber, son opinion avait changé du tout au tout.

Pas son opinion de Caber — celle-là n'avait pas changé d'un iota. Nikolas voyait toujours son compagnon de chambrée comme l'enseigne Starfleet parfaite, déjà bien engagée sur le chemin qui ferait de lui le commandant parfait.

Ce qui avait changé, c'était la manière dont Nikolas se voyait lui-même.

Lorsqu'il était entré dans ses quartiers la veille, il s'était déjà résigné à son sort. Il allait être un électron libre, une épine dans le pied de ses supérieurs pour le reste de sa carrière dans Starfleet — aussi longue qu'on lui permettrait qu'elle le soit.

À présent, Nikolas croyait qu'un autre destin pouvait l'attendre, un destin qui comprendrait une certaine réussite dans la profession qu'il avait choisie. Il pouvait même s'imaginer devenir officier un jour.

Et pourquoi ?

À cause de Joe Caber.

Parce que ce type l'avait encouragé à regarder au-delà de ses limites. Parce qu'il avait montré à Nikolas qu'ils avaient plus en commun que l'enseigne ne l'aurait jamais cru.

Il ne serait peut-être jamais Joe Caber, fils d'amiral. Mais s'il essayait, s'il parvenait à mettre de côté ses rancœurs et ses insécurités, il pourrait devenir quelqu'un d'à peu près aussi bien.

« Hé », dit Caber, « tu vas rester pendu là toute la journée ? »

Nikolas sourit malgré la tension croissante dans ses bras et ses épaules et resserra sa prise sur la barre horizontale, une main après l'autre.

« Juste jusqu'à ce que je me sente à l'aise », grommela-t-il.

« T'es sûr que tu as déjà fait ça avant ? » le taquina Caber d'un ton bon enfant.

En réalité, Nikolas était loin d'être un expert de la barre horizontale. Mais il ne voulait pas l'admettre devant son compagnon de chambrée — surtout après s'être vanté de ses talents de gymnaste pendant tout le trajet jusqu'ici.

« Recule un peu », dit-il, « et essaie de ne pas haleter d'admiration. »

Puis Nikolas commença à se balancer d'avant en arrière, tout en maintenant sa prise sur la barre de titane couverte de craie au-dessus de lui. Ignorant la douleur que cela lui coûtait, il se balança de plus en plus haut, jusqu'à ce que ses hanches soient bien au-dessus de la barre lors de son mouvement de retour.

Enfin, lorsqu'il ne put plus tenir davantage, il se projeta une dernière fois vers l'avant. Au sommet de son élan, il lâcha la barre et se lança en arrière dans un saut périlleux groupé.

Ça, c'était la partie facile, se dit-il. La partie difficile serait de réussir la réception.

Comme la pièce tournait autour de lui à toute vitesse, Nikolas n'avait aucune idée précise de ce qu'il faisait. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était tenter sa chance et espérer le meilleur. Avec cette méthode à l'esprit, il relâcha sa position au moment qui lui sembla opportun.

Et d'une manière ou d'une autre, comme par magie, il parvint à retomber sur ses pieds.

Il y eut un instant presque accablant de vertige, durant lequel Nikolas eut l'impression d'être à peu près droit, sans pouvoir en être certain. Puis l'étourdissement passa, et il comprit qu'il avait réussi sa réception.

Parfaitement, en fait.

« Beau travail », lui dit Caber.

Nikolas sourit largement.

« Une affaire courante. »

Puis ce fut au tour de son compagnon de chambrée. Il jaugea la barre, roula un bâton de craie entre ses mains et le posa à côté de l'appareil. Puis il bondit, saisit la barre et lança son corps vers l'avant dans un balancement.

En un rien de temps, Caber se balançait aussi haut que Nikolas. Puis plus haut. Et il le faisait d'une seule main, d'abord la droite puis la gauche, jamais les deux en même temps.

Dans une explosion d'énergie, il effectua une rotation complète autour de la barre, traçant un cercle parfait dans l'air — une fois, deux fois, puis une troisième. Enfin, sans avertissement, il lâcha la barre et se replia dans un saut périlleux rapide.

Mais ce n'était pas le simple salto qu'avait exécuté Nikolas. C'était un double, agrémenté d'une vrille pour faire bonne mesure. Et lorsque Caber atterrit, ce fut avec une grâce et un équilibre irréprochables.

Nikolas siffla malgré lui. Et dire qu'il avait cru avoir impressionné son compagnon de chambrée avec sa performance relativement rudimentaire. Ce type était incroyable. Absolument incroyable.

« Beau travail toi aussi », lui dit Nikolas.

Mais Caber ne répondit pas. Il regardait par-dessus l'épaule de Nikolas, le visage figé dans une expression d'incrédulité. La curiosité piquée, Nikolas se retourna et vit ce qui avait attiré l'attention de son ami.

C'était le Binderien — celui qui s'était téléporté à bord du Stargazer avec le groupe de Nikolas. L'enseigne ne l'avait pas revu depuis, mais il avait entendu dire que le type était dans la sécurité.

Comment s'appelait-il déjà ? Obert ? Obizz ? Non, pensa Nikolas en se rappelant enfin.

Obal.

La dernière fois qu'il avait vu le petit bonhomme, c'était dans la salle de téléportation. Ils s'étaient matérialisés ensemble, avec le nouvel officier scientifique.

À l'époque, Nikolas avait remarqué l'étrangeté de l'apparence du Binderien, le caractère maladroit de son uniforme Starfleet sur lui. Presque comique, avait pensé l'enseigne à ce moment-là.

À présent, Obal portait un short de sport noir réglementaire Starfleet de deux tailles trop grand pour lui et un débardeur bleu qui accentuait la maigreur osseuse de ses épaules et de ses bras, et il avait l'air encore plus ridicule que dans la salle de téléportation.

Sous les yeux de Nikolas, le Binderien se dirigea vers l'espace des poids et haltères et prit une paire d'haltères — la plus légère disponible, peut-être trois kilos chacun. Avec effort, il les amena à hauteur d'épaules. Puis, prenant une profonde inspiration entre ses dents serrées, il commença à les pousser vers le plafond.

À chaque poussée, Obal produisait un grognement. Non — c'était moins un grognement qu'un sifflement rauque, décida Nikolas. Et pour compléter l'effet, le visage d'Obal, déjà d'un rose vif, vira à un rouge cramoisi éclatant.

Nikolas fut fortement tenté d'éclater de rire — c'était à ce point cocasse. Mais il savait que cela blesserait les sentiments du Binderien, alors il parvint à s'en abstenir.

Puis il entendit malgré tout un rire. Il sembla remplir toute la salle de sport. Et il venait de Caber.

« Mon garçon », dit-il, « ça doit être l'excuse la plus pitoyable pour un corps que j'aie jamais vue. »

Nikolas le regarda. Ce n'était pas le genre de son compagnon de chambrée d'être aussi critique, même pour plaisanter.

Obal, de son côté, ne sembla pas se formaliser de la remarque. Il se contenta de sourire pendant que Caber souriait et reprit ses levées.

« À bien y réfléchir », poursuivit Caber, « je ne suis même pas sûr que ce soit un corps. Les corps ont des muscles, non ? J'ai déjà appâté des hameçons avec des physiques plus musclés que ça. »

Le Binderien ne sembla toujours pas se vexer. Il continua ses exercices sans la moindre trace d'animosité, sans le moindre signe que les commentaires de Caber le dérangeaient.

Mais Nikolas, lui, en était dérangé.

Ce n'était pas qu'il pensait que Caber cherchait à blesser Obal. Quiconque connaissait le fils de l'amiral savait qu'il n'en était pas capable. Il s'amusait simplement.

Mais les remarques semblaient tout de même déplacées à Nikolas. Antisportives, d'une certaine manière, comme chasser des mouches avec un fusil phaser.

« Hé », dit-il, cherchant à détourner l'attention de son ami, « tout cet exercice commence à me donner faim. Qu'est-ce que tu dirais d'aller au réfectoire et de se gaver de poulet frit ? »

Mais Caber ne le regarda même pas. Il était encore trop captivé par la vue du Binderien.

« Je me demande à quoi il ressemblait avant de commencer à s'entraîner. » Caber ricana. « Ça devait être difficile de le voir tout court. »

« Ou des côtes », dit Nikolas, forçant sa suggestion à contre-courant. « Je mangerais bien de bonnes côtes au barbecue. C'est toi qui as toujours faim, non ? »

Ce fut alors que Caber sembla enfin le remarquer.

« Oui », répondit-il après un instant. « Des côtes. Ça me va aussi. »

Nikolas désigna la porte d'un mouvement de tête.

« Alors qu'est-ce qu'on attend ? »

Caber jeta un coup d'œil à Obal, comme s'il allait lancer encore une remarque dans la direction du Binderien. Mais au final, il se contenta de sourire, de secouer la tête et de prendre la tête en traversant la salle de sport.

Nikolas le suivit, soulagé que l'incident soit terminé. Mais avant que lui et son compagnon de chambrée n'atteignent la sortie, Obal prit la parole.

« Passez une agréable journée », dit-il d'une voix aiguë, tremblante et presque aussi ridicule que son apparence.

Nikolas soupira.

« Toi aussi. »

Mais Caber, lui, ne répondit rien. Il éclata seulement d'un nouveau rire, qui remplit le corridor à l'extérieur de la salle de sport tandis que lui et Nikolas regagnaient leurs quartiers.

Chapitre Quatorze

Picard n'avait jamais vu en personne une étoile de Lazare. Et il n'avait rien d'exceptionnel à cet égard, étant donné la rareté de telles étoiles à l'intérieur des frontières du territoire de la Fédération.

Néanmoins, il avait étudié le phénomène avec acharnement depuis leur départ de la base stellaire 32. Il avait mémorisé la succession des événements dans la vie d'une étoile de Lazare — sa formation sans histoire, sa paisible phase de géante rouge, la violente dispersion d'éléments lourds et la luminosité aveuglante qui accompagnaient sa supernova en apparence suicidaire, puis la naissance presque miraculeuse d'une nouvelle géante rouge au milieu même des vastes débris de sa prédécesseure.

Toutes les images enregistrées d'une étoile de Lazare que Picard avait vues la montraient vaporeuse et sans couleur, le soleil renaissant en son cœur étant presque totalement occulté par la matière rejetée qui flottait autour de lui. Mais tandis que Picard regardait Beta Barritus prendre forme sur son écran principal, il vit qu'elle n'était ni vaporeuse ni sans couleur.

C'était une chose d'une beauté pure, absolue — et d'une beauté remarquablement sauvage, qui plus est.

L'étoile elle-même était l'œil rouge ardent d'un dieu cosmique, lançant un regard menaçant à l'univers qui l'entourait. Elle nageait dans une mer scintillante de gaz emboîtés, une iridescence gigantesque traversée de filaments d'émeraude, de lapis et d'ambre.

Et au milieu de cette iridescence, caché par cette mer étincelante, se trouvait le flibustier appelé le White Wolf.

Et il n'y avait aucun doute qu'il était bien là-dedans. Gerda Asmund avait identifié sa traînée ionique — le même genre de trace que les prédécesseurs de Picard avaient découverte et consignée dans leurs journaux de capteurs — et il n'y avait aucune trace correspondante indiquant le départ du pirate.

Il était bien là-dedans. Et enfin, Picard avait sa chance de déloger ce gaillard.

« Ça vous coupe un peu le souffle », remarqua Ben Zoma.

Le capitaine oublia un instant le White Wolf et fixa de nouveau son attention sur le spectacle qui s'offrait à lui.

« Certainement, Numéro Un. »

Bien sûr, la beauté de Beta Barritus ne la rendait pas moins dangereuse pour eux. Ces gaz ionisés qui l'entouraient avaient le pouvoir de faire des ravages dans leur mission.

Il se tourna vers Idun.

« Réduisez la vitesse à une demi-impulsion. »

« Aye, monsieur », répondit son officier de barre.

« Boucliers à pleine puissance », ordonna Picard.

« Boucliers à pleine puissance », confirma Vigo.

Lentement mais sûrement, le système remplit l'écran de toute sa splendeur, effaçant toute trace des étoiles plus lointaines. Ses filaments colorés les plus extérieurs se brouillèrent à mesure que le Stargazer s'approchait puis les perça enfin, envoyant un frisson le long de l'échine de Picard.

Ce n'est pas la première fois que tu entres dans un système solaire, se reprocha-t-il.

D'un autre côté, c'était la première fois qu'il entrait dans celui-ci.

« Beaucoup de débris, monsieur », signala Gerda, « exactement comme on nous l'avait annoncé. Les morceaux sont trop petits pour être vus, mais ils sont bien là. »

Picard n'était pas plus surpris que Gerda. Les rapports de ses prédécesseurs avaient tous mentionné la coquille de débris du système — un sous-produit de la mort explosive initiale de l'étoile, qui avait détruit toutes les planètes tournant autrefois autour d'elle.

« La friction provoque une augmentation de la température de la coque », nota Idun. Elle jeta un regard par-dessus son épaule à Picard. « C'est comme si nous entrions dans l'atmosphère d'une planète de classe M. »

« Voyez si vous pouvez trouver une trajectoire d'entrée moins encombrée de débris », lui dit le capitaine.

Idun fit comme il le demandait. Mais Picard avait peu d'espoir qu'elle trouve une telle trajectoire. Après tout, aucun autre officier de barre n'en avait trouvé, et beaucoup avaient cherché.

Il fit cette remarque à Ben Zoma.

« Peut-être serons-nous les premiers », lui dit son premier officier.

« Peut-être », concéda Picard.

Mais après une demi-heure, Idun n'avait toujours pas eu de chance.

Si le capitaine l'avait voulu, son officier de barre aurait continué jusqu'à tomber d'épuisement. Sa famille adoptive l'avait formée à ne jamais admettre la défaite.

Mais Picard avait été élevé par les membres d'une espèce plus pragmatique, et il ne voyait aucun intérêt à soumettre Idun à une telle pression. D'ailleurs, ce n'était pas comme s'ils ne pouvaient pas traverser le champ de débris sans chemin de moindre résistance.

Ils pouvaient faire ce qu'avaient fait les autres poursuivants du White Wolf — reconfigurer leurs boucliers pour minimiser la friction et plonger dans la région du mieux possible. Mais le Stargazer paierait le prix de cette approche, tout comme tous les autres vaisseaux avaient payé un prix. Et au bout du compte, cela les empêcherait d'accomplir leur mission ici.

Manifestement, il leur fallait une stratégie différente — une stratégie qui leur permettrait de traverser le champ de débris dans un meilleur état que leurs

prédécesseurs. Tant qu'ils n'auraient pas cette stratégie, ils devraient rester en vol stationnaire ici, à la périphérie du système Beta Barritus.

Et le White Wolf resterait libre.

Fronçant les sourcils, le capitaine se tourna vers Ben Zoma et dit :

« Réunissez l'état-major, Gilaad. Nous avons du travail. »

* * * * *

L'amiral McAteer contemplait l'horloge de cheminée posée sur son bureau, le mouvement syncopé de son mécanisme de laiton poli visible à travers ses fines parois de verre.

McAteer adorait cette horloge, cadeau de sa grand-mère à l'occasion de sa mort. Enfin, pas exactement un cadeau, réfléchit-il. Plutôt un héritage, à vrai dire. Mais il aimait la considérer comme un cadeau.

À dire vrai, il n'avait jamais beaucoup aimé sa grand-mère, pas plus qu'elle ne l'avait aimé. Mais cela ne l'empêchait pas d'aimer l'horloge. Elle représentait pour lui la précision, l'efficacité — le genre de qualités qu'il insufflerait à Starfleet petit à petit, jusqu'à ce qu'elle devienne la Starfleet qu'il avait toujours imaginée.

L'amiral sourit en regardant les engrenages de laiton tourner en parfaite coordination. Le timing était essentiel, n'est-ce pas ?

Prenez son plan concernant Picard et le Stargazer, et par extension l'amiral Mehdi également. Son succès dépendait du fait que tout se produise exactement au bon moment.

D'abord, il avait donné à Picard son affectation devant tous les autres capitaines du secteur. Ensuite, il lui avait imposé ces sept nouveaux membres d'équipage afin de le distraire et d'augmenter le niveau de difficulté. Enfin, avec tous les regards tournés vers Picard, McAteer lui couperait l'herbe sous le pied.

Non qu'il ait vraiment eu le choix. Starfleet devait réellement récupérer cette cargaison. Et même si Picard disposait d'une vie entière pour la récupérer, il ne serait jamais à la hauteur de la tâche.

Contrairement à ce que Mehdi semblait croire, cet homme n'avait tout simplement pas l'étoffe d'un capitaine.

Et quand cela deviendrait aussi douloureusement évident pour tous les autres que cela l'était pour McAteer, Mehdi serait lui aussi démasqué. On le verrait enfin pour ce qu'il était — un homme resté trop longtemps au pouvoir et qui avait commencé à faire des choix au détriment de Starfleet.

Tandis que McAteer observait la scène avec satisfaction, les pièces de laiton à l'intérieur de son horloge tournaient et vrombissaient, indifférentes à tout sauf à la marche du temps. S'adossant dans son fauteuil rembourré, l'amiral toucha son combadge du bout de l'index et dit :

« Monsieur Merriweather ? »

« Monsieur ? » répondit son assistant, dont le bureau se trouvait dans l'alcôve voisine.

« Envoyez un message pour moi », dit McAteer. « Par fréquence subspatiale. »

« À qui, monsieur ? »

L'amiral sourit de nouveau.

« Au capitaine Jean-Luc Picard… à bord du Stargazer. »

* * * * *

Le capitaine Picard examina les visages des six officiers qui l'avaient suivi dans la salle de briefing du Stargazer. Ben Zoma, Wu, Simenon, Valderrama, Idun Asmund et sa sœur Gerda tenaient à peine autour de la table oblongue noire de la pièce.

Le capitaine désigna l'hologramme de Beta Barritus flottant au-dessus d'un projecteur intégré au centre de la table. L'étoile ressemblait à une goutte de feu en fusion, l'immense système qui l'entourait à une couverture chatoyante de brouillard.

« Comme vous le savez par votre étude de ce système », commença Picard, « les autres vaisseaux qui ont essayé de résoudre le problème du champ de débris n'ont jamais atteint leur objectif. »

« Parce que tout ce qu'ils ont fait, c'est reconfigurer leurs boucliers pour réduire la friction », proposa Ben Zoma.

« C'est exact », dit Picard. « Malheureusement, cette approche a placé une forte contrainte sur leurs générateurs de boucliers et a progressivement épuisé leurs réserves d'énergie. »

Wu explicita pour tout le monde :

« Ce qui, à son tour, a réduit leurs chances de poursuivre leurs efforts. »

Le capitaine hocha la tête.

« Ce qu'il nous faut, c'est une approche différente — une approche qui nous permette de pénétrer le champ de débris sans épuiser nos réserves d'énergie. » Il regarda autour de la table. « Des idées ? »

Pendant un moment, personne ne parla. Puis Simenon haussa les épaules et tenta une approche.

« Nous pourrions utiliser nos phaseurs pour nous ouvrir un passage », proposa-t-il. Mais à peine les mots avaient-ils quitté ses lèvres qu'il secoua vigoureusement la tête de droite à gauche. « Non, ça ne marchera pas. »

« Dépense d'énergie trop importante », observa Ben Zoma.

« Oui », dit Simenon. « Et il faudrait un temps ridicule pour dégager suffisamment de débris. »

« Et un rayon tracteur ? » demanda Wu. « Nous pourrions déplacer les débris hors de notre chemin à mesure que nous avançons. Et cela demanderait nettement moins d'énergie qu'un tir de phaseur soutenu. »

« C'est vrai », dit Ben Zoma. « Mais cela limiterait aussi notre vitesse. » Il se tourna vers l'ingénieur en chef. « À quelle vitesse un tracteur peut-il dégager un passage dans tout ça ? »

Simenon renifla.

« Pas très vite. » Les yeux mi-clos, il fit quelques calculs approximatifs de tête. « Nous pourrions avancer à cinquante kilomètres à l'heure, peut-être un peu plus que ça. »

« Donc, si la coquille fait mille kilomètres d'épaisseur », dit Gerda, « et nos données nous indiquent qu'elle fait au moins cela, nous parlons de quelque vingt heures. »

« Et pendant ce temps », nota Picard, « nos capteurs seront complètement aveugles. Donc, si le White Wolf quittait le système, nous n'aurions aucun moyen de le savoir. Il pourrait avoir dix-huit heures d'avance au moment où nous aurions traversé le champ de débris. »

« En supposant », dit Valderrama, « qu'il ait un moyen de le traverser en meilleur état que ceux qui l'ont traqué. »

« Une hypothèse que nous devons faire », remarqua Idun. « Sinon, il ne se serait pas si souvent caché ici. »

« Nous avons donc écarté les phaseurs et les tracteurs », dit le capitaine. « Quelles autres options avons-nous à notre disposition ? »

De nouveau, le silence s'installa autour de la table. Et cette fois, personne ne parla pour le rompre.

Picard fronça les sourcils.

« Il se fait tard. Peut-être qu'après une nuit de réflexion, nous pourrons prendre une longueur d'avance dans le— »

Il n'acheva jamais sa phrase. Le mot avance venait de faire naître une idée dans son esprit — une idée qu'il examinait déjà sous toutes ses coutures.

Et plus il l'examinait, plus elle lui plaisait.

« Monsieur ? » dit Wu.

« Je crois avoir une solution », lui dit Picard. « Mais elle n'est pas dénuée d'un certain risque. »

« Quel niveau de risque ? » demanda Simenon.

Picard posa une main sur la table de briefing, se pencha vers l'hologramme du système solaire et pointa un endroit à l'intérieur de son anneau gris extérieur.

« Ce que je propose, c'est d'exécuter un saut subspatial très rapide, très court — qui, s'il réussit, nous placera bien au-delà du champ de débris. »

Des regards s'échangèrent, certains compréhensiblement sceptiques. En vérité, si quelqu'un d'autre avait proposé cette idée, le capitaine aurait peut-être été sceptique lui aussi.

« C'est risqué, c'est certain », dit Simenon.

« Si nous faisons une erreur de calcul », lui dit Wu, « nous pourrions nous retrouver dans l'étoile elle-même. »

« Oui », dit le Gnalish. « Ou dans un autre endroit tout aussi peu commode. »

Picard se tourna vers Gerda.

« Dans quelle mesure nos données sur les dimensions du champ de débris sont-elles fiables ? »

Elle réfléchit à la question.

« Les journaux de nos prédécesseurs semblent diverger quelque peu. Mais ils sont entrés dans le système par des points différents, et le champ peut être plus épais à certains endroits qu'à d'autres. »

« Très peu d'entre eux ont jamais atteint les limites intérieures du champ », ajouta Wu, « encore moins exploré au-delà. Pour tout ce que nous en savons, il pourrait y avoir un autre champ de débris un peu plus loin vers l'intérieur. »

« Si c'est le cas », dit Valderrama, « cela réduirait considérablement notre marge d'erreur. »

« Oui », approuva Simenon. « Et il faut également tenir compte du puits gravitationnel du système. Ce ne serait déjà pas facile à réaliser dans les limites d'un système normal. Avec une étoile de Lazare… » Sa voix s'éteignit de façon sinistre.

Picard se tourna vers Idun.

« Qu'en pensez-vous, lieutenant ? »

L'officier de barre fronça les sourcils devant l'hologramme comme si elle jaugeait un adversaire.

« Comme le dit monsieur Simenon, ce ne sera pas une manœuvre facile. Nous ignorons beaucoup de choses à propos de ce système. »

« Mais pouvons-nous le faire ? » insista Picard.

Idun répondit comme à un défi, les yeux d'acier de résolution.

« Je crois que oui. »

Cela pesa plus lourd dans l'estimation du capitaine que tout ce qui avait été dit jusque-là. Après tout, c'était Idun qui devrait exécuter la manœuvre.

Il regarda autour de la table.

« D'autres commentaires ? »

Personne n'en formula. Pas même Simenon, qui paraissait toujours plus méfiant à l'égard de l'idée que les autres.

« Très bien, alors », dit Picard. « Nous exécutons la manœuvre dans une heure. Veillons à ce qu'il n'y ait aucun retard. »

Tout le monde se leva et quitta la pièce. Du moins, c'est ce que Picard crut. Ce ne fut qu'au moment où il tendit la main pour éteindre le projecteur holographique qu'il remarqua quelqu'un attardé près de la porte.

C'était Wu.

« Une question ? » suggéra-t-il, laissant le projecteur intact pour le moment.

« Aucune question », dit-elle. « Juste une observation. Vous prenez un risque considérable. Je pensais que votre approche du commandement était quelque peu plus conservatrice. »

Le capitaine sourit d'un sourire ironique.

« Vous avez lu mon dossier personnel, à ce que je vois. »

« Le commandant Ben Zoma me l'a rendu accessible. J'ai estimé qu'il était de mon devoir de le lire. »

Et c'était effectivement son devoir, se dit Picard. Néanmoins, savoir que Wu avait lu son dossier le rendait vulnérable en sa présence — bien plus qu'il ne l'aurait imaginé.

« Je vous concéderai que je suis parfois réfléchi, commandant — peut-être même à l'excès. Et je vous concéderai aussi que j'ai le plus grand respect pour les obstacles placés devant moi. Mais ne vous y trompez pas — je ne me déroberai pas devant eux. »

Wu prit un air pensif.

« Je m'en souviendrai. »

Puis elle le laissa, elle aussi.

Picard reporta son regard sur l'hologramme de Beta Barritus. Il ne manquait qu'une seule chose à cette représentation en trois dimensions — le White Wolf tapi au cœur du système solaire, défiant le capitaine de le trouver.

Les muscles de sa mâchoire ondulèrent à cette pensée. Une étape à la fois, se conseilla-t-il. C'est ainsi qu'on attrape un White Wolf — un petit pas à la fois.

Puis il se pencha au-dessus de la table de briefing, éteignit le petit projecteur holographique et retourna à une passerelle qui serait sans aucun doute fort occupée.

* * * * *

L'homme qu'on appelait le White Wolf était assis dans le fauteuil du capitaine de son vaisseau, tambourinant des doigts sur l'accoudoir.

« Qu'y a-t-il ? » demanda Turgis, son second klingon, qui venait de se placer à ses côtés dans la lumière rouge agressive de leur passerelle.

Le White Wolf lui jeta un regard, les yeux aussi étroits et rusés que ceux de son homonyme.

« À ton avis ? »

L'expression de son second se mua en dégoût.

« Starfleet », cracha-t-il.

Le White Wolf hocha la tête, un sourire sombre retroussant ses lèvres sur ses dents.

« Ils sont à mes trousses. »

« Tu les as détectés aux capteurs ? »

« Pas encore. Mais je n'ai pas besoin des capteurs pour savoir quand quelqu'un me talonne. » Ses narines se dilatèrent. « Je peux les sentir me traquer, Turgis. Je peux sentir le feu dans leur sang. »

« Tu es le White Wolf », lui rappela le Klingon. « N'importe quel capitaine de Starfleet donnerait son âme pour te ramener. »

« Sans doute. »

« Mais aucun n'y parviendra jamais. Qui que ce soit qui soit venu nous chasser rentrera bredouille. »

« Comme tous les autres. »

« Et ils ont été nombreux. »

Le White Wolf grogna doucement.

« Tu donnes l'impression que l'issue est déjà déterminée. »

Turgis sourit, dévoilant des dents aiguisées comme des couteaux.

« Ne l'est-elle pas ? »

Et ils rirent, la passerelle de leur vaisseau résonnant puissamment du bruit de leur défi.

Chapitre Quinze

Il semblait à Picard que sa mère l'avait averti, il y a seulement quelques années, de ne pas regarder directement le soleil. À présent, semblait-il, il ne faisait rien d'autre que regarder des soleils.

Bien sûr, celui qui brûlait à cet instant sur son écran n'était pas un ordinaire foyer de fusion nucléaire. C'était un soleil qui mettrait à l'épreuve la trempe du vaisseau de Picard, celle de son équipage…

Et, bien sûr, celle de Picard lui-même.

L'heure qu'il avait accordée à son état-major touchait à sa fin. Tout le monde était en place, chaque pièce d'équipement vérifiée puis revérifiée. Il ne lui restait plus qu'à mettre les choses en mouvement.

Mais avant que Picard puisse ouvrir la bouche pour le faire, il entendit quelqu'un dire :

« Capitaine ? »

Il se tourna vers Ulelo, qui se trouvait à la console des communications.

« Oui ? »

« J'ai un message, monsieur. Il vient de l'amiral McAteer. »

De McAteer ?

« À l'écran », dit Picard, et il se renversa dans son fauteuil pour voir ce que l'homme voulait.

Un instant plus tard, l'image de l'amiral s'étira sur l'écran principal. Lorsqu'il parla, son ton était aussi onctueux que jamais.

« Salutations, capitaine. J'espère que tout se passe bien. »

Picard ne répondit pas. Ce n'était qu'un message. À une telle distance de la base stellaire 32, une communication à double sens n'était tout simplement pas envisageable.

« Je vais aller droit au but », promit McAteer. « Après avoir discuté de la question avec le docteur Ibwasa de Starfleet Medical, j'ai été convaincu que la cargaison volée par le White Wolf méritait une priorité plus élevée que celle que je lui avais initialement assignée. »

« Je n'aime pas le son que ça prend », dit Ben Zoma, qui se tenait à côté du capitaine.

« Moi non plus », convint Picard.

« En raison de l'urgence accrue de votre mission », poursuivit McAteer, « j'ai envoyé trois autres capitaines et leurs équipages pour vous assister. »

Mais Picard n'avait pas entendu le mot « autres ». À ses oreilles, cela sonnait comme si l'amiral avait dit « vrais ». J'ai envoyé trois vrais capitaines et leurs équipages pour vous assister.

Manifestement, McAteer avait décidé que le Stargazer n'était plus en mesure de gérer cette mission. Cette conclusion laissa un goût amer dans la bouche de Picard.

Un goût particulièrement amer.

« De l'aide est en route, Jean-Luc. En attendant », dit l'amiral, « faites de votre mieux. McAteer terminé. »

Et son image disparut de l'écran, cédant la place à la splendeur de Beta Barritus.

« Faites de votre mieux », répéta Ben Zoma d'un ton moqueur, assez fort pour que son ami l'entende.

Picard lança un regard sombre.

« Nous ferons plus que de notre mieux, Gilaad. Nous attraperons le White Wolf — et nous le ferons sans l'aide de personne. »

Son premier officier jeta un coup d'œil vers lui, un sourire grandissant sur le visage.

« Là, vous parlez. »

* * * * *

Le capitaine parcourut son équipage de passerelle du regard. Tous semblaient absorbés par leur console, nullement troublés — du moins en apparence — par la nature délicate de ce qu'ils s'apprêtaient à tenter.

Satisfait, Picard se tourna vers son officier de barre.

« Prête, lieutenant ? »

« Aye, monsieur », répondit Idun.

L'officier de barre n'avait plus grand-chose à faire à présent. Son véritable travail, et quel travail minutieux cela avait été, était déjà accompli.

Idun avait programmé les moteurs de distorsion pour accomplir un exploit qu'aucun officier de barre en chair et en os n'aurait pu espérer reproduire. Ils devaient fonctionner pendant exactement 0,0035 seconde — pas assez longtemps pour respirer, avaler ou même cligner des yeux, mais amplement assez pour qu'un vaisseau avançant à distorsion un franchisse un obstacle de mille kilomètres d'épaisseur.

Picard sentit les muscles de sa mâchoire se contracter. Le moindre écart de calcul pouvait signifier leur perte. Mais il faisait confiance à Idun pour ne pas avoir commis cet écart.

Ignorant le filet de sueur froide qui glissait le long de sa colonne vertébrale jusqu'au creux de ses reins, il se tourna de nouveau vers l'écran et montra du doigt le spectacle de Beta Barritus. Puis il prononça un seul mot, éloquent dans sa simplicité :

« Exécution. »

C'était plus qu'un ordre. C'était un geste de défi, une déclaration à lui-même, à son équipage et à l'univers tout entier qu'il mènerait à bien sa mission ou mourrait en essayant.

Parce que c'était ce que faisaient les capitaines de Starfleet, songea-t-il — du moins les meilleurs. Ils faisaient tout ce qu'il fallait pour atteindre leurs objectifs. Ils trouvaient un moyen.

Et lui ferait de même.

Aux commandes de la barre, Idun appuya sur un seul bouton bleu, et le Stargazer bondit en avant à la vitesse de la lumière, son quatuor de nacelles déversant follement leur lumière tandis qu'elles taillaient un chemin à travers le royaume mystérieux connu sous le nom de subespace.

Et puis, avec une soudaineté glaçante, ce fut terminé. Les moteurs de distorsion revenaient à leur régime normal, leur tâche accomplie.

Picard relâcha un souffle qu'il n'avait pas su retenir. Il sentit son cœur pomper le sang dans son corps, exactement comme il le faisait avant qu'il ne donne à Idun l'ordre de passer en distorsion. Il voyait la passerelle et ses officiers, tous entiers et intacts.

Mais où sommes-nous ? se demanda-t-il. Là où ils espéraient être, ou ailleurs ?

L'écran principal montrait au capitaine l'œil malveillant de Beta Barritus, entouré d'une lueur douce et nacrée, parcourue de vrilles de couleur vives et nettement définies qui y tourbillonnaient. Mais il ne lui disait rien de ce qu'il voulait savoir.

« Rapport », dit-il en se penchant en avant dans son fauteuil, sa voix résonnant dans toute la passerelle.

Il y eut un silence qui sembla se prolonger à l'infini. Finalement, Gerda répondit à son injonction.

« Nous avons réussi, monsieur. Nous sommes de l'autre côté du champ de débris, à environ onze cents kilomètres plus près de Beta Barritus. »

Un cri de joie s'éleva sur la passerelle parmi les officiers aux postes arrière. Picard ne s'y joignit pas, mais dans le même temps, il ne se sentit nullement enclin à réprimander ceux qui le faisaient.

Même Ben Zoma souriait d'une oreille à l'autre. Jetant un regard au capitaine, il hocha la tête avec approbation.

Picard lui rendit son signe de tête. Jusqu'ici, tout va bien, pensa-t-il.

« Recherchez le White Wolf », dit-il à Gerda.

« Aye, monsieur. »

Ils ne pouvaient pas scruter très loin. Comme on les en avait avertis, la prolifération de gaz et l'activité ionique dans le système empêchaient leurs capteurs de fonctionner conformément aux spécifications. Mais grâce aux améliorations de Simenon, ils étaient capables d'explorer une zone plus vaste que les vaisseaux qui les avaient précédés.

Ce qui ne leur servit pourtant à rien. Il n'y avait absolument aucun signe du pirate. Bien entendu, il ne serait pas resté insaisissable et libre aussi longtemps en permettant à ses poursuivants de le trouver facilement.

« Tracez une route sur la base de sa traînée ionique », dit Picard. « Ensuite, nous avancerons à une demi-impulsion. »

« Aye, capitaine », répondit Gerda, qui se mit à la tâche.

« Demi-impulsion », confirma Idun.

Le capitaine se cala dans son fauteuil central. Enfin, pensa-t-il, la chasse commence.

* * * * *

Gerda Asmund fronça les sourcils en étudiant sa console de navigation. Ce qu'elle voyait ne lui plaisait pas.

« Cela empire », dit sa sœur Idun, assise à côté d'elle aux commandes de barre.

Gerda hocha la tête.

« C'est bien ce qu'il semble. »

En réalité, cela empirait depuis une demi-heure déjà, mais à présent, cela empirait plus vite.

Non que cela surprenne Gerda. Les rapports qu'ils avaient lus, rédigés par les capitaines qui s'étaient approchés de Beta Barritus avant eux, indiquaient clairement que la situation des capteurs se détériorerait — qu'une fois le champ de débris franchi, les conditions à l'intérieur du système rendraient progressivement la collecte de données plus difficile.

Bien entendu, il n'y avait aucun moyen de savoir à quel point cela deviendrait difficile, car aucun de ces capitaines n'avait pénétré aussi loin dans le système qu'il l'aurait voulu.

Gerda avait songé à suggérer l'utilisation de sondes instrumentées pour étendre leur horizon de détection, mais cela aurait été une mauvaise idée d'un point de vue tactique. Si de telles sondes pouvaient les aider à localiser le White Wolf, elles pouvaient également avertir le White Wolf de leur présence.

Et ils ne voulaient pas que le pirate sache qu'ils étaient à sa poursuite avant qu'il ne soit trop tard.

« Qu'y a-t-il ? » demanda le commandant Ben Zoma, qui avait pris le fauteuil central en l'absence du capitaine.

« La portée des capteurs diminue », lui dit Idun.

Le premier officier hocha la tête. Puis il leva les yeux vers la grille d'intercom au plafond.

« Ben Zoma à monsieur Simenon… »

* * * * *

Ben Zoma écouta jusqu'au bout le long discours passionné de son ingénieur en chef. Puis il dit :

« Donc, ce que vous me dites, c'est que vous ne pouvez pas faire mieux. »

« Ce que je vous dis », répliqua Simenon avec impatience, « c'est qu'il n'est pas possible de faire mieux. Nos capteurs sont mieux réglés que n'importe quels capteurs dans toute l'histoire de Starfleet. Ils fonctionnent avec une efficacité absolument maximale. Non — au-delà de l'efficacité maximale. »

« Je vois », dit Ben Zoma.

« Il n'existe aucun moyen dans l'univers pour que moi ou qui que ce soit d'autre puissions améliorer davantage leurs performances. »

Le premier officier hocha la tête.

« C'est ce que vous avez indiqué. »

Les yeux de Simenon se plissèrent.

« Alors pourquoi », demanda-t-il, « avez-vous cette expression sur le visage ? »

« J'ai une expression ? » demanda Ben Zoma.

« Certainement. Et si je ne vous connaissais pas mieux, je dirais que vous êtes sur le point de me demander d'améliorer encore davantage les capteurs — même après que je vous ai dit que c'était impossible. »

« Vous me connaissez si bien que cela ? »

Simenon renfrogna son visage.

« J'en ai bien peur. »

« Et — purement hypothétiquement — que se passerait-il si je vous demandais d'améliorer encore les capteurs, aussi déraisonnable que cela soit ? »

Les narines de l'ingénieur se dilatèrent, signe qu'il devenait de plus en plus irrité.

« Pourquoi perdre du temps en spéculations ? Après m'avoir entendu dire que c'était impossible, vous ne me le demanderiez jamais. »

« Oui », dit Ben Zoma. « Bien sûr. Mais… si je le faisais ? »

Simenon le fusilla du regard, puis inspira profondément et dit :

« Je verrai ce que je peux faire. »

Le premier officier le regarda retourner vers l'endroit où se tenaient quelques autres ingénieurs et les informer de leur dernière mission. À leur honneur, ils ne grognèrent pas. Ils se mirent simplement au travail, aussi redoutable que soit leur objectif.

Et Ben Zoma partit annoncer à son ami Picard qu'ils avaient un problème — même si Simenon parvenait à accomplir l'impossible et à tirer encore un peu plus des capteurs.

* * * * *

« Je vois », dit Picard en se renfonçant dans le fauteuil derrière le bureau de son salon privé. « Et que recommandez-vous ? »

Ben Zoma, assis de l'autre côté du bureau noir en plastique, fronça les sourcils et secoua la tête.

« Simenon a probablement déjà fait tout ce qu'il pouvait. Si nous devons faire des progrès à partir de maintenant, ils devront venir de la section scientifique. »

« De la lieutenante Valderrama ? » demanda Picard.

« C'est exact. »

Il n'était pas normalement de la responsabilité de la section scientifique de travailler sur des questions d'ingénierie. Cependant, le capitaine pouvait apprécier la logique de son premier officier.

S'ils étaient arrivés aussi loin qu'ils le pouvaient avec ce qu'ils avaient — et il semblait bien que ce soit le cas — il leur fallait une nouvelle approche du problème. Ils devaient imaginer une manière de « voir » qui transcende les scans de flux électromagnétique, l'imagerie neutrino et la spectrométrie gravitonique.

Le personnel scientifique du vaisseau serait celui qui comprendrait le mieux cet environnement. Si quelqu'un pouvait concevoir une nouvelle stratégie pour obtenir des informations dans les conditions imposées par Beta Barritus, ce serait les personnes servant sous les ordres de Valderrama.

Une part de Picard ne pouvait s'empêcher de souhaiter que Cariello soit encore avec eux — qu'elle soit encore disponible pour résoudre ce genre de problèmes. Il savait ce que Cariello était capable d'accomplir, mais Valderrama restait pour lui un point d'interrogation.

Malheureusement, Cariello n'était plus une option. C'était maintenant au tour de Valderrama de montrer ce qu'elle savait faire pour justifier la confiance que Picard avait placée en elle. Avec un peu de chance et d'encouragement, peut-être trouverait-elle ce dont ils avaient besoin.

« Parlez à la lieutenante Valderrama », dit le capitaine à Ben Zoma. « Faites-lui savoir ce que nous attendons d'elle. »

« Ce sera fait », l'assura son ami. Cependant, il ne partit pas pour exécuter l'ordre.

« Qu'y a-t-il ? » demanda Picard.

« Si nous allons demander quelque chose d'aussi important à Valderrama, nous devrions lui fournir toute l'aide possible. »

Le capitaine hocha la tête.

« D'accord. Dites à Valderrama qu'elle peut disposer d'autant de personnel qu'elle le souhaite. Elle a mon approbation à l'avance. »

« Immédiatement », dit le premier officier. Puis il se leva et se dirigea vers la sortie.

Soudain, Picard eut une idée — une manière de faire d'une pierre deux coups, pour ainsi dire.

« Numéro Un ? » appela-t-il.

Ben Zoma s'arrêta et se retourna vers lui.

« Monsieur ? »

« Ajoutons l'enseigne Jiterica parmi les membres d'équipage affectés à la section scientifique. »

Picard ne voyait pas la Nizhrak réussir dans un environnement exigeant comme les armes ou l'ingénierie — pas après avoir rencontré autant de difficultés dans des environnements moins problématiques. Peut-être aurait-elle plus de facilité sous les ordres de Valderrama.

« Ce sera fait », dit Ben Zoma, et il quitta le salon du capitaine comme il y était entré.

* * * * *

Jiterica fit avancer sa combinaison de confinement en direction des doubles portes au bout du couloir. Lorsque les portes coulissèrent pour s'ouvrir devant elle, elles révélèrent un corridor au-delà.

Trois personnes s'y trouvaient. Une seule paraissait le moins du monde familière à Jiterica. C'était la lieutenante Valderrama, qu'elle avait vue dans le couloir près de l'infirmerie la veille.

Lorsque la lieutenante aperçut la Nizhrak, elle donna quelques instructions supplémentaires à ses compagnons — assez pour les envoyer ailleurs. Puis elle vint à sa rencontre à mi-chemin.

« Enseigne », dit-elle d'une voix chaleureuse et accueillante. « On vient juste de m'informer que vous alliez nous rejoindre. »

Jiterica ne savait pas quoi répondre à cela. Finalement, sa réponse fut simplement :

« Oui. »

« Nous avons besoin de toute l'aide possible », lui dit Valderrama. Elle lui fit signe de la suivre. « Venez. Nous allons vous trouver un poste de travail et vous mettre au travail. »

« Très bien », dit Jiterica de sa voix métallique et artificielle.

Mais elle était loin d'être optimiste quant au fait de pouvoir être utile à Valderrama ou à quiconque à bord du vaisseau. Elle doutait aussi que cette nouvelle affectation change quoi que ce soit.

Elle n'avait tout simplement pas sa place ici. Il était évident qu'elle devrait rester à bord jusqu'à la fin de cette mission. Mais plus elle partirait tôt, mieux ce serait pour toutes les personnes concernées.

* * * * *

Nikolas regarda autour de lui l'espace hexagonal dans lequel il se trouvait. Il avait à peu près les mêmes dimensions que l'installation principale de sécurité qu'il venait de traverser un instant plus tôt, bien qu'il fût équipé de façon tout à fait différente.

Partout où une cloison rejoignait le pont se trouvait un terminal informatique sombre et élégant, son écran animé par tel ou tel graphique. L'enseigne en compta vingt-quatre en tout, bien qu'aucun ne fût aussi élaboré que la console multiécran de l'autre salle.

« Comme vous le savez », dit le lieutenant Joseph, attirant l'attention de Nikolas et des douze autres membres d'équipage rassemblés là, « nous chassons quelqu'un qu'on appelle le White Wolf. Malheureusement, nous avons besoin de données de capteurs exploitables pour cela, et il devient de plus en plus difficile d'obtenir ces informations à mesure que nous nous rapprochons de Beta Barritus. Les sections scientifique et ingénierie travaillent toutes deux sur le problème en ce moment. Mais en attendant, le capitaine veut plus d'yeux sur les données de capteurs entrantes — pour que nous ne manquions aucune piste qui pourrait apparaître. »

« Ce qui veut dire que nous entrons en scène », supposa Joe Caber, qui se tenait à côté de Nikolas.

« Exactement », confirma Joseph. « Vous êtes nos yeux. Vous scruterez les données depuis le moment où vous arriverez jusqu'au moment où vous partirez — ou jusqu'au moment où vous tomberez de fatigue, selon ce qui arrivera en premier. »

C'est un boulot fastidieux, pensa Nikolas avec ironie, mais quelqu'un doit bien le faire.

« Des questions pour le moment ? » demanda le chef de la sécurité.

Naturellement, Caber en avait une.

« Quel genre exact de données cherchons-nous, monsieur ? »

« Je dirais bien une traînée ionique », lui répondit Joseph, « mais les chances de trouver quelque chose de ce genre diminuent à chaque seconde. Cherchez des points chauds thermiques, des poussées électromagnétiques, des concentrations inhabituelles de particules… tout ce qui paraîtra le moindrement suspect. Et n'ayez pas peur de faire perdre son temps à la personne responsable de votre quart. On ne sait jamais quel relevé pourrait se révéler utile. »

Caber hocha la tête.

« Merci, monsieur. »

« Trouvez ce pirate », dit Joseph, « et c'est moi qui vous remercierai, enseigne. En fait, nous vous remercierons tous. »

Cela inspira un petit rire aux membres d'équipage rassemblés.

« À qui devrons-nous rendre compte ? » demanda une femme aux cheveux sombres et bouclés. Les insignes sur son uniforme l'identifiaient comme technicienne médicale.

Le chef de la sécurité sembla hésiter, comme si la question impliquait autre chose qu'une simple réponse. Puis il dit :

« Il arrivera d'un instant à l'autre. Son nom— »

Comme si c'était prévu, quelqu'un entra dans l'enceinte hexagonale.

Quelqu'un de petit et de maladroit dans sa tunique cramoisie, dont la démarche rappelait fortement à Nikolas celle d'un canard qui se dandine.

L'enseigne se mordit la lèvre pour s'empêcher de laisser échapper un juron. Le membre d'équipage responsable de ce quart—

« —c'est Obal », termina Joseph.

Nikolas vit un sourire s'étendre sur le visage de son ami Caber.

Parfait, pensa-t-il. Tout simplement parfait.

Chapitre Seize

Nikolas tapa une commande sur son clavier et fit apparaître un autre graphique.

Celui-ci était censé montrer les concentrations de neutrinos à une distance d'un millier de kilomètres ou moins, chaque concentration étant représentée en rouge sur un fond noir.

Mais en réalité, tout ce que l'enseigne voyait était le fond noir.

Pas de rouge, pas de neutrinos.

Ou plutôt, ils étaient bien là, mais les capteurs n'étaient pas assez puissants pour les identifier aussi profondément dans le système.

Et la situation empirait, se dit Nikolas.

Toutes les quelques minutes, la portée des capteurs diminuait dans une zone importante ou une autre.

S'ils ne trouvaient pas rapidement une solution, le Stargazer deviendrait aveugle — incapable de « voir » quoi que ce soit dans ce chaos de gaz ionisés et de champs de radiation subtils — et donc incapable de naviguer.

Alors le capitaine n'aurait d'autre choix que d'abandonner la chasse.

Nikolas avait à peine entendu parler du Loup Blanc avant d'embarquer pour cette mission.

Mais cela ne l'empêchait pas de vouloir retrouver ce type, et pas seulement parce qu'il avait volé quelque chose de précieux à la Fédération, quelque chose qui pouvait aider des gens.

C'était le défi — l'idée de faire ce que personne avant eux n'avait jamais réussi.

Autrefois, sur les terrains de handball de Canarsie, Nikolas brûlait d'envie d'affronter le légendaire Red O'Reilly.

À présent, il brûlait d'envie d'affronter le Loup Blanc.

Voilà pourquoi Picard et son équipe devaient trouver une nouvelle configuration de capteurs — et pourquoi Nikolas allait se démener comme un diable pour les maintenir dans la course en attendant.

« Regarde-le », dit Caber, assis à la console voisine.

Nikolas leva les yeux de son écran, encore plongé dans les données qu'il analysait.

« Regarder qui ? »

Caber fixait le fond de la salle.

« À ton avis ? »

Nikolas suivit le regard de son ami.

Il se retrouva à regarder Obal, qui s'était hissé sur la pointe des pieds pour examiner un écran par-dessus l'épaule d'un enseigne.

« Je n'arrive pas à croire qu'ils l'aient mis à nous superviser », dit Caber d'un ton chargé d'ironie.

« Pourtant c'est le cas », répondit Nikolas en faisant apparaître un autre graphique de capteurs sur son écran.

« C'est la chose la plus ridicule que j'aie jamais vue.

C'est comme recevoir des ordres d'une sorte de nuisible. »

« Il reste ton supérieur », lui rappela Nikolas.

« Tu devrais t'en souvenir. »

Un silence s'installa un instant.

Puis Caber dit : « Regarde ça. »

Quand Nikolas releva de nouveau les yeux, son colocataire traversait déjà la pièce, droit vers Obal.

Oh non, pensa l'enseigne en pressentant que cela allait mal tourner.

Caber s'arrêta devant le Binderien, qu'il dominait comme un adulte domine un enfant de huit ans.

« Lieutenant ? »

Obal se tourna et leva les yeux vers lui.

« Oui ? »

Qu'est-ce qu'il prépare ? se demanda Nikolas.

« Désolé de vous déranger, monsieur », dit Caber, « mais j'aurais besoin d'un peu d'aide ici. »

Il indiqua son écran d'un geste du pouce par-dessus son épaule.

« Je ne suis pas certain de comprendre exactement ce que je regarde. »

Obal jeta un coup d'œil à la console de Caber, puis se retourna vers lui.

« Nous allons regarder cela », dit-il aimablement.

Ils traversèrent la pièce ensemble et Caber s'assit devant l'écran.

Malheureusement, il bloqua la vue du Binderien, si bien qu'Obal se déplaça de l'autre côté pour voir.

« Vous voyez ce que je veux dire ? » demanda Caber.

En posant la question, il déplaça sa chaise de l'autre côté de l'écran, bloquant encore la vue d'Obal.

Obal fronça les sourcils, manifestement un peu frustré, et revint à sa position initiale.

Mais Caber s'était déjà déplacé à son tour.

« Monsieur ? » dit-il d'un ton parfaitement innocent.

« Vous voyez bien de quoi je parle, n'est-ce pas ? »

Nikolas entendit un bruit et regarda autour de lui.

Certains de ses collègues observaient les pitreries de Caber et essayaient de ne pas rire.

« Monsieur ? » répéta Caber, provoquant un petit rire.

Il jeta un regard à Obal.

« Vous pouvez m'aider, monsieur ? »

Ce ne fut qu'alors que le Binderien comprit ce qui se passait.

Levant les yeux vers le grand homme, il dit : « Ce comportement n'est pas approprié pour du personnel de Starfleet. »

Caber se tourna vers Obal et prit un air sérieux.

« Je ne suis pas sûr de comprendre ce que vous voulez dire, monsieur. »

Le Binderien le regarda un instant.

Cette fois, pensa Nikolas, il va sûrement adresser un blâme à Caber.

Dans ces circonstances, c'est la seule chose à faire.

Mais Obal ne le fit pas.

Il ne fit rien du tout.

Il se détourna simplement de son tourmenteur et s'éloigna, laissant Caber impuni et libre de recommencer.

Nikolas soupira.

* * * * *

« Hé, Nik », lança Caber d'une voix rauque.

Il affichait son parfait sourire éclatant.

« Tu as vu l'expression sur son visage ?

Si ce n'était pas inestimable, je ne sais pas ce qui peut l'être. »

Nikolas fronça les sourcils en regardant le Binderien s'asseoir devant son écran et reprendre son travail.

« Oui », dit l'enseigne avec un étrange sentiment de malaise dans l'estomac.

« Inestimable. »

* * * * *

Pug Joseph se tenait derrière l'un de ses collègues dans la zone principale de sécurité et observait le grand ensemble d'écrans concaves.

En réalité, Joseph ne s'intéressait pour le moment qu'à un seul écran.

C'était celui qui lui montrait l'autre salle hexagonale du secteur de sécurité, où Obal supervisait la douzaine d'hommes et de femmes affectés au service spécial des capteurs.

Le Binderien avait semblé être la personne idéale pour cette tâche.

Après tout, il avait déjà démontré un sens aigu du détail, il lui serait difficile de s'endormir au milieu de tant d'autres membres d'équipage et — tout aussi important — il libérerait un officier de sécurité plus adapté aux véritables tâches de sécurité.

D'un autre côté, il s'agissait d'une mission importante, demandée par le capitaine lui-même.

Joseph n'avait pas assez confiance en Obal pour le laisser travailler sans un minimum de surveillance.

Le chef de la sécurité se rappela un proverbe qu'il avait lu au lycée dans le Colorado, lorsque sa classe étudiait Aristote :

Qui surveille les surveillants ?

Dans ce cas précis, pensa-t-il, c'est moi.

Et c'était une bonne chose.

Bien que l'écran ne lui permette que de voir et non d'entendre ce qui se passait, il avait observé suffisamment de l'échange entre Obal et l'enseigne Caber pour en comprendre l'essentiel.

L'enseigne avait ridiculisé Obal, et la réponse du Binderien avait été… aucune réponse.

Il avait simplement laissé passer.

Pas bon, pensa Joseph.

Pas bon du tout.

Il n'était pas responsable de la section de sécurité depuis longtemps, mais même lui savait qu'un officier ne pouvait pas laisser un subordonné prendre l'avantage sur lui.

C'était le moyen le plus rapide de perdre le contrôle d'une section.

En se détournant des écrans, il fut tenté de relever Obal de sa mission et de confier la responsabilité à quelqu'un d'autre.

Mais il ne le fit pas.

Une part de lui voulait donner à Obal une chance de se racheter.

Même si l'autre part était convaincue qu'il n'y parviendrait pas.

* * * * *

Nikolas était sur le point de dire à son ami Caber qu'il n'aimait pas voir Obal se faire ridiculiser et qu'il souhaiterait vraiment que Caber cesse ce comportement.

Mais avant qu'il ne puisse prononcer un mot, il aperçut quelque chose sur son écran.

Nikolas n'était pas vraiment un expert en interprétation de données de capteurs, mais ce qu'il voyait ressemblait à un problème — et pas du genre sur lequel il fallait réfléchir trop longtemps.

Il s'apprêtait à appeler Obal lorsqu'il réalisa ce que cela donnerait — une répétition des pitreries de Caber — ce qui était la dernière chose qu'il souhaitait.

Se levant de son siège, Nikolas traversa la pièce et se pencha à côté du Binderien.

Obal leva les yeux vers lui et dit « Oui ? », avec la même amabilité que lorsqu'il avait répondu à Caber.

Nikolas indiqua son écran d'un geste du pouce par-dessus son épaule.

« Je pense qu'il y a quelque chose ici que vous devriez voir. »

* * * * *

Picard sentit sa mâchoire se crisper en observant l'écran rectangulaire devant lui.

Il montrait à lui et à ses officiers de passerelle ce que l'enseigne Nikolas avait remarqué quelques minutes plus tôt sur son écran — une armée de formations tourbillonnantes et violentes, chacune apparaissant sous la forme d'un losange allongé dans des teintes allant de l'argenté au bronze sombre.

Elles semblaient aussi mortelles que n'importe quel phénomène que Picard ait jamais vu.

« Les vortex », dit Ben Zoma.

Le capitaine acquiesça gravement.

« Oui. »

Leurs prédécesseurs — c'est-à-dire les trois qui avaient réussi à s'aventurer jusque-là — avaient décrit cet obstacle avec un certain détail.

Ne voyant aucun moyen de contourner ces tourbillons, ils avaient tenté de se frayer un passage lent et prudent entre eux.

Deux d'entre eux, les capitaines du Mongoose et du Leningrad, avaient finalement fait demi-tour lorsque les conditions devinrent trop dangereuses.

La troisième, la capitaine du Christopher, avait refusé d'abandonner jusqu'à ce qu'elle perde une nacelle de distorsion et n'ait plus d'autre choix.

Ben Zoma fronça les sourcils en regardant l'écran.

« Dommage que nous ne puissions pas utiliser votre astuce de distorsion ici. »

« Parce que nous ignorons jusqu'où cette région peut s'étendre », précisa Picard.

« Et », ajouta Ben Zoma, « parce que ces vortex sont de nature magnétique.

Ils feraient des ravages dans un champ de subespace.

Et il y a aussi le problème de passer en distorsion si près d'un soleil. »

« Remarque pertinente », dit Picard.

Ben Zoma le regarda.

« On réunit l'état-major ? »

Le capitaine esquissa un sourire, bien qu'il ne soit guère amusé.

« Vous avez dû lire dans mes pensées, Numéro Un. »

Chapitre Dix-sept

Picard se retrouva une fois de plus au bout de la longue table noire dans la salle de briefing du Stargazer, face à six officiers attentifs.

« Vous êtes tous au courant du problème, j'imagine. »

Ben Zoma, Wu, Simenon, Valderrama et les jumelles Asmund répondirent par des hochements de tête et de brefs murmures de confirmation.

Le capitaine tourna son regard vers l'hologramme flottant au-dessus du centre de la table.

Il différait de celui qu'il avait fait apparaître la dernière fois en ce que le champ de débris et les régions extérieures du système solaire avaient été retirés, laissant clairement visibles le cœur du système et la ceinture de vortex.

« Comme vous l'avez appris dans vos lectures, dit-il, ces vortex magnétiques sont ce qui a stoppé les plus entreprenants de nos collègues. Mais ils ne nous arrêteront pas. La question est la suivante : comment les franchir et poursuivre notre mission ? »

Ben Zoma répéta sa remarque selon laquelle un saut à vitesse de distorsion n'était pas une option.

Puis il demanda des suggestions.

Valderrama fut la première à prendre la parole.

« Des forces magnétiques d'une telle intensité vont mettre en pièces tous les boucliers qu'elles toucheront. »

« Mais nous n'avons aucun moyen de les éviter », fit remarquer Wu.

« Ils sont immatériels, observa Gerda, donc nous ne pouvons ni y ouvrir une brèche avec des tirs d'armes, ni dégager un passage avec un rayon tracteur. »

« Et si on opposait une force concurrente ? » demanda Idun.

Picard se pencha en avant.

« Que voulez-vous dire ? »

« Une émission magnétique d'un certain type », développa l'officier de barre.

« Quelque chose qui combattra les vortex et réduira la menace qu'ils représentent pour nos boucliers. »

Le capitaine regarda autour de la table.

Comme lui, chacun semblait intrigué par la nature de la suggestion d'Idun.

Cependant, personne ne semblait capable de la traduire en stratégie applicable.

« C'est au-delà de nos moyens », dit enfin Ben Zoma.

Picard acquiesça.

« Passons à autre chose. »

C'est alors qu'il remarqua l'expression sur le visage de son ingénieur en chef.

C'était une mine renfrognée, une expression de mécontentement.

Le capitaine l'avait déjà vue auparavant.

Cela signifiait que Simenon réfléchissait à quelque chose.

Et qu'il réfléchissait intensément.

« Monsieur Simenon ? » dit-il.

Le Gnalish se tourna vers lui et ses yeux rubis clignèrent.

Mais il n'offrit aucune autre réponse.

« Monsieur Sim— » commença Wu.

Mais Ben Zoma l'interrompit en posant une main sur son bras.

Lui aussi savait qu'il valait mieux ne pas interrompre Simenon lorsqu'il cogitait.

Enfin, les yeux de l'ingénieur s'animèrent de nouveau, signe qu'il avait terminé sa réflexion.

« J'ai une idée », râpa-t-il.

Picard fronça les sourcils.

« Et… ? »

Simenon lui rendit son froncement de sourcils.

« Et si nous changions la polarité de nos boucliers ? »

Pendant un instant, l'idée resta suspendue dans l'air comme un second hologramme, invitant chacun à l'examiner.

Puis les réactions du groupe commencèrent à se manifester.

« Vous pouvez faire ça ? » demanda Ben Zoma.

Simenon acquiesça.

« Je pense que oui. »

« Si vous le pouvez, dit Valderrama, cela devrait rendre les boucliers beaucoup moins vulnérables à l'action des vortex. »

Picard n'avait pas été formé comme ingénieur.

Cependant, il possédait une compréhension rudimentaire des principes en jeu, et la suggestion de Simenon lui semblait logique.

« Même si l'approche de M. Simenon fonctionne, dit Wu, le passage restera dangereux. »

« Oui, approuva Ben Zoma. Mais moins dangereux. »

« J'aimerais voir un modèle informatique », ajouta-t-il.

« Aucun problème, l'assura l'ingénieur. Je peux vous en préparer un dès que je serai de retour à l'ingénierie. »

Prenant cela comme le signal attendu, le capitaine acquiesça.

« Par tous les moyens, M. Simenon. »

Il parcourut ses officiers réunis d'un regard.

« Vous pouvez disposer, tous. »

Il avait hâte de voir ce que le Gnalish allait produire.

Si la chance était encore de leur côté, la stratégie de Simenon maintiendrait vivant leur espoir de trouver le Loup Blanc.

Sinon…

Picard se reprit.

Il n'y a pas d'autre solution, songea-t-il.

Du moins, aucune avec laquelle il pourrait vivre.

* * * * *

Greyhorse était plongé dans ses pensées lorsqu'il entendit la voix du capitaine dans l'interphone.

« Qu'y a-t-il, monsieur ? » demanda-t-il à Picard.

« J'ai étudié les modèles informatiques de M. Simenon et approuvé son plan pour nous faire traverser la ceinture de vortex. Je crois que nous nous en sortirons avec des dégâts minimes. Cependant, je veux que vous vous teniez en alerte médicale — au cas où. »

Greyhorse hocha la tête, bien qu'il sût que le capitaine ne pouvait pas le voir.

« Reçu, monsieur. »

« Picard, terminé. »

La première pensée du médecin fut toujours la même : Gerda.

Serait-elle mise en danger par ce que Simenon avait proposé ?

La verrait-il amenée à l'infirmerie sur un brancard, le corps brisé et ensanglanté ?

Comme il l'avait déjà fait en d'autres occasions, Greyhorse chassa de force cette image importune de son esprit.

C'était son devoir, en tant que médecin et officier de Starfleet, de prodiguer des soins médicaux à tous ceux qui se trouvaient à bord, et pas à une seule personne.

Quels que fussent ses sentiments à son égard.

Alors que Picard sortait du turbolift, il vit tout le monde sur la passerelle tourner un regard dans sa direction.

Ses officiers paraissaient aussi déterminés que lui — un signe encourageant, assurément.

« Monsieur Simenon, dit-il, ici le capitaine. »

La voix de l'ingénieur emplit la passerelle de ses sifflantes.

« Simenon à l'appareil. Le moment est venu d'essayer ? »

Tandis que Picard s'approchait de son fauteuil central, son premier officier le lui céda et échangea un regard avec lui.

Les yeux de Ben Zoma se plissèrent aux coins, expression propre à sa forme particulière de fatalisme.

Qu'est-ce qui pourrait bien tourner mal ? semblait-il dire.

« Allons effectivement essayer », dit le capitaine à Simenon.

« Inversion de la polarité des boucliers », annonça l'ingénieur.

Rien ne changea sur l'écran avant.

Les vortex se dressaient toujours devant eux, sauvages torsions de force magnétique défiant le vaisseau et son équipage de tenter leur chance.

Picard jeta un regard à Gerda.

« Lieutenant ? »

Elle acquiesça.

« C'est fait, monsieur. »

« Très bien, alors », lui dit le capitaine, ses paroles résonnant d'un ton inquiétant à travers la passerelle.

« Avançons. Un quart d'impulsion. »

Le Stargazer commença à avancer, se dirigeant vers l'étroite ouverture entre les deux vortex les plus proches.

Picard sentit le pont vibrer sous ses pieds tandis que de puissantes forces se tendaient vers eux.

« Gardez le cap », dit-il.

Le meilleur choix d'Idun consistait à suivre une trajectoire à mi-chemin entre les vortex, afin d'éviter que le vaisseau ne soit déchiré par l'un ou l'autre.

Elle le fit avec une précision infaillible, même lorsque les phénomènes magnétiques malmenaient le Stargazer et ses boucliers, faisant glisser, tanguer et grincer le vaisseau en signe de protestation.

Le capitaine faisait confiance à Idun comme il n'avait jamais fait confiance à aucun autre officier de barre, et il n'était pas le seul à éprouver cela.

Le capitaine Ruhalter avait dit un jour que son bras droit lui était moins précieux que les services d'Idun à la barre.

Si quelqu'un pouvait réussir cela, c'était elle.

Bien sûr, le capitaine du Mongoose pensait peut-être la même chose de son timonier.

De même pour le capitaine du Leningrad ou celui du Christopher, et il s'était avéré qu'ils avaient tragiquement tort.

Alors d'où Picard tirait-il l'audace de croire qu'il pouvait triompher des vortex ?

D'imaginer que lui et le Stargazer pouvaient réussir là où tous les autres avaient échoué ?

Il n'en savait rien.

Mais il savait ceci : il ne s'arrêterait pas avant d'avoir capturé le Loup Blanc et de l'avoir traduit en justice.

Comme en réponse à ce serment, le vaisseau fut soudain projeté d'un côté puis de l'autre, les secouant dans leurs sièges et arrachant un gémissement aux plaques du pont.

Quelqu'un jura entre ses dents.

« Boucliers en baisse de huit pour cent », annonça Vigo.

Le capitaine fronça les sourcils tandis que les vortex de part et d'autre d'eux devenaient immenses sur l'écran avant, deux dynamos spectaculaires grésillant d'énergie magnétique.

Allez, pressa silencieusement Picard son officier de barre.

Vous pouvez le faire, lieutenant.

La sueur perlait sur le front d'Idun.

Et pas seulement sur celui d'Idun, mais aussi sur celui de Gerda, car la navigatrice du Stargazer triait les données des capteurs entrantes et transmettait à sa sœur les informations qu'elle jugeait les plus critiques.

Lentement, avec une infinie prudence et une patience sans faille, Idun les guida sur le fil du rasoir.

Et finalement, après ce qui sembla une éternité, les deux premiers vortex s'éloignèrent d'eux.

Pour en révéler bien d'autres, rang après rang jusqu'à perte de vue.

Picard se força à accueillir cette vision avec calme.

Après tout, c'était lui le capitaine désormais.

Il devait montrer l'exemple.

Juanita Valderrama s'agrippait aux côtés de son écran dans la section scientifique et voyait la même chose que le capitaine Picard et ses officiers sur la passerelle.

Un vortex après l'autre surgissait sur son écran, majestueux dans sa splendeur mortelle et éblouissante.

Le vaisseau frémissait, se cabrait et tanguait dans l'emprise prodigieuse du phénomène comme un poisson pris à un très gros hameçon.

Et puis, par chance ou par habileté, ils parvenaient à se dégager de l'influence de chaque vortex.

Mais ce combat devait forcément peser sur le Stargazer.

Il devait épuiser leurs ressources, tout comme il avait épuisé celles des autres vaisseaux qui avaient osé emprunter ce passage.

Valderrama aurait voulu avoir pu faire quelque chose pour aider leur cause plus tôt, dans la salle de briefing.

Ce n'était pas qu'elle ne croyait pas que la théorie de Simenon pouvait fonctionner ; en fait, elle pensait réellement que cela pouvait marcher.

C'était que le capitaine avait placé sa confiance en elle, l'avait faite chef de sa section scientifique, et qu'elle était en train de le décevoir.

Lorsqu'il avait demandé des suggestions, elle n'en avait fourni aucune.

Tout ce qu'elle avait su faire, c'était énoncer l'évidence — que les vortex risquaient de mettre leurs boucliers en pièces.

Vu l'utilité de son intervention, elle aurait aussi bien pu ne pas être dans la pièce du tout.

Soudain, le pont sembla se dérober sous ses pieds.

Valderrama essaya de s'accrocher à son écran et de rester debout.

Mais alors même qu'elle croyait pouvoir éviter la chute, le vaisseau bascula de nouveau et elle sentit le sol se précipiter vers elle.

L'officier scientifique réussit à glisser sa main entre son visage et la surface plastique, amortissant le choc.

Malgré cela, elle resta un instant étourdie.

Puis elle entendit quelqu'un demander :

« Vous allez bien ? »

La voix qui avait posé la question lui paraissait étrange.

Métallique, presque.

Valderrama ne comprit pas pourquoi avant de lever les yeux et de voir le semblant spectral d'un visage humain flotter derrière la visière transparente d'une combinaison de confinement.

« Vous allez bien ? » demanda Jiterica une seconde fois.

« Oui », répondit Valderrama.

Elle prit appui sur un coude.

« Je vais bien, enseigne. Merci. »

À ce moment-là, d'autres personnes s'étaient déjà rassemblées autour d'elles.

Mais ce fut Jiterica qui saisit doucement l'avant-bras de Valderrama et lui fournit le contrepoids qui la remit debout.

C'était une sensation étrange, d'avoir ces mains gantées qui la tiraient ainsi.

Mais l'officier scientifique n'en laissa rien paraître.

Après tout, l'enseigne voulait simplement l'aider.

Et Valderrama savait ce que l'on ressent lorsqu'on n'est pas capable d'aider.

« Merci », dit-elle une seconde fois.

« Je vous en prie », répondit Jiterica de sa voix grêle et informatisée, avant de retourner à son terminal.

Valderrama considéra le Nizhrak un instant de plus.

Puis elle regarda autour d'elle les autres qui l'avaient entourée et dit :

« Je vais bien. Vous pouvez retourner à vos postes. »

Un par un, les membres d'équipage se dispersèrent.

Après avoir époussеté sa tenue, Valderrama se cramponna de nouveau à son écran et tenta de se concentrer sur les images qu'elle y voyait.

Mais ce n'était pas facile.

Pas quand elle se sentait plus que jamais être un poids pour ses collègues.

Picard relâcha sa prise sur les accoudoirs de son fauteuil tandis que les vortex qu'ils étaient en train de dépasser glissaient hors des côtés de l'écran.

Ils le faisaient à contrecœur, sembla-t-il au capitaine, comme s'ils regrettaient de ne pas avoir mis le Stargazer en pièces.

Ben Zoma se pencha plus près de lui.

« Alors, on s'amuse ? »

En effet, pensa Picard.

Mais il garda cette remarque pour lui.

Ce qu'il dit à la place fut :

« Rapport. »

Idun fut la première à répondre.

« Les moteurs à impulsion fonctionnent toujours avec un rendement maximal. »

« Boucliers à soixante-douze pour cent », dit Gerda.

C'était mieux que ce que le capitaine aurait pu espérer.

L'approche de Simenon semblait fonctionner.

Devant eux, une autre paire de vortex se dressait, leurs énergies tourbillonnantes ayant un aspect sauvage et affamé.

Idun commença à diriger le Stargazer entre eux.

Mais ce faisant, Picard aperçut le groupe de vortex suivant, plus en profondeur, et ils étaient nettement plus resserrés que tous ceux que le Stargazer avait déjà rencontrés.

Il y avait à peine assez d'espace entre eux pour un vaisseau de classe Constellation.

Idun se tourna vers le capitaine, son évaluation muette clairement visible sur son visage.

« Je suis d'accord, dit-il. Voyons si nous avons davantage de chances de passer ailleurs. »

Revenant à son panneau d'instruments, Idun recula du passage et les déplaça sur tribord, car l'un des tourbillons bloquait la route sur bâbord.

Elle ne s'arrêta qu'en atteignant une autre ouverture qui leur laisserait suffisamment de marge de chaque côté.

Mais la situation y était à peu près la même.

Même si le Stargazer parvenait à franchir l'ouverture immédiate, il lui serait impossible de passer à travers l'ensemble de vortex situé au-delà.

Les espaces étaient tout simplement trop étroits pour lui, trop saturés de forces destructrices.

Comme auparavant, Idun fut contrainte de les faire glisser sur tribord à la recherche de quelque chose de plus prometteur.

Cependant, ils n'étaient pas allés très loin lorsqu'un autre tourbillon devint visible au loin, menaçant de bientôt couper leur progression latérale.

Il restait une dernière ouverture sur tribord avant d'atteindre ce point — une autre chance de traverser à la fois ce groupe de vortex et le suivant.

L'officier de barre immobilisa le Stargazer devant cette ouverture.

Se penchant en avant dans son fauteuil central, Picard prit la mesure de la situation.

L'espace devant eux était certainement assez large pour accueillir le Stargazer.

Cependant, le passage le plus large au-delà était considérablement plus étroit, et considérablement plus intimidant.

D'un autre côté, il était plus large que toutes les autres ouvertures de second rang que le capitaine avait vues.

Peut-être même assez large pour leur permettre de passer, s'ils luttaient suffisamment longtemps et durement.

Idun le regardait de nouveau.

Comme précédemment, Picard acquiesça.

« Faites-nous passer », dit-il.

Entrant les commandes requises, l'officier de barre poussa le vaisseau en avant.

Sur l'écran, les tourbillons devant eux semblèrent grossir, exerçant une influence de plus en plus forte à mesure que le Stargazer s'avançait hardiment entre eux.

De plus petites spirales d'énergie se détachaient des masses principales et assaillaient le vaisseau.

Le pont sous les pieds de Picard se cabrait et roulait, rétif aux efforts d'Idun pour conserver le contrôle.

Une console arrière étincela et laissa échapper une mince colonne de fumée noire, réclamant l'intervention d'un membre d'équipage muni d'un extincteur.

Et pourtant, le Stargazer plongeait toujours plus profondément dans les mâchoires d'une force pure et déchaînée.

Soudain, quelque chose les fouetta en direction du tourbillon de bâbord.

Idun corrigea la trajectoire grâce à une poussée de propulseurs, les ramenant dans l'axe.

Quelques instants plus tard, ils furent de nouveau secoués par les forces magnétiques, mais ils réussirent également à surmonter cette difficulté.

Idun devenait meilleure à ce jeu, remarqua Picard en lui-même.

Elle pilotait ce corridor entre les vortex avec davantage d'habileté et d'assurance que dans ceux qui l'avaient précédé.

Finalement, le pire du passage fut derrière eux.

Les vortex commencèrent à s'écarter de part et d'autre, relâchant leur emprise sur le Stargazer — et révélant l'épreuve encore plus grande qui l'attendait.

« Boucliers à soixante-quatre pour cent », annonça Gerda avant même que le capitaine ait pu poser la question.

Soixante-quatre pour cent, se répéta Picard.

C'était remarquable, compte tenu des difficultés qu'ils avaient affrontées.

Mais cela suffirait-il à leur permettre de surmonter l'épreuve à venir…

Et ce qui se trouvait au-delà ?

Picard fixa les phénomènes entre lesquels ils espéraient passer.

Ils se dressaient là comme les portes de l'enfer, piliers de feu glacé qui tournaient, ondulaient et se tordaient dans ce qui paraissait être le plus hideux des tourments.

Comme on le lui avait toujours dit, le malheur aime la compagnie.

Le Stargazer n'avait d'autre choix que de la leur offrir.

Picard pouvait sentir la tension sur sa passerelle tandis qu'Idun les engageait dans l'ouverture.

C'était une sensation palpable, semblable à celle d'une corde de violon tendue jusqu'au point de rupture.

Et les ennuis qu'ils avaient anticipés ne tardèrent pas à venir.

Il y eut d'abord un grondement, davantage ressenti dans les os qu'entendu.

Puis le Stargazer fut violemment arraché sur tribord, projetant le capitaine et tous les autres sur le pont.

La console à côté de celle de Paxton explosa en une gerbe d'étincelles, obligeant l'officier des communications à s'en écarter vivement.

Tandis qu'un membre d'équipage se précipitait pour éteindre l'incendie, un second feu se déclara.

Picard se remit sur pied avec difficulté et fixa l'écran, où l'image des vortex avait pivoté d'un étourdissant angle de quatre-vingt-dix degrés.

Pire encore, la barre était sans pilote.

Le capitaine se dirigea vers elle, prêt et décidé à remettre à profit ses compétences autrefois considérables de pilote.

Mais Idun réussit à le devancer.

Se hissant depuis le pont jusque dans son siège, elle recommença à pianoter sur ses commandes.

Petit à petit, elle parvint à redresser le vaisseau.

Mais à peine les tourbillons étaient-ils redevenus verticaux sur l'écran que le Stargazer fut de nouveau martelé.

Vague après vague, l'énergie magnétique se brisa sur sa proue, l'empêchant d'avancer davantage.

Picard entendit Idun grogner en luttant avec ses commandes.

Manifestement, elle avait besoin de davantage de puissance.

« Monsieur Simenon, lança-t-il sèchement. Toute la puissance disponible vers les moteurs à impulsion ! »

Puis, après une brève réflexion, il ajouta :

« Coupez le support de vie ! »

« À vos ordres, monsieur ! » répondit l'ingénieur.

Le capitaine savait qu'ils pouvaient survivre avec l'air qu'ils avaient pendant vingt minutes.

Bien sûr, la petite quantité d'énergie ainsi économisée ne ferait peut-être pas grande différence, mais elle pouvait aussi représenter la marge entre la victoire et la défaite.

« Boucliers tombés à trente-huit pour cent ! » gronda Gerda.

Soudain, le Stargazer recommença à progresser.

Les murs d'énergie tourbillonnante semblaient ramper de chaque côté d'eux, cédant mètre après mètre avec réticence.

Mais ils étaient loin d'être libres de l'étreinte des vortex.

Picard sentit son vaisseau vibrer et glisser de côté, puis bondir en avant avant de dévier dans l'autre direction.

« Vingt-six pour cent ! » annonça sombrement Gerda.

Le capitaine commença à douter qu'ils puissent y arriver — non qu'ils aient eu d'autre choix que d'essayer.

Ils avaient maintenant dépassé la moitié du passage, trop loin pour songer à faire demi-tour.

Le Stargazer bondit en avant, livrant un noble combat, tandis que les vortex l'empoignaient et le déchiraient de toute leur puissance insensée.

Une autre console encore se mit à cracher des étincelles, et l'odeur de fumée devint forte dans les narines de Picard, surtout en l'absence de la ventilation qui faisait partie du support de vie.

Encore un peu plus loin, pensa-t-il.

Juste un peu plus loin.

Et c'est alors qu'il le vit.

Ben Zoma avait dû l'apercevoir au même instant, car il pointa l'écran du doigt et dit :

« Regardez ! »

C'était une étroite bande verticale, visible entre les bords proches et bouillonnants des vortex.

Une rougeur, douce en apparence, semblable à l'un des nuages qui s'étendent au-dessus de la France natale du capitaine au coucher du soleil.

Elle offrait à Picard et à ses officiers un aperçu de ce qui se trouvait au-delà de ce détroit — la promesse que s'ils parvenaient seulement à se faufiler entre ces deux derniers vortex, ils pourraient enfin laisser cette épreuve derrière eux.

« Boucliers à seize pour cent ! » lança Gerda à ses collègues, ramenant une note de réalité dans l'optimisme naissant du capitaine.

Picard sentit sa mâchoire se crisper.

Une fois les boucliers arrachés, il ne leur resterait plus pour protection que leur coque renforcée en titane, et nul ne pouvait espérer qu'elle tienne longtemps dans des conditions aussi violemment hostiles.

« Six pour cent ! » cria Gerda.

Pendant un bref instant, Picard eut la vision de son vaisseau pelé comme un fruit trop mûr, section de coque après section de coque.

Puis, par un effort de volonté, il chassa cette image de son esprit.

Juste à temps pour agripper le dossier de son siège, car les vortex revenaient les griffer avec une furie renouvelée.

Le Stargazer se cabra, glissa, puis se cabra de nouveau, payant chaque mètre gagné par d'énormes dépenses d'énergie.

Il bondit en avant, heurta ce qui semblait être une barrière tangible, puis la perça et repartit comme une flèche.

Et chaque fois qu'ils progressaient un peu, la bande écarlate devant eux devenait sensiblement plus large, sensiblement plus proche.

La fin est en vue, se rassura Picard.

Nous pouvons le faire…

Gerda pivota sur son siège pour le regarder.

« Monsieur, dit-elle d'une voix écœurée, les boucliers sont tombés ! »

Le capitaine se mordit la lèvre.

Leurs défenses avaient disparu, et ils étaient encore loin d'avoir quitté le danger.

Avaient-ils finalement trop osé ?

Allaient-ils flancher juste avant la ligne d'arrivée et être déchiquetés ?

Picard secoua la tête, répondant ainsi à sa propre question muette.

Pas aujourd'hui, insista-t-il.

Comme pour contester sa conclusion, une vague d'énergie les frappa de face.

Elle projeta le capitaine à travers son fauteuil central, dont les accoudoirs lui enfoncèrent les côtes.

Puis une autre vague les heurta, puis une autre encore, chacune plus féroce et plus sauvage que la précédente.

Privé de ses boucliers pour amortir les coups, le Stargazer était à la merci des vortex.

Il encaissait impact après impact, ses lumières vacillant, ses cloisons gémissant comme dans l'agonie.

« Brèches de coque sur les ponts cinq, six et sept ! » annonça Paxton.

« Aussi sur les ponts dix et onze ! »

« Équipes de contrôle des avaries ! » ordonna Ben Zoma.

Il y aurait d'autres brèches, le savait Picard.

Bien d'autres, s'ils restaient encore longtemps dans cette confusion de forces colossales.

Sortez-nous de là, ordonna-t-il silencieusement à Idun.

Mais les vortex semblaient avoir d'autres intentions.

Ils martelaient la coque nue du vaisseau assaut magnétique après assaut magnétique, comme s'ils savaient que c'était leur dernière chance de détruire l'intrus.

Et il sembla à Picard que c'était bien cela.

Peu importaient les dégâts qu'ils subissaient — le ruban rouge occupait déjà près d'un tiers de l'écran et en gagnait davantage à chaque seconde.

« Brèches sur les ponts quatorze, quinze, seize… ! »

Soudain, les lumières s'éteignirent et le capitaine sentit le vaisseau secoué dans tous les sens, agité comme une proie impuissante dans les mâchoires d'un prédateur titanesque.

Il s'agrippa à son siège et regarda l'image zigzagante sur l'écran, espérant qu'Idun parviendrait d'une façon ou d'une autre à les redresser.

Puis, tout aussi soudainement que les secousses avaient commencé, elles cessèrent.

Les lumières se rallumèrent.

Et l'écran montra à Picard une trajectoire presque entièrement libre de vortex.

Il ressentit une seule petite secousse, dernier rappel nauséeux de ce qu'ils venaient de traverser.

Mais ensuite, ils furent tirés d'affaire, naviguant dans la région de brume écarlate avec autant de calme et de facilité que si la ceinture de vortex n'avait jamais existé.

Le capitaine inspira profondément.

Puis il se tourna vers son officier des communications et demanda :

« Pertes ? »

« Rien de grave, monsieur, lui répondit Paxton en relayant les dernières informations reçues de l'infirmerie. Mais il y a des brèches de coque sur onze ponts différents. »

« Et nous sommes sans défense, ajouta Gerda, tant que nous ne pourrons pas rétablir l'alimentation des boucliers. »

« Cela aussi », dit Paxton.

Picard acquiesça.

Ils avaient subi une rude épreuve, et il leur faudrait du temps ainsi que des efforts considérables pour s'en remettre.

Et quelque part au-delà de cette mer paisible de brumes rouge sang les attendait le Loup Blanc, qui connaissait ce système bien mieux qu'eux et qui avait peut-être franchi les vortex en bien meilleure posture.

Mais ils avaient réussi à passer.

Ils étaient vivants.

Et pour le moment, songea Picard, c'était tout ce qui comptait.

L'enseigne Jiterica reçut la nouvelle en même temps que le reste de la section scientifique du lieutenant Valderrama.

Le vaisseau avait réussi à franchir la ceinture de vortex.

Ils avaient négocié le deuxième grand obstacle du système sans dommages irréparables pour le vaisseau.

C'était une réussite importante, un hommage à l'expertise du chef Simenon et de ses ingénieurs.

De plus, toute la section scientifique semblait être d'accord avec elle.

Ils riaient et se tapaient dans le dos.

Ils exprimaient leur jubilation, observa l'enseigne.

Jiterica était elle aussi capable de jubilation, peut-être même davantage que ses collègues.

Mais elle n'était pas jubilante en cet instant.

Elle était trop absorbée par quelque chose qui avait commencé à la tarauder quelques instants plus tôt, quelque chose qui affleurait juste sous la surface de sa conscience.

Une idée.

Ou du moins le début d'une idée.

Jiterica tapa une commande sur son clavier, et l'image de son écran changea, lui montrant une analyse spectrographique des gaz violemment agités entourant le Stargazer.

C'était un environnement différent de celui qui existait sur son monde natal, mais malgré tout…

L'enseigne tapa une autre commande et fit apparaître une seconde analyse.

Elle fut suffisamment encourageante pour qu'elle en fasse apparaître une troisième, puis une quatrième.

Bien sûr, cela restait une intuition encore brute.

Jiterica devrait l'examiner plus en profondeur pour voir si elle offrait une véritable perspective, et cela pourrait demander beaucoup de temps.

D'un autre côté, étant donné la simplicité de sa mission ici dans la section scientifique, le temps était précisément quelque chose qu'elle semblait posséder en très grande abondance.

Chapitre Dix-huit

Journal du capitaine, supplément.

Ayant achevé notre passage à travers la ceinture de vortex, nous avons enfin commencé à pénétrer au cœur de ce système solaire.

Cependant, nous avons payé le prix de notre progression.

Nous ne sommes parvenus à rétablir que les plus fragiles des défenses de déflexion, et il faudra encore un certain temps avant que nos boucliers ou n'importe lequel de nos autres systèmes tactiques ne retrouvent leur pleine puissance.

Dans le même temps, la portée des capteurs diminue régulièrement à cause des gaz à travers lesquels nous sommes contraints de voyager.

Et nous sommes désormais totalement livrés à nous-mêmes, privés des conseils de nos collègues, puisqu'aucun autre vaisseau de la Fédération n'est parvenu aussi loin dans la poursuite du Loup Blanc.

Bien sûr, nous avons une vague idée de ce qui nous attend ici, mais rien de tout cela n'est particulièrement prometteur.

* * * * *

Tout en étudiant le panneau de contrôle d'Idun par-dessus son épaule, Ben Zoma fronça les sourcils.

« Alors c'est donc ça ? » demanda-t-il, connaissant déjà la réponse mais voulant l'entendre de la bouche même de son officier de barre.

« Je ne vois aucune autre solution », répondit Idun.

Ben Zoma acquiesça.

« Très bien. Je vais en informer le capitaine. »

Picard avait passé les trois dernières heures dans ses quartiers à essayer de rattraper un sommeil dont il avait grand besoin.

Ben Zoma n'aimait pas l'idée de le réveiller.

Cependant, le capitaine avait demandé à être informé de tout développement important, et celui-ci en était certainement un.

Le premier officier leva les yeux vers la grille d'interphone encastrée dans le plafond.

« Ben Zoma au capitaine Picard. »

Aucune réponse.

« Ben Zoma au capitaine Picard », répéta-t-il.

Cette fois, il obtint une réponse.

« Je vous ai entendu la première fois », dit Picard, la fatigue clairement perceptible dans sa voix.

« Désolé, répondit Ben Zoma avec un sourire plein de sympathie. Mais j'ai pensé que vous devriez savoir— »

« J'ai fait un rêve », l'interrompit le capitaine.

« Un rêve merveilleux. Nous avions trouvé un moyen de faire fonctionner les capteurs, à longue comme à courte portée, interférences ou pas. »

Il bâilla.

« Nous étions lancés à toute allure sur la piste du Loup Blanc. »

Le sourire de Ben Zoma se crispa légèrement.

« Alors ceci est un réveil brutal à plus d'un titre. Selon Idun, la portée des capteurs a diminué trop brutalement pour que nous puissions poursuivre notre progression — surtout avec nos déflecteurs dans un état aussi lamentable. »

Un long silence suivit.

« Je vois », dit Picard d'une voix indéniablement chargée de déception.

Cela devait être une pilule amère à avaler pour son ami, songea Ben Zoma.

Être allé si loin, pour se retrouver stoppé par ce qui n'était, au fond, qu'un simple problème technique…

« Arrêt complet, ordonna Picard, jusqu'à ce que nous trouvions un moyen de voir dans cette boue. »

Le premier officier se tourna vers Idun, qui affichait un dégoût absolu face à la situation — comme n'importe quel Klingon privé d'un affrontement avec son ennemi.

« Vous avez entendu le capitaine, dit-il. Arrêt complet. »

« À vos ordres, monsieur », répondit-elle en coupant la puissance d'impulsion.

Sans l'usage des propulseurs de freinage, le Stargazer continuerait à dériver vers l'avant sous le seul effet de son élan.

Mais il n'irait ni très vite ni très loin de cette façon.

Ben Zoma jura entre ses dents.

Pour l'instant, semblait-il, la chasse au Loup Blanc était suspendue.

L'homme qu'on appelait le Loup Blanc repoussa son écran de capteurs sur son bras articulé, puis se renversa dans son fauteuil de commandement.

« Vous les avez trouvés ? » demanda son second, la lumière rouge rubis donnant un relief tranchant à ses traits massifs.

« Oui, répondit le Loup Blanc. Ils ont survécu aux tourbillons d'une seule pièce. »

L'expression de Turgis trahissait un respect réticent.

« Vraiment. »

« Oui. Mais ils ont cessé de bouger. Soit ils ont perdu la puissance de leurs moteurs à impulsion, soit leurs capteurs les ont finalement abandonnés. »

« Leurs capteurs, très probablement. »

Le Loup Blanc acquiesça avec mesure.

« Très probablement. »

Lui-même avait eu des difficultés dans ce domaine pendant longtemps.

Et lorsqu'il avait fini par trouver une solution, celle-ci était davantage née d'un heureux hasard que d'une véritable expertise.

« Ils vont traîner là quelque temps, spécula Turgis avec mépris, puis faire demi-tour et rentrer chez eux — en se vantant d'avoir failli nous capturer. »

Le Loup Blanc lui lança un regard de côté.

« Vous le pensez ? Aucun de leurs collègues n'est même arrivé jusque-là. »

Le Klingon ricana.

« Il y a une grande différence entre battre les tourbillons et nous battre. »

Le pirate sourit.

« Cela, oui. »

Et ils rirent, comme ils l'avaient déjà fait chaque fois que le sujet de leurs poursuivants revenait sur le tapis.

Mais cette fois, le Loup Blanc ne parvenait pas à atteindre le même degré d'enthousiasme que Turgis.

Leur situation avait changé.

Pour la première fois depuis qu'ils avaient commencé à dérober des cargaisons à des vaisseaux de la Fédération, il existait une réelle possibilité qu'ils aient à se défendre.

Non que le pirate doutât le moins du monde de l'issue d'un affrontement à grande échelle — surtout avec un atout vêtu d'un uniforme de Starfleet dans sa manche.

Le lieutenant Ulelo regarda par-delà la silhouette à moitié dissimulée de Marion Sears, sa partenaire d'équipe de réparation, jusque dans les profondeurs d'un générateur de champ subspatial ultramoderne.

Sears tendit la main en arrière, paume ouverte.

« Hyperspatule », dit-elle, la voix étouffée par l'endroit où elle se trouvait.

« Hyperspatule », répéta Ulelo en en choisissant une parmi l'assortiment d'outils portatifs étalés devant lui.

Puis il la déposa dans la paume de sa partenaire.

« Merci », dit Sears avant de ramener l'hyperspatule dans les régions sombres et profondes du générateur de champ.

Ulelo n'avait jamais eu une telle occasion à bord du Copernicus — la chance d'examiner de près un composant clé du système de déflexion.

Et même s'il avait eu une telle occasion, elle n'aurait pas été aussi précieuse.

Les générateurs de champ des vaisseaux de classe Oberth se situaient un cran complet en dessous de ceux du Stargazer en matière de sophistication.

Sears émit un bruit inintelligible.

« Vous avez dit quelque chose ? » lui demanda Ulelo.

« Non, répondit l'ingénieure. Je me suis juste cogné la tête, c'est tout. »

Ulelo ne fit aucun commentaire.

Il continua simplement à examiner ce qu'il pouvait voir du générateur de champ, essayant de mémoriser tout ce qu'il pouvait à son sujet.

D'après les spécifications qu'il avait consultées peu après son arrivée à bord, le Stargazer disposait en tout de huit de ces dispositifs.

Deux se trouvaient sur le pont 10, deux autres sur le pont 26, et un dans chacune des quatre nacelles de distorsion du vaisseau.

Chaque générateur de champ était constitué d'une douzaine de sources de polarité gravitonique alimentant une paire d'amplificateurs de distorsion de champ subspatial de cinq cents millicochranes.

Du moins, c'était ce qu'Ulelo avait retenu du fichier informatique correspondant.

Lorsque les vortex magnétiques avaient réduit les boucliers à néant, la section ingénierie s'était retrouvée avec deux tâches à accomplir.

La première consistait à réparer et remplacer toutes les liaisons d'alimentation qui avaient été endommagées.

La seconde était de réinitialiser les générateurs de champ.

Ulelo, qui avait reçu fort peu de formation en ingénierie, avait été affecté à l'équipe chargée de l'initialisation des générateurs.

Un certain nombre d'autres non-ingénieurs l'avaient été aussi — des membres d'équipage issus de sections aussi diverses que la sécurité, l'armement et même l'infirmerie — raison pour laquelle ce compartiment grouillait de davantage de personnel en uniforme qu'il n'en avait vu depuis la mise en service du Stargazer.

Mais après tout, c'était là que le capitaine avait décidé que tout le monde était nécessaire — ici, dans les autres compartiments de générateurs ou dans la section scientifique.

Parce qu'ils ne pourraient pas mener à bien leur mission s'ils ne trouvaient pas un moyen de naviguer dans les gaz qui les entouraient, et qu'ils n'osaient pas avancer tant qu'ils n'auraient pas rétabli leurs boucliers.

Bien sûr, Ulelo avait lui aussi sa propre mission — une mission totalement différente de celle du capitaine Picard.

Et gardant cela à l'esprit, il reprit consciencieusement son étude.

Jean-Luc Picard n'avait jamais été du genre à faire les cent pas.

Certes, il avait connu, comme tout le monde, des moments d'impatience.

Mais il avait presque toujours réussi à canaliser son énergie nerveuse vers quelque chose d'utile.

Ou, à défaut d'utile, au moins vers quelque chose de distrayant.

Mais à présent, avec le sort de son vaisseau et de son équipage reposant directement sur ses épaules inexpérimentées, il était forcé de compter sur les autres pour être utiles — et les distractions n'avaient pour lui aucun attrait.

Sans même s'en rendre compte, il s'était mis à aller d'un bout à l'autre de son bureau.

Le capitaine venait tout juste de s'en apercevoir et de décider de cesser cette activité lorsqu'il entendit le carillon à l'extérieur de sa porte.

« Entrez », dit-il en se demandant qui venait le voir.

Il s'agissait du lieutenant Valderrama.

« Asseyez-vous, dit-il. Je vous en prie. »

Il prit place derrière son bureau, heureux de cette interruption.

Valderrama s'assit à son tour.

Puis elle sourit et dit :

« Je crois que j'ai peut-être trouvé la solution à notre problème. »

Il fallut un instant à Picard pour assimiler l'information.

« Notre problème ? » répéta-t-il stupidement.

Puis cela fit son chemin, et son cœur se mit à battre contre ses côtes.

« Vous voulez dire notre problème de capteurs ? »

« En réalité, répondit Valderrama, je n'ai rien trouvé concernant les capteurs. »

Les espoirs du capitaine retombèrent brusquement.

« Je vois. Alors qu'avez-vous trouvé ? »

« Un moyen de voir dans cette soupe de gaz, monsieur. Mais cela n'a rien à voir avec nos capteurs. »

Picard regarda l'officier scientifique sans faire le moindre effort pour dissimuler sa confusion.

« Je crains de vous avoir perdue. »

« Désolée, dit le lieutenant. Ce que je veux dire, c'est qu'il existe une option de collecte de données que nous avons négligée. C'est un peu archaïque, je l'admets, mais je pense qu'elle est parfaitement adaptée à cet environnement. »

Le capitaine se pencha en avant sur son siège.

« Cela m'intéresserait d'en entendre davantage », lui dit-il.

Valderrama poursuivit en expliquant sa théorie dans le détail.

À mi-chemin de son exposé, Picard se surprit à sourire.

L'idée qu'elle avait eue était brillante, et sa mise en œuvre ne serait nullement difficile.

« Et voilà », conclut-elle finalement.

Il acquiesça.

« Mettons-la à l'épreuve. »

Manifestement satisfaite de la réaction du capitaine, Valderrama répondit :

« À vos ordres, monsieur. Tout de suite. »

Picard leva les yeux vers la grille d'interphone.

« Capitaine Picard au chef Simenon. »

« Simenon ici. »

Le capitaine jeta un coup d'œil à son officier scientifique.

« Le lieutenant Valderrama a proposé une nouvelle alternative à nos balayages de capteurs. Je souhaiterais que vous l'aidiez à la mettre en œuvre. »

« Et en quoi consiste exactement cette nouvelle approche ? » demanda l'ingénieur.

Picard haussa les épaules à l'intention de l'officier scientifique.

« Pourquoi ne pas la laisser vous l'expliquer elle-même ? Picard terminé. »

Valderrama comprit que c'était le signal pour se lever.

« Merci, monsieur », dit-elle au capitaine.

Picard savait ce qu'elle voulait dire, mais il secoua la tête.

« Non, lieutenant. Merci à vous. »

Il la regarda partir, puis se renversa dans son fauteuil et éprouva une poussée de satisfaction.

Et pourquoi pas ? se demanda-t-il.

Il avait accordé sa confiance à quelqu'un, et cette confiance avait été récompensée.

Picard était fier de Juanita Valderrama.

En fait, il était fier d'eux deux.

L'enseigne Nikolas se frotta les yeux, se maudit doucement, puis se reconcentra sur son écran.

Il étudiait les mêmes graphiques de capteurs que précédemment.

Sauf que maintenant, les zones en question étaient beaucoup plus petites, beaucoup plus proches du vaisseau.

Et elles ne changeaient pas, parce que le Stargazer n'avait pas bougé depuis plusieurs heures.

Malgré tout, il y avait des raisons de maintenir la surveillance.

Ils ne connaissaient pas assez bien ce système pour prévoir ce qu'il pouvait leur réserver.

Et même si la nature ne s'acharnait pas contre eux, le Loup Blanc ne se montrerait pas forcément aussi accommodant.

« Fatigué ? » demanda Caber.

Nikolas haussa les épaules.

« Pas plus que les autres. »

Il ne savait plus très bien quoi penser de Caber.

Le gars n'aurait pas pu être plus gentil avec lui ni plus encourageant.

En fait, Caber semblait ainsi avec tout le monde.

À une exception notable près, ajouta silencieusement Nikolas.

Il jeta un regard de l'autre côté de la pièce et vit Obal en plein travail, absorbé par le graphique qui occupait à cet instant son écran.

Nikolas ne comprenait pas pourquoi Caber en voulait au Binderien.

Il le lui avait demandé, mais Caber ne semblait pas disposé à fournir une explication.

Peut-être n'y avait-il pas d'explication.

Peut-être n'était-ce qu'une question d'alchimie.

Mais de toute évidence, il y avait chez Obal quelque chose qui agaçait profondément Caber.

Heureusement, Nikolas avait obtenu une promesse de son colocataire — quels que fussent les sentiments de Caber envers le Binderien, il le laisserait tranquille.

Plus de moqueries, plus de provocations.

Et jusqu'alors, Caber avait tenu parole.

« Une pause me ferait du bien », dit-il.

« Une pause ? » ricana Nikolas en se retournant vers son écran.

« Alors qu'on est assis ici sans la moindre protection ? Tu aimes vivre dangereusement, toi. »

« Allons », répliqua Caber.

Il se renversa sur sa chaise et s'étira.

« Le Loup Blanc n'envisage même pas de venir nous attaquer. »

« Comment peux-tu le savoir ? » demanda Nikolas.

« Parce qu'il connaît ce système et pas nous. Tout ce qu'il a à faire, c'est rester là où il est, bien tranquille dans sa cachette, et nous finirons par devoir abandonner et rentrer chez nous. »

Nikolas fronça les sourcils à cette idée en faisant apparaître un autre graphique.

« Et tu penses vraiment que c'est ce qui va arriver ? Tu crois que nous allons repartir d'ici les mains vides ? »

« Pas toi ? »

« Je ne comprends pas, dit Nikolas en se forçant à se concentrer sur son travail. N'es-tu pas celui qui a continué à harceler Red O'Reilly jusqu'à finalement le battre ? Et maintenant, tu serais prêt à abandonner face au Loup Blanc alors que la mission n'est qu'à moitié accomplie ? »

« Red O'Reilly était connu pour perdre une partie de temps en temps, répondit Caber en pivotant sa chaise pour faire face à son colocataire. Le Loup Blanc, lui, n'a jamais perdu. Et crois-moi, le jour où il sera capturé, ce ne sera pas par un capitaine qui a à peine quelques années de plus que nous. »

Nikolas sentit le sang lui monter au visage.

Il n'était pas du genre à abandonner, et il détestait qu'on parle d'abandon.

Et en plus, Caber le distrayait de ce que Nikolas considérait toujours comme important.

« Écoute, dit-il, parlons-en plus tard, d'accord ? Après la fin de ce quart. »

Caber émit un bruit de mépris.

« Ce quart ne finira jamais. Pas tant que notre capitaine pensera qu'il peut— »

« Enseigne Caber ? »

Nikolas sut qui avait parlé avant même de se retourner et de voir Obal s'avancer d'un pas chaloupé vers eux.

Et, de plus, l'enseigne avait une assez bonne idée de ce que voulait le Binderien.

Caber ne se leva pas pour reconnaître le rang supérieur d'Obal.

Il se contenta de croiser les bras sur sa poitrine.

« Oui ? »

Obal fronça les sourcils en s'arrêtant devant le grand homme, qui dominait toujours le Binderien bien qu'il fût assis.

Obal avait l'air plus sincère que Nikolas ne l'avait jamais vu.

« Vous ne semblez pas accomplir votre tâche avec la diligence requise », observa-t-il.

« Ah bon ? » répondit Caber.

Le froncement de sourcils du Binderien se creusa.

« Si nous voulons réussir notre mission, nous devons tous faire notre part. »

« Normalement, dit Caber, je serais d'accord avec vous. Mais aujourd'hui, je ne me sens pas très motivé. »

Déconcerté, Obal inclina la tête.

« Et pourquoi cela ? »

Caber haussa les épaules.

« Je ne sais pas. Peut-être que je trouve ça étrange de recevoir des ordres de quelqu'un qui ressemble au dîner de Thanksgiving. »

Nikolas n'était pas certain qu'Obal sache ce qu'était Thanksgiving, et encore moins quel genre de repas on lui associait.

Cependant, il sembla comprendre qu'il venait d'être insulté.

Pendant un instant, il fixa Caber comme s'il essayait de décider quelles accusations porter contre lui.

Et il semblait certain que des accusations étaient justifiées.

Nikolas n'avait pas vu une telle arrogance, une telle insubordination, depuis le jour où il était entré dans Starfleet.

Mais à sa surprise, Obal ne parla pas de rédiger un rapport.

Il ne dit même pas à Caber qu'il dépassait les bornes.

Il se contenta de dire :

« Essayez d'être plus attentif à vos devoirs, enseigne », puis repartit en direction de son poste de travail.

Caber le regarda s'éloigner, un sourire s'étalant sur son visage.

Puis il se tourna vers Nikolas.

« Il m'a sévèrement remis à ma place, hein ? »

Nikolas soupira.

« Écoute, Joe— »

« Le type règne d'une main de fer », poursuivit Caber.

Il éclata de rire.

« Je réfléchirai sûrement à deux fois avant de recommencer. »

« Joe, dit Nikolas, ça suffit. »

Sa voix avait une dureté qu'il n'avait lui-même pas anticipée.

En l'entendant, Caber s'interrompit net.

Puis il sourit.

« Ne t'inquiète pas, dit-il à Nikolas. Notre ami Obal ne va pas se vexer. Il n'a pas un os sensible dans tout le corps. En fait, il n'a pas d'os dans le corps, point final. »

Et Caber éclata de rire une nouvelle fois, s'assurant que ce soit assez fort pour qu'Obal l'entende, même à l'autre bout de la pièce.

Mais le Binderien ne fit rien.

Il se contenta de se rasseoir et de regarder son écran comme si rien ne s'était passé — comme s'il n'avait pas été ridiculisé devant toutes les personnes présentes.

« Bon, il est temps de se remettre au travail », dit Caber en se retournant vers son écran.

Mais le mal était fait, songea Nikolas, et Caber le savait.

Nikolas secoua la tête.

Il ne savait pas lequel des deux le dégoûtait le plus — Caber pour les humiliations qu'il infligeait à son supérieur, ou Obal pour ne pas riposter.

Chapitre Dix-neuf

Picard se renversa dans son fauteuil central et fixa l'écran avant, avec sa vision profonde et inquiétante de mers de plasma rosé et de leurs courants sans cesse tourbillonnants.

Il distinguait à peine l'orbe rouge et menaçant de Beta Barritus au centre de l'ensemble.

« Sommes-nous prêts ? » demanda-t-il.

« Aussi prêts que nous le serons jamais », répondit Ben Zoma, qui se tenait à sa place habituelle, à côté du capitaine.

« Et le lieutenant Valderrama ? »

« Elle arrive. »

Picard avait jugé approprié que Valderrama les rejoigne sur la passerelle à ce stade, puisque c'était son idée qui avait mis tout cet effort en mouvement.

Au moment même où il y pensait, les portes du turbolift sifflèrent en s'ouvrant derrière lui.

En regardant par-dessus son épaule, le capitaine vit Valderrama sortir sur la passerelle.

Elle souriait, bien qu'avec une certaine nervosité.

« Bienvenue », lui dit Picard.

Elle acquiesça en prenant place à côté de lui, du côté opposé à Ben Zoma.

« Merci, monsieur. »

Le capitaine jeta un regard à Gerda.

« Lancez la sonde, lieutenant. »

La navigatrice fit courir ses doigts sur ses commandes.

Puis elle se tourna vers lui et dit :

« Sonde lancée, monsieur. »

Sur l'écran, Picard vit la sonde filer à travers le nid de gaz brumeux couleur de vin.

Elle ne tarda pas à disparaître — ou du moins à sembler disparaître, à ce niveau de grossissement.

Il se tourna vers le lieutenant Valderrama.

L'officier scientifique avait l'air tendue, pleine d'espoir, et sans doute aussi un peu fière d'elle-même.

Et elle avait bien le droit de se sentir ainsi, après leur avoir offert leur meilleure chance de localiser leur proie.

L'idée de Valderrama avait été merveilleusement simple.

La soupe de plasma entourant l'étoile rendait impossible l'obtention d'informations utiles supplémentaires à partir des systèmes de capteurs actifs du vaisseau.

Les systèmes de capteurs comprenaient des spectromètres à protons, des scanners de distorsion gravimétrique et des imageurs à rayons gamma.

Ce dont Picard avait besoin — et ce que Valderrama avait prescrit — était une technologie de détection antérieure au Stargazer de plusieurs centaines d'années.

Une technologie appelée radar.

Le radar consistait simplement à faire rebondir des ondes radio à ultra-haute fréquence sur un objet éloigné.

Et comme Valderrama l'avait si judicieusement souligné, certaines fréquences d'ondes radio pouvaient traverser presque n'importe quoi, y compris les voiles de gaz hydrogène entourant l'étoile de ce système.

C'est dans cette optique que les équipes de Simenon avaient passé le dernier jour environ à travailler sur le déflecteur de navigation et les réseaux de capteurs latéraux, en les modifiant afin que le premier puisse émettre des ondes radio, que les seconds pourraient ensuite recevoir et analyser.

Et pour accroître encore leurs chances de réussite, le Gnalish y avait ajouté sa propre touche.

Il avait également équipé la sonde qu'ils venaient de lancer de capacités radar.

Programmée pour suivre une trajectoire parallèle à celle du Stargazer, la sonde leur fournirait des données supplémentaires depuis une source éloignée et, par conséquent, des chances sensiblement meilleures de trouver ce qu'ils cherchaient.

Et sa présence ne risquait guère d'alerter le Loup Blanc, puisqu'elle volait parallèlement au Stargazer et non devant lui.

Pour l'instant, toutefois, la sonde allait servir à autre chose.

Ses systèmes de communication temporairement désactivés, elle offrirait à l'idée de Valderrama son premier test.

« Activez l'ensemble radar », ordonna Picard.

« Activé », lui répondit Gerda.

Il regarda de nouveau vers l'avant.

« À l'écran. »

Instantanément, l'image de la mer de plasma céda la place à une grille rigide verte sur fond noir — la même que celle que Gerda voyait chaque jour sur sa console de navigation.

Malheureusement, il n'y avait rien de remarquable sur la grille.

En fait, il n'y avait rien du tout.

Le radar, le savait Picard, était d'une lenteur pesante comparée aux autres technologies de détection à leur disposition — des technologies qui, malgré leur rapidité, s'étaient révélées inutiles ici.

Cela risque de prendre du temps, se dit Picard.

Non que cela le dérange.

Ce qu'ils faisaient ici était important.

Non, songea-t-il — capital.

Puis il le vit — un point rouge vif dans le quadrant supérieur gauche de la grille.

Il clignota triomphalement au capitaine, lui arrachant un sourire.

Et ce ne fut pas le seul à sourire.

Malheureusement, ce n'était pas le Loup Blanc.

Ce n'était que la sonde.

Mais s'ils pouvaient trouver une sonde, avait raisonné Valderrama, trouver le pirate ne serait plus qu'une question de temps.

« Félicitations, dit Picard à l'officier scientifique. Il semble que votre théorie ait porté ses fruits. »

Le sentiment d'accomplissement de Valderrama était visible aussi bien dans sa voix que dans son expression.

« Merci, monsieur, lui dit-elle. Je suis heureuse d'avoir pu apporter ma contribution. »

Moi aussi, songea le capitaine.

Phigus Simenon détestait l'idée de ce qu'il s'apprêtait à faire.

Il la détestait absolument.

Heureusement, il n'eut aucune difficulté à trouver Valderrama.

Elle se tenait là, dans la section scientifique, la main posée sur l'épaule d'un jeune officier, semblant l'encourager tout en lui montrant quelque chose sur son écran de capteurs.

Sans doute lui expliquait-elle ce qu'il devait attendre de son dispositif radar — celui auquel elle avait pensé alors que Simenon lui-même avait désespéré d'inventer une nouvelle amélioration des capteurs.

Celui qui les conduirait plus que probablement jusqu'au Loup Blanc.

Et c'était bien sûr de cela qu'il était venu lui parler.

Remarquant son approche, Valderrama dit :

« Monsieur Simenon. À quoi dois-je ce plaisir ? »

L'ingénieur grimaça devant son ton cordial.

Elle n'allait pas lui faciliter les choses, n'est-ce pas ?

« Je suis venu, dit-il, pour… »

Il lui fut difficile de faire sortir le mot — aussi difficile qu'il l'avait imaginé.

Le front de Valderrama se plissa, mais elle demeura patiente.

Il se serait senti mieux si elle l'avait un peu pressé, ou même si elle avait croisé les bras en tapant du pied.

Mais bien sûr, elle ne fit rien de tel.

Elle était trop gentille, trop semblable à la mère de quelqu'un pour le provoquer ainsi.

Simenon inspira et recommença.

« Je suis venu pour— »

Avec effort, il finit enfin par lâcher le mot :

« —m'excuser. »

Il marqua une pause.

« C'est-à-dire, pour ce que j'ai dit à votre sujet. »

Valderrama ne fit pas semblant d'ignorer de quoi il parlait.

C'était déjà cela, au moins.

« Vous voulez dire, répondit-elle, à propos de mon… manque apparent d'intérêt pour l'amélioration des capteurs ? »

Simenon acquiesça.

« Oui. C'est cela. »

« Ce n'est rien, lui dit l'officier scientifique. En fait, vous aviez raison. J'étais négligente dans l'exercice de mes fonctions. Mais je ne le serai plus, je vous l'assure. »

« Bien. Alors… vous acceptez mes excuses ? » demanda-t-il, espérant qu'elle répondrait oui pour qu'il puisse mettre fin à ce désastre.

« Je les accepte », dit-elle.

Simenon poussa un soupir de soulagement.

« Excellent. Je serai à l'ingénierie si vous avez besoin de moi. »

Et il commença à battre en retraite vers la sortie.

Mais il n'était pas allé bien loin lorsque Valderrama l'appela.

S'arrêtant net, l'ingénieur se demanda quel nouveau supplice il allait devoir endurer.

Mais tout ce qu'elle dit fut :

« Où en sont les réparations ? »

« Nous avons presque terminé, lui répondit-il. Les boucliers devraient être rétablis à pleine puissance d'ici une heure. »

L'officier scientifique sourit.

« Voilà une bonne nouvelle. »

« Oui », marmonna Simenon.

Puis il quitta la section scientifique avant que Valderrama ne trouve un autre moyen de prolonger son agonie.

Nikolas n'était pas certain du moment exact où il avait répondu à la salutation de l'interphone.

Mais il y avait bien répondu.

L'enseigne le savait d'une manière lointaine, instinctive.

Sinon, il n'y aurait pas eu dans sa chambre une voix féminine lui parlant comme si un échange de salutations avait déjà eu lieu.

« J'espère que je ne vous ai pas dérangé, dit la voix. Je sais que vous avez travaillé de longues heures. »

Nikolas se redressa avec effort, chassa le poids chaud et bienvenu du sommeil, et essaya de se rappeler où il se trouvait et qui diable lui parlait.

Le Stargazer, dit son esprit en triant péniblement les faits pertinents dans sa brume.

Le commandant Wu.

« Enseigne ? » dit le second officier.

« Oui, Commandant », répondit Nikolas d'une voix un peu vacillante.

Il passa ses doigts dans ses cheveux et réprima un bâillement.

« Je suis là. Et non — vous ne m'avez pas dérangé du tout. »

« Je voulais simplement vous assurer que votre contribution n'est pas passée inaperçue. En fait, m'informa Wu, elle m'a été signalée plus d'une fois. »

« Vraiment ? » dit l'enseigne.

Malgré son effort pour parler clairement, ses mots s'empâtèrent un peu.

« En effet, répondit Wu. M. Joseph m'a informée que vous avez été le premier à détecter la ceinture de vortex, dans la section de sécurité. »

C'était bien moi, pensa Nikolas.

« Cependant, poursuivit le second officier, c'est l'enseigne Caber qui a rédigé un rapport donnant tous les détails de votre diligence. Étant donné le dévouement dont vous avez fait preuve, le sérieux avec lequel vous semblez avoir abordé votre tâche, je ne suis pas surprise que vous ayez détecté les vortex bien avant tous vos collègues. »

« L'enseigne Caber a dit cela ? » demanda Nikolas, étonné.

« Je sais, dit Wu. Il est plutôt inhabituel qu'un enseigne rédige spontanément un rapport de personnel, surtout lorsqu'il concerne un membre d'équipage de même grade. Toutefois, M. Caber semble doté d'un sens de l'équité assez extraordinaire. »

Et d'une hostilité extraordinaire envers un certain Binderien, ajouta intérieurement Nikolas.

Mais tout ce qu'il dit fut :

« Oui, madame. »

Il y eut une pause.

« J'ai examiné votre dossier de personnel, enseigne, et je n'ai pas pu m'empêcher de remarquer les taches qui le marquent. La sanction disciplinaire pour bagarre, en particulier. »

Nikolas sentit une poussée de chaleur lui monter aux joues.

« Ce n'était pas ma faute, Commandant. Je faisais seulement que me défendre. »

« Malheureusement, dit Wu, votre capitaine en a jugé autrement. D'où la sanction disciplinaire, qui ne vous garantissait pas exactement une carrière brillante. »

L'enseigne fronça les sourcils.

Il n'y avait rien à gagner à discuter ce point, surtout avec quelqu'un qui avait commencé leur conversation sur une note positive.

« Non, madame. »

« Néanmoins, M. Nikolas, les gens changent. Ils s'améliorent. Ils laissent leur passé derrière eux. Et d'après ce que j'ai vu de vos efforts jusqu'ici à bord du Stargazer, vous avez fait toutes ces choses. »

Nikolas sourit.

« Merci, madame. »

« Continuez votre bon travail, lui conseilla Wu. Ne perdez pas votre concentration. Et dormez un peu, enseigne. Vous en aurez besoin. »

Nikolas étouffa un gémissement.

« Je vais faire cela, Commandant. »

« Wu terminé. »

L'échange terminé, l'enseigne eut enfin l'occasion de faire le point sur lui-même.

Il baissa les yeux et vit qu'il s'était couché tout habillé, encore en uniforme.

Et son colocataire, celui qui possédait ce « sens de l'équité assez extraordinaire » ?

Aucune trace de lui.

Manifestement, Caber n'avait pas été aussi fatigué que Nikolas.

L'enseigne sentit de nouveau l'envie de bâiller, et cette fois il céda.

Drôle de situation, pensa-t-il.

C'était bien le dernier problème qu'il s'était attendu à avoir sur le Stargazer — être tiré d'un sommeil profond par le second officier, incapable d'attendre davantage pour louer son sens du devoir.

Peut-être que Caber avait raison, se dit-il en se laissant retomber sur sa couchette et en fermant les yeux.

Peut-être qu'il pourrait malgré tout prouver à ces types de l'Académie qu'ils avaient tort.

C'est-à-dire, s'il ne gâchait pas tout en retombant dans ses anciennes habitudes.

Mais il ne ferait pas cela, se promit-il.

Il serait aussi patient et coopératif que n'importe qui ayant jamais servi à bord d'un vaisseau de Starfleet.

Lieutenant Nikolas, pensa-t-il.

Capitaine Nikolas.

Il sourit à cette perspective en s'endormant.

Picard se rendait sur la passerelle lorsque les portes de son compartiment de turbolift s'ouvrirent pour laisser entrer le lieutenant Valderrama.

Il sourit.

« Lieutenant. »

Elle lui rendit son sourire.

« Monsieur. »

Quand les portes se refermèrent, elle dit :

« J'ai compris que les boucliers avaient été rétablis. »

« Presque entièrement, lui dit le capitaine. Suffisamment pour que nous puissions nous remettre en route et achever ce que nous avons commencé. »

Valderrama acquiesça.

« C'est bon à entendre. »

« Mais nous serions toujours dans une impasse sans votre éclair de génie. »

Il accorda au lieutenant un regard admiratif.

« Utiliser le radar à notre époque — c'était, pour le moins, une idée inspirée. »

« Merci, monsieur », dit Valderrama.

Il sembla à Picard qu'elle était un peu moins enthousiaste qu'il ne l'avait vue sur la passerelle.

Mais la nouveauté de sa découverte et de son succès commençait probablement à s'estomper.

Il lui vint à l'esprit de l'interroger au sujet de son autre projet dans sa section.

« Au fait, dit-il d'une voix plus douce, comment se porte l'enseigne Jiterica ? »

Le lieutenant ne répondit pas tout de suite.

« Malheureusement, répondit-elle avec une réticence évidente, l'enseigne Jiterica pourrait aller mieux, monsieur. Elle paraît apathique, peu intéressée par les défis auxquels nous nous attaquons… et même renfermée par moments. Si je puis me permettre de donner mon opinion… ? »

« Je vous en prie. »

« Je ne pense pas que nous lui rendions service en continuant à essayer de la faire s'intégrer. »

Valderrama paraissait compréhensiblement compatissante.

Elle-même avait été considérée comme une marginale durant les dernières années.

« Je suis désolé de l'entendre, dit Picard. J'espérais que sa situation s'améliorerait — pour le bien de la Fédération autant que pour le sien. Néanmoins, j'apprécie votre franchise. »

« J'aurais préféré être franche au sujet de bonnes nouvelles », lui répondit l'officier scientifique.

Le capitaine sourit avec mélancolie.

« Peut-être la prochaine fois, lieutenant. Reprenez votre service. »

« Je vais faire cela », lui promit Valderrama.

Ils avaient alors atteint sa destination — le pont 6, qui abritait la section scientifique du vaisseau.

Les portes s'ouvrirent et le lieutenant sortit, laissant Picard avec matière à réflexion.

Dans son esprit, il commença à composer une recommandation à l'intention du commandement de Starfleet.

Elle contiendrait une recommandation selon laquelle l'enseigne Jiterica devrait recevoir sa libération sans condition.

Dans les circonstances présentes, réfléchit Picard, c'était le seul choix humain qui s'offrait à lui.

Idun Asmund entendit le sifflement des portes du turbolift s'ouvrant pour laisser entrer quelqu'un.

Le capitaine, pensa-t-elle sans se retourner.

Il avait dit qu'il arrivait.

« Barre », dit Picard, confirmant son intuition.

Il prit place derrière elle.

« Activez la propulsion à impulsion. »

« À vos ordres, monsieur », répondit Idun.

Ses longs doigts fins touchèrent les commandes requises sur sa console.

« Prêt. »

Il y eut une pause, comme si le capitaine savourait cet instant.

Et sans doute était-ce le cas.

« Pleine impulsion », dit-il enfin.

« Pleine impulsion », confirma-t-elle.

« Exécution », ordonna Picard, sa voix claquant comme un coup de fouet.

Idun les propulsa à travers les gaz et les nuages ionisés de Beta Barritus, en s'appuyant sur un mode de détection dont elle n'avait jamais entendu parler avant cette mission.

Cela n'avait d'ailleurs aucune importance qu'elle fût étrangère à cette chose appelée radar.

Si cela les rapprochait de leur proie, Idun Asmund était totalement pour.

Le Loup Blanc fronça les sourcils en observant son écran personnel de capteurs, où un unique point bleu se déplaçait lentement sur une grille blanche.

« Ils avancent de nouveau, annonça-t-il. Visiblement, quels que soient les problèmes qu'ils avaient, ils ont été résolus. »

Les épais sourcils de son second se rejoignirent au-dessus de l'arête de son nez tandis qu'il considérait cette nouvelle.

Puis, d'un bref geste du revers de la main, il balaya la menace que représentait leur poursuivant.

« Je suis content qu'ils bougent, gronda le Klingon. J'en ai assez de me cacher ici comme un p'takh geignard. »

Le Loup Blanc secoua lentement la tête en continuant d'étudier son écran.

« Il n'y a pas de lâches sur ce vaisseau, Turgis. S'il y en avait, je m'en serais débarrassé depuis longtemps. »

Le Klingon poursuivit comme s'il n'avait pas entendu le commentaire de son capitaine.

« Mon cœur aspire à la bataille — au sang ! Cela fait trop longtemps que je n'ai pas levé la main contre un ennemi ! »

Le Loup Blanc vit plusieurs autres occupants de la passerelle se tourner vers Turgis, méfiants devant le tranchant de sa voix.

D'un autre côté, songea-t-il, certains d'entre eux ressentaient probablement la même chose.

« Nous ne commandons pas un vaisseau de guerre, insista-t-il — et pas seulement pour le bénéfice du Klingon. Nous sommes des corsaires. Notre victoire consiste à ne pas nous faire prendre. »

Un bruit de dégoût jaillit de la gorge de Turgis.

« Ce n'est pas une victoire ! Ce n'est qu'une simple survie ! »

Les yeux du Loup Blanc se rétrécirent tandis qu'il se tournait vers son second.

« Que voulez-vous dire ? Que cette vie vous suffit ? Que vous en avez assez de ce que nous faisons ici ? »

Cela plaça le Klingon dans une position délicate.

Mais c'était exactement ce que le pirate avait voulu faire.

« Eh bien ? » demanda-t-il.

Le visage de Turgis devint rouge, mais il contint sa fureur — exactement comme le Loup Blanc s'y attendait.

Il n'avait pas partagé la même passerelle avec le Klingon tout ce temps sans avoir appris un peu à le connaître.

Tandis que Turgis s'éloignait à grands pas pour noyer sa défiance dans une bouteille de vin de sang, le pirate se tourna vers les autres.

« Qu'est-ce que vous regardez ? leur demanda-t-il. La chasse a repris — et nous avons encore du travail à faire. »

Un à un, ils retournèrent à leurs occupations.

Et un instant plus tard, l'homme connu sous le nom de Loup Blanc fit de même, car il avait déjà joué une partie de poker ou deux dans sa vie.

Et il savait qu'un as caché ne garantissait pas toujours la victoire.

Chapitre Vingt

Le chef des communications Martin Paxton n'était pas maniaque sur beaucoup de choses, mais il avait une véritable obsession pour la ponctualité.

Alors, quand son remplaçant ne s'était toujours pas présenté dix bonnes minutes après la fin de son quart, cela l'agaça.

Et cela l'agaça encore davantage parce que l'officier en retard était Ulelo.

Il avait retiré Ulelo du quart de nuit plus tôt que n'importe quel autre chef des communications ne l'aurait fait.

Il avait traité le nouveau venu avec chaleur et respect.

À la place d'Ulelo, Paxton se serait assuré de ne surtout pas mordre la main qui le nourrissait.

Finalement, le chef des communications en eut assez.

Tapotant son insigne, il dit :

« Paxton à Ulelo. »

Il n'y eut pas de réponse.

Il répéta :

« Paxton à Ulelo. »

Toujours aucune réponse.

« Ordinateur, dit-il, localisez M. Ulelo. »

La voix douce et féminine de l'ordinateur l'informa que :

« M. Ulelo se trouve dans la baie des navettes. »

Le chef des communications fronça les sourcils.

« Paxton à Ch— »

« Monsieur Paxton ? » dit quelqu'un sur le canal de communication.

Mais cela ne ressemblait pas à la voix d'Ulelo.

« Ici Paxton, dit-il. Qui est à l'appareil ? »

« C'est Andarko, monsieur. Technicien de première classe. Je parle dans le communicateur de M. Ulelo. »

« Et pourquoi M. Ulelo ne parle-t-il pas lui-même dans son communicateur ? » demanda Paxton, estimant que c'était une question raisonnable.

« Il a retiré sa tunique pour travailler sur l'une des navettes avec le lieutenant Chiang, répondit Andarko. Mais quand j'ai entendu une voix sortir de son communicateur, je suis venu voir ce qui se passait. »

« Je vois », dit Paxton.

S'il avait parlé directement dans la grille d'interphone, le nom d'Ulelo aurait retenti dans toute la baie des navettes.

Mais, ne voulant pas embarrasser Ulelo plus que nécessaire, il avait choisi la méthode plus discrète de communicateur à communicateur, si bien qu'Andarko était le seul à l'avoir entendu.

« Auriez-vous l'amabilité, demanda Paxton au technicien, de me chercher M. Ulelo ? J'ai besoin de lui parler immédiatement. »

« En fait, dit Andarko, il est juste ici, monsieur. »

Un instant plus tard, le chef des communications entendit une voix qu'il reconnut comme étant celle d'Ulelo.

« Monsieur ? »

« M. Ulelo, dit Paxton d'un ton égal, êtes-vous conscient du fait que vous étiez censé vous présenter sur la passerelle il y a presque quinze minutes ? »

« En réalité, intervint une troisième voix, c'est ma faute si Ulelo est en retard. »

Il fallut un moment à Paxton pour l'identifier.

« Chiang ? »

« C'est exact, confirma le chef de baie des navettes. Et j'assume la responsabilité du retard de M. Ulelo. Voyez-vous, il m'a demandé à voir les navettes les plus récentes. Et pendant que nous les examinions, il a découvert un problème de communication sur la type huit. Je lui ai demandé s'il pouvait rester un moment pour le réparer et, malheureusement, nous avons tous les deux perdu la notion du temps. »

« Désolé, monsieur », dit Ulelo.

« Moi aussi », ajouta Chiang. « Je ne voulais pas monopoliser votre homme aussi longtemps. »

Dans ces circonstances, Paxton pouvait difficilement se mettre en colère.

Ce n'était pas comme si Ulelo avait flâné.

Il travaillait — simplement pas à l'endroit où il était censé travailler.

« N'y pensez plus, dit le chef des communications. Dites-moi simplement quand je peux l'attendre. »

« Immédiatement, l'assura Ulelo. J'en ai terminé avec la navette. M. Chiang ne devrait plus avoir de problème avec elle à partir de maintenant. »

« Je n'aurais même pas su qu'elle avait un problème, fit remarquer le chef de baie des navettes, si Ulelo ne l'avait pas signalé. »

« Alors c'est une bonne chose qu'il ait été là, dit Paxton. À plus tard, Chiang. Paxton terminé. »

Avec un petit rire intérieur, il reporta son attention sur sa console de communication.

Chiang avait de la chance qu'Ulelo soit d'un naturel aussi curieux.

En fait, ils avaient tous de la chance.

Étant donné la nature dangereuse de leur mission, la dernière chose dont ils avaient besoin était une défaillance de navette.

* * * * *

En entrant dans le bureau du capitaine, Gilaad Ben Zoma vit une silhouette debout de l'autre côté de la pièce, regardant par le hublot d'observation.

Pendant un instant, il aurait juré qu'il s'agissait du regretté Daithan Ruhalter.

Mais bien sûr, ce n'était pas lui.

C'était Jean-Luc Picard.

Étrange, pensa le premier officier.

Picard n'était pas aussi grand que Ruhalter ni aussi large d'épaules, et les cheveux de Ruhalter étaient gris là où ceux de Picard étaient encore bruns.

Et pourtant, pendant un instant, Picard lui avait rappelé leur ancien capitaine.

C'était quelque chose dans son maintien, décida Ben Zoma.

Quelque chose dans la façon dont il se tenait.

Ruhalter avait été un homme sûr de lui, un capitaine sûr de lui.

Et il semblait à Ben Zoma que son ami devenait lui aussi un capitaine sûr de lui.

Et pourquoi pas ?

Ils avaient déjà accompli ce que personne d'autre n'avait pu accomplir.

Ils avaient traversé le champ de débris et la ceinture de vortex et maintenant — grâce à Valderrama — ils avaient trouvé un moyen de voir dans un endroit où les capteurs standards leur étaient inutiles.

Avec un peu de chance, ils accompliraient encore une tâche de plus — celle qui les avait amenés ici.

Ils captureraient l'insaisissable et célèbre Loup Blanc.

« Vous regardez encore par ce hublot », remarqua Ben Zoma.

Picard eut un rire sombre.

« Je trouve que c'est ici que je réfléchis le mieux. »

« Avant, vous réfléchissiez le mieux sous la douche, dit le premier officier. Du moins, c'est ce que vous m'avez dit. »

« C'était, répondit le capitaine, avant que je n'aie un hublot d'observation devant lequel rester planté. »

Ben Zoma se surprit à sourire.

« Alors, qu'est-ce qui vous occupe l'esprit à une heure aussi avancée ? »

« Notre manière d'attraper le Loup Blanc. Je pense que nous devons la reconsidérer. »

Le premier officier tira une chaise.

« Je vous écoute. »

Picard ferma le poing droit et utilisa l'index gauche pour tracer un cercle au-dessus.

En parlant, le cercle descendit jusqu'à figurer une orbite équatoriale.

« En ce moment, dit Picard, nous descendons vers Beta Barritus selon une spirale peu prononcée — l'approche classique pour trouver quelque chose dans un système solaire lorsque les conditions de détection sont inférieures à l'idéal. L'avantage de cette approche est qu'il est probable que nous finirons par croiser la position du Loup Blanc. »

Mais il y avait aussi un inconvénient.

Picard l'exprima.

« Malheureusement, cela risque de prendre très longtemps. Et si le Loup Blanc se cache de l'autre côté de l'étoile, ce qui est tout à fait possible, le rattraper prendra encore plus de temps. »

Ben Zoma acquiesça.

« Rien à redire là-dessus. »

« Ce que j'envisage, dit le capitaine, c'est d'aller directement à Beta Barritus — un trajet qui ne devrait pas prendre plus de trois heures à pleine impulsion. Puis, lorsque nous serons à peut-être mille kilomètres de l'étoile, nous pourrons suivre une spirale ascendante. »

« Parce que le Loup Blanc se cache probablement aussi près de Beta Barritus qu'il le peut, observa pensivement le premier officier. Je veux dire, c'est ce que je ferais — rendre l'accès aussi difficile que possible pour mes poursuivants, et à plus forte raison sa localisation. »

« Précisément. Et s'il se trouve que ses capacités de détection sont supérieures à notre radar et qu'il nous repère avant que nous le repérions, il prendra probablement la fuite vers l'extérieur. »

« Ce qui finira par le faire sortir du système — et fera de lui une proie facile pour l'armada de McAteer. »

Ben Zoma sourit avec appréciation.

« De toute évidence, vous avez fait plus qu'y réfléchir. Vous avez pensé tout cela de façon sacrément approfondie. »

« C'est exact », admit Picard en prenant place derrière son bureau.

« Alors, qu'en pensez-vous ? »

Ben Zoma haussa les épaules.

« Ce que j'en pense, Jean-Luc, c'est que nous devrions mettre votre stratégie en œuvre. »

Le capitaine parut satisfait de la réponse de son ami.

« Je suis heureux de vous entendre dire cela, Numéro Un. »

Il tapota son communicateur.

« Barre, ici Picard… »

Et il donna l'ordre de se diriger directement vers Beta Barritus.

« À vos ordres, monsieur », dit Idun.

Ben Zoma jeta un coup d'œil au hublot d'observation et vit l'éclat rougeâtre de l'étoile s'intensifier.

Idun les faisait virer, les plaçant sur la trajectoire décrite par Picard.

Le capitaine le remarqua lui aussi.

« Voilà, dit-il en se tournant de nouveau vers son ami. C'est fait. »

Ben Zoma observa l'homme assis de l'autre côté du bureau.

« Vous savez, remarqua-t-il, je suis content de vous voir si enthousiaste. Pendant un moment, lorsque nous sommes entrés dans ce système, vous fronciez tellement les sourcils que j'ai cru que votre visage allait se fissurer. »

Picard eut l'air sceptique.

« Vraiment ? »

« Vraiment », répondit le premier officier.

« Eh bien, dit le capitaine, je me sens davantage en contrôle de la situation. Bien que, pour être honnête, je ne sois en rien en contrôle. Je ne sais toujours pas quels tours notre adversaire peut encore avoir en réserve. »

Il n'avait pas tort, concéda Ben Zoma.

Il était difficile de savoir comment combattre quelqu'un quand on savait si peu de choses sur lui.

« C'est drôle, poursuivit Picard. Je croyais que notre bataille contre les Nuyyad avait été notre baptême du feu — un combat à mort contre un ennemi impitoyable et puissant. Et pourtant je me sens si brut, si peu éprouvé. »

« C'est peut-être ce qu'un capitaine ressent toujours, suggéra Ben Zoma. Peu importe depuis combien de temps il commande. »

À en juger par l'expression du visage de Picard, cette possibilité ne lui avait pas traversé l'esprit.

« Peut-être », admit-il.

Tous deux restèrent assis en silence, sans hâte.

Finalement, ce fut le capitaine qui reprit la parole.

« Je devrais jeter un autre coup d'œil à ce que nous savons du Loup Blanc. Je trouverai peut-être quelque chose qui m'a échappé. »

Ben Zoma secoua la tête.

« Vous avez compulsé ces journaux pendant des jours entiers. Cela suffit. Vous êtes peut-être l'homme aux commandes ici, mais il n'y a rien de plus que vous puissiez faire. »

« Il doit bien y avoir quelque chose que je puisse— »

« Allez dormir, conseilla Ben Zoma. C'est ce qu'aurait fait le capitaine Ruhalter. »

Le capitaine y réfléchit, puis rejeta l'idée.

« Peut-être pas tout de suite, Gilaad. »

Les yeux de Ben Zoma se rétrécirent avec méfiance.

« Vous ne pouvez tout simplement pas vous tenir loin de ces journaux, n'est-ce pas ? Vous allez rester éveillé jusqu'au bout de la nuit à essayer de trouver quelque chose que vous avez manqué. »

« Pas jusqu'au bout de la nuit, je vous l'assure. »

« Vous allez donc aller vous coucher bientôt ? »

« Absolument. Dans quelques minutes à peine. »

« Sur l'honneur du scout ? »

« Sans l'ombre d'un doute. »

Ben Zoma se renversa dans sa chaise et croisa les bras sur sa poitrine.

« Bien. J'attends. »

Picard commença à protester.

« Ce n'est pas nécessaire de— »

Son ami l'interrompit d'une main levée.

« Honnêtement, quel genre de premier officier serais-je si je ne veillais pas à la santé et au bien-être de mon capitaine ? »

Picard secoua la tête.

« Gilaad, je— »

« Et quel genre d'ami serais-je si je vous laissais assis ici tout seul, à essayer de trouver une aiguille de quelque chose d'utile dans une botte de journaux de commandement ? »

Le capitaine soupira.

« Croyez-moi, je n'en ai aucune envie. J'irais me coucher si je le pouvais. »

« J'en suis sûr », répondit Ben Zoma d'un ton égal.

Mais il ne bougea pas de sa chaise.

Picard se rappela une fois encore pourquoi il tenait son premier officier en si haute estime.

« Puis-je au moins vous offrir quelque chose à boire ? »

Il désigna la tasse à moitié vide sur son bureau.

« Du thé, peut-être ? »

Ben Zoma secoua la tête.

« Non merci. Ça m'endort. Que diriez-vous d'une tasse de café noir ? »

Le capitaine se leva pour satisfaire la demande de son ami.

« Tout de suite. »

Gerda Asmund regarda l'étendue rouge et bouillonnante de Beta Barritus glisser hors du bord de l'écran.

Elle ne pensait pas qu'elle la regretterait, non plus — pas après avoir contemplé sa masse sans cesse grandissante pendant les trois dernières heures.

La lumière criarde de l'étoile fut remplacée par des amas cotonneux de rose tendre et de lavande, trop denses pour que Gerda puisse voir à travers.

Heureusement, elle n'avait pas besoin de rien voir.

Le radar de Valderrama fonctionnait comme un bat'leth soigneusement affûté, tranchant tout et n'importe quoi sur son passage.

Bientôt, pensa la navigatrice, ils trouveraient le Loup Blanc.

Elle le sentait jusque dans la moelle de ses os.

Ils le trouveraient et mettraient fin au mythe de son invincibilité, ajoutant encore à la gloire déjà associée au nom Stargazer.

Et la gloire, c'était ce qui faisait toute la différence entre le vin de sang et l'eau, entre la vie et la simple existence.

N'importe quel Klingon le savait.

Gerda était en train d'affiner la route qu'elle avait tracée pour sa sœur lorsqu'elle remarqua quelque chose sur son écran radar, quelque chose représenté par un point vert sur un fond par ailleurs noir.

Il n'y avait ni planète ni lune dans ce système solaire.

Il n'y avait même pas d'astéroïdes.

Ils avaient tous été réduits en ions lorsque leur étoile d'origine était passée en nova.

Et ce ne pouvait pas être leur sonde d'assistance radar, car celle-ci se trouvait ailleurs.

Donc, s'il y avait un objet là-dehors, ce n'était ni quelque chose qu'ils avaient emporté avec eux, ni un corps d'origine naturelle.

Ce qui ne laissait à Gerda qu'une seule conclusion inévitable.

Elle se tourna vers sa sœur et vit qu'Idun avait remarqué elle aussi le point vert.

Ses yeux, fixés intensément sur ses écrans, brillaient d'une anticipation de guerrière.

La navigatrice se tourna vers la grille d'interphone.

« Capitaine Picard, ici le lieutenant Asmund. »

« Picard à l'appareil », répondit le capitaine un instant plus tard.

Il paraissait fatigué à Gerda.

Mais aucun d'entre eux ne dormait beaucoup, ces jours-ci.

« Il y a quelque chose sur le radar », lui dit-elle.

Il y eut une pause.

« J'arrive tout de suite », répondit Picard.

Et il ne paraissait plus le moins du monde fatigué.

Chapitre Vingt-et-Un

Picard avait une longueur d'avance sur Ben Zoma lorsqu'ils sortirent de son bureau et traversèrent la passerelle.

« Distance ? » demanda-t-il en s'approchant du poste de Gerda.

« Un peu plus d'un million de kilomètres », lui répondit sa navigatrice.

« Est-ce un vaisseau ? »

Gerda hocha la tête. « Je pense que oui. »

Picard leva les yeux vers l'écran principal. Tout ce qu'il voyait était un amas de gaz rouge sang.

Puis il regarda au-delà de sa navigatrice vers l'écran de sa console qui l'avait alertée. On y voyait un fond noir avec un point vert bien visible.

Il y avait bien quelque chose là-bas, pensa Picard. Quelque chose qui pouvait être le White Wolf. Et grâce au radar de Valderrama, le Stargazer pouvait le suivre.

« Alerte rouge », ordonna-t-il.

« Levez les boucliers et armez les armes », ajouta Ben Zoma.

« Boucliers levés, monsieur », confirma Vigo depuis la console d'armement. « Phaseurs et torpilles photoniques prêts. »

Bien sûr, les torpilles étaient un dernier recours. Picard voulait toujours ramener la cargaison intacte — et le White Wolf aussi, s'il le pouvait.

« Rapprochez-nous », dit-il à Idun.

Elle s'en chargea. « À vos ordres, capitaine. »

L'officier de barre effectua l'ajustement nécessaire. Rien ne changea sur l'écran principal, mais les moniteurs de Gerda racontaient une autre histoire : l'objet se rapprochait seconde après seconde.

« Quatre cent mille kilomètres », annonça Gerda.

Si c'était bien le White Wolf, il ne semblait pas encore savoir qu'il avait de la compagnie — et cela donnait à Picard un avantage considérable. Il pouvait se rapprocher davantage avant que sa proie ne réalise qu'elle était chassée.

À moins que ce soit un piège.

La bouche de Picard s'assécha à cette pensée. Et si c'était le cas ? Son adversaire attendait-il son heure, aussi conscient du Stargazer que celui-ci l'était de lui ?

« Trois cent mille kilomètres, capitaine. »

Toujours aucune réaction du White Wolf — si c'était bien lui. Le capitaine commençait à douter.

« Deux cent mille », signala Gerda.

« Feu dès que prêt ! » aboya Picard.

« Cent mille… »

Et leur adversaire se réveilla.

La salve de phaseurs du White Wolf sembla surgir de nulle part. Elle apparut brusquement sur l'écran, grandissant avec une splendeur volcanique jusqu'à blanchir toute l'image.

« Manœuvres d'évitement ! » cria Picard.

Mais il était trop tard.

L'attaque frappa le Stargazer avec une violence assourdissante. Le pont bascula sous les pieds du capitaine. S'agrippant au dossier du fauteuil de Gerda, il parvint à rester debout, de justesse.

Pendant qu'Idun les faisait virer pour s'éloigner de l'ennemi, Vigo lança une contre-attaque. Les éclairs d'énergie du Stargazer disparurent dans la brume cramoisie à la recherche de l'ennemi invisible.

« Raté ! » siffla Gerda après avoir consulté son radar et la simulation informatique du tir.

Une seconde salve rouge rubis apparut sur l'écran. Mais cette fois elle passa à côté sans les toucher. Manifestement, les manœuvres d'Idun perturbaient le ciblage ennemi.

Vigo riposta avec une nouvelle volée. Picard la suivit sur le moniteur de Gerda, la voyant filer vers le point vert représentant le vaisseau pirate.

Mais au dernier instant, le White Wolf vira brutalement et évita l'attaque.

À ce moment-là, le pirate aurait pu tenter de fuir. Mais il n'en fit rien. Il revint à l'attaque, droit sur la gorge du Stargazer.

Picard jeta un regard à Idun. Elle acceptait le défi, refusant de modifier leur cap d'un seul degré. Après tout, elle avait été élevée par des Klingons, et les Klingons ne reculaient pas devant une attaque frontale.

Alors que la collision devenait imminente, Picard aurait préféré que son officier de barre ait grandi dans une culture un peu moins agressive. Et il le pensa encore plus quand le vaisseau ennemi devint visible sur l'écran.

Ce n'était plus une abstraction mais une réalité.

Et pourtant, il paraissait presque irréel : un spectre pâle surgissant d'une mer de sang et de feu, remontant d'une profondeur rouge impossible. Pas la masse noire de son cauchemar, mais une silhouette mince et fantomatique.

Et comme Idun, le pilote ennemi ne fléchissait pas. Le pirate suivait une trajectoire qui menaçait de percuter le Stargazer.

« Feu ! » cria Picard.

Mais le White Wolf vira déjà sur tribord, déjouant son tir, et passa à toute vitesse en tirant une série de phaseurs à bout portant.

La violence de l'attaque projeta le capitaine au sol. Derrière lui, une console explosa dans une gerbe d'étincelles et de fumée, tandis que des cris de douleur retentissaient.

Mais Ben Zoma s'occuperait des blessés, pensa Picard en se relevant. Le rôle du capitaine était d'éviter qu'ils subissent une seconde attaque pareille.

« Rapport ! »

« Boucliers à moins trente-huit pour cent ! » grogna Gerda.

« Victimes sur les ponts sept, dix et onze ! » annonça Paxton. « Brèches de coque sur douze et treize ! »

Picard jura à mi-voix. Ils avaient pris un sacré coup. Et jusqu'ici, ils n'avaient même pas effleuré l'ennemi.

Le problème était simple : le pirate était plus manœuvrable que le Stargazer, plus grand et plus puissant. Il ne pouvait peut-être pas rivaliser en puissance de feu ou en défenses, mais il pouvait tourner autour d'eux.

Ils avaient besoin d'une nouvelle tactique.

Serrant les dents, Picard chercha une idée.

Mais il ne pensait qu'à Daithan Ruhalter — non pas le héros qui l'avait inspiré, mais la version mélancolique de son cauchemar. Les paroles de ce dernier remontèrent dans sa mémoire.

L'instinct, disait-il. On l'a ou on ne l'a pas. Et si on ne l'a pas, aucun capteur ni bouclier ne peut compenser.

Une goutte de sueur glissa le long du visage de Picard. Il avait l'impression que tous les regards étaient braqués sur lui, attendant la phrase qui changerait le cours de la bataille.

Mais il n'avait rien à dire.

Trop tôt, avait dit Ruhalter dans son cauchemar. Trop jeune.

Non, pensa Picard en fixant l'écran. Je ne suis pas trop jeune. Je vaincrai le White Wolf.

Et soudain, l'idée lui vint.

Il se tourna vers Idun. « Retraite ! Pleine impulsion ! »

Son officier de barre le regarda avec horreur, comme prête à protester.

Mais finalement elle se contenta d'exécuter l'ordre.

Les nuages de gaz glissèrent sur l'écran tandis que le Stargazer virait de bord et s'éloignait à toute vitesse.

Picard rejoignit Gerda et observa son radar. Le pirate ne les laissait pas partir. Il les poursuivait.

Et pourquoi pas ? Le White Wolf avait prouvé sa supériorité tactique. Il voulait finir la chasse rapidement.

Picard évalua la distance entre les deux vaisseaux : trop grande pour des phaseurs efficaces.

Mais cela pouvait changer.

« Arrêt complet ! » cria-t-il. Puis à Vigo : « Feu ! »

Tout se passa très vite. Le vaisseau pirate surgit presque sur l'écran tandis que deux faisceaux de phaseurs frappaient à très courte distance.

L'impact fit déraper le vaisseau ennemi à un angle terrifiant. Picard imagina presque les coques se frôler.

Mais ils ne s'étaient pas touchés.

Le Stargazer et ses boucliers tenaient toujours.

Ce qui n'était probablement pas le cas du pirate.

« Poursuivez-le ! » ordonna Picard.

Le Stargazer vira pour reprendre la chasse.

« Distance ? »

« Cent vingt-cinq mille kilomètres. »

Plus loin que la portée idéale… mais le pirate ne manœuvrait pas.

« Ciblez et tirez ! »

Les phaseurs frappèrent encore.

« Tirez encore ! »

Cette fois Gerda annonça : « L'ennemi ralentit. Demi-impulsion au maximum. »

La distance diminuait rapidement.

« Adaptez la vitesse et tirez ! »

Le Stargazer ralentit et continua de tirer.

Ben Zoma rejoignit Picard.

« Comment ça se passe ? »

« Mieux qu'avant, Numéro Un. »

« D'où vous est venue cette manœuvre ? »

Picard répondit : « Je pensais au capitaine Ruhalter. Nous faisions de l'escrime. Il utilisait souvent une attaque appelée "stop-thrust", qui commence par une retraite. »

« Nous les avons encore touchés », dit Gerda. « Ils avancent à peine. »

Le point vert sur l'écran confirmait.

« On dirait qu'il est fini », dit Ben Zoma.

« À moins qu'il ne nous tende un piège », répondit Picard.

Feignir d'être hors d'usage pour les attirer.

Ben Zoma suggéra qu'à moins de cinquante kilomètres ils pourraient obtenir un scan complet.

Picard réfléchit.

« Réduisez à un huitième impulsion. »

Ils s'approchèrent lentement.

À cinquante-deux kilomètres, ils avaient assez de données.

Les boucliers du White Wolf étaient tombés. Ses armes hors ligne. Sa propulsion presque morte.

Le Stargazer avait gagné.

Le White Wolf écarta la fumée qui sortait de la console de son timonier en flammes, puis regarda l'écran radar.

Le poursuivant, représenté par une icône bleue, se rapprochait.

« Maudits soient-ils », grogna Turgis, blessé.

« Oui… maudits soient-ils », répondit le pirate.

Son vaisseau était impuissant. La cargaison serait reprise et son équipage jugé.

Mais il lui restait un atout caché.

Tant que cet individu n'était pas intervenu, tout restait possible.

Picard était tenté de sourire en savourant sa victoire.

Mais le travail n'était pas terminé.

Il faudrait aborder le vaisseau pirate pour récupérer équipage et cargaison, car les transporteurs étaient inutilisables à cause des interférences.

« Capitaine ? » dit Gerda.

« Oui, lieutenant ? »

Elle montra son radar.

Il y avait maintenant deux points.

« Capitaine… radar indique un second vaisseau dans la zone. »

Chapitre Vingt-Deux

Picard se tourna vers Ben Zoma. « Un second vaisseau ? »

Ils ne s'attendaient à trouver qu'un seul vaisseau en partant à la poursuite du White Wolf. S'il y avait deux ou trois pirates, ou peut-être davantage encore, cela annonçait des ennuis.

Ben Zoma fronça les sourcils. « Ça ne présage rien de bon. »

« Manœuvres d'évitement », ordonna le capitaine à Idun.

Mais alors que le Stargazer commençait à contourner le White Wolf, Paxton prit la parole depuis sa console de communications.

« Ils nous appellent », informa-t-il Picard.

Le capitaine sentit un muscle se contracter dans sa mâchoire tandis qu'il évaluait la situation. « Interrompez les manœuvres, dit-il à Idun. Mais tenez-vous prête à les reprendre sur mon ordre. »

« À vos ordres, capitaine », répondit l'officier de barre.

Picard jeta un regard à Paxton. « Répondez à l'appel, lieutenant. »

Paxton se tourna vers sa console et exécuta l'ordre. Un instant plus tard, il se retourna de nouveau, avec sur le visage une expression d'incrédulité manifeste. « Capitaine, dit-il, c'est le Cochise. »

Picard n'était pas prêt à le croire. « Vous en êtes certain ? » demanda-t-il à son officier des communications.

Paxton haussa les épaules. « C'est ce qu'ils prétendent, monsieur. »

« Alors ils doivent pouvoir me montrer le capitaine Greenbriar, conclut Picard. Dites-leur que je veux le voir. Tout de suite. »

Paxton se remit au travail, et avant même que Picard n'ait le temps de reprendre son souffle, le visage âpre d'un capitaine de Starfleet remplit l'écran principal. L'image était brouillée de parasites et vacillait parfois, mais il n'y avait aucun doute : c'était Greenbriar.

« Picard, dit-il, allez-vous bien ? »

« Oui, répondit le capitaine. » Il regarda autour de lui les dégâts subis par sa passerelle. « Même si nous avons connu des jours meilleurs. »

« Et le White Wolf ? »

« Neutralisé, apparemment. Nous étions sur le point de constituer une équipe d'abordage quand vous êtes arrivé. »

« C'est une bonne nouvelle », dit Greenbriar.

Picard aurait dû être heureux de voir son collègue, heureux d'avoir un peu de soutien dans un endroit aussi dangereux. Pourtant, quelque chose dans la présence du Cochise ici lui semblait anormal.

Avant le Stargazer, personne n'avait jamais réussi à aller aussi loin. Pas en des dizaines de tentatives précédentes. Personne.

Et pourtant, le Cochise était là, baigné par la lumière rougeâtre de proximité de Beta Barritus. Cela ressemblait à une sacrée coïncidence — un peu trop énorme pour que Picard l'avale sans broncher.

« Je ne m'attendais pas à vous voir ici, dit-il à Greenbriar. »

« Je ne m'attendais pas moi-même à être ici, répondit Greenbriar d'un ton cordial. Au dernier moment, l'amiral McAteer a changé d'avis et nous a envoyés pour vous soutenir. »

« Oui, dit Picard, je le savais. Je voulais dire que je ne pensais pas que vous pourriez pénétrer aussi loin dans le système. »

Pendant qu'il parlait, son esprit s'emballait. Que se passe-t-il ici ? se demanda-t-il.

Son ami Corey Zweller l'avait averti que McAteer voulait le voir échouer, afin qu'on puisse aussi considérer l'amiral Mehdi comme un échec. Mais jusqu'où McAteer voulait-il aller ?

Jusqu'à coûter la vie à Picard et à son équipage ?

Et si le Stargazer et tous ceux qui se trouvaient à bord étaient perdus ici, dans cet endroit dangereux, qui le remettrait en question ? Qui saurait que le Cochise l'avait suivi ?

Personne, hormis le capitaine et l'équipage du Cochise — et l'amiral McAteer, bien sûr.

Soudain, le capitaine réalisa à quoi il pensait — et rejeta l'idée.

Je deviens paranoïaque, songea-t-il. Je suis sous tension depuis si longtemps que j'ai commencé à croiser le fer avec des ombres.

McAteer était peut-être beaucoup de choses, mais c'était aussi un officier supérieur de Starfleet, un homme en qui d'autres hommes de jugement plaçaient une confiance absolue. Il était impensable qu'il sacrifie le Stargazer pour servir ses ambitions personnelles.

N'est-ce pas ?

Alors qu'il se posait la question, il remarqua Ben Zoma penché au-dessus de la console de Gerda. Un coup d'œil lui apprit que le vaisseau de Greenbriar était entré dans la portée de leurs capteurs limités — même si cette portée restait supérieure à celle du Cochise, puisque les instruments de Greenbriar n'avaient pas été améliorés par le chef Simenon du Stargazer.

Ben Zoma examinait le Cochise avec attention, vérifiant ses niveaux d'énergie, son intégrité structurelle, son équipage, tout ce qui pouvait indiquer que quelque chose clochait. Et Gerda suivait chacun de ses gestes.

Intérieurement, Picard sourit. Il semblait qu'il n'était pas le seul à se méfier de l'apparition de Greenbriar ici.

« Comment avez-vous réussi à venir jusqu'ici ? » demanda-t-il à Greenbriar.

« De la même manière que vous, j'imagine, répondit l'homme. Nous avons fait un saut en distorsion à travers le champ de débris, puis inversé la polarité de nos boucliers pour traverser la ceinture de vortex. Et quand nous n'avons plus rien vu dans cette purée, mon ingénieur en chef a eu l'idée de— »

Sans avertissement, Gerda pivota sur son siège. « Capitaine, dit-elle avec des yeux durs et furieux, le Cochise arme ses armes ! »

Picard n'eut même pas le temps de jurer. « Toute la puissance disponible aux boucliers ! »

Ils effectuèrent l'ajustement juste à temps pour repousser un barrage aveuglant de phaseurs rouges. Malgré tout, l'impact fit violemment tanguer tout le monde sur la passerelle vers tribord et arracha l'un des conduits de plasma de ses fixations.

« Ripostez ! » tonna le capitaine tandis que le conduit fouettait l'air en tous sens, projetant du plasma surchauffé contre une cloison.

Vigo répliqua contre le Cochise, de classe Constellation, avec ses batteries de phaseurs avant, mais le vaisseau de Greenbriar exécutait déjà des manœuvres d'évitement. Un seul des faisceaux réussit à l'atteindre.

Et un instant plus tard, le collègue de Picard revenait déjà pour une nouvelle passe.

« Boucliers à moins cinquante-quatre pour cent », nota Gerda.

Le capitaine encaissa l'information. Son vaisseau était nettement désavantagé. Il avait déjà été malmené par le White Wolf, tandis que celui de Greenbriar était presque intact.

Et Greenbriar lui-même était l'un des capitaines les plus expérimentés de la flotte, alors que Picard n'avait reçu le commandement du Stargazer que depuis quelques semaines à peine.

Un affrontement déséquilibré s'il en fut jamais un, pensa Picard. Il devait trouver un moyen de renverser la situation.

« Manœuvres d'évitement », ordonna-t-il à Idun. Puis il jeta un regard à Vigo. « Feu à volonté. »

L'officier de barre éloigna le Stargazer du centre de la cible, offrant au Cochise une cible mouvante, fuyante et vrillée. Et dès que le vaisseau de Greenbriar entra à portée, Vigo l'accueillit par une salve crépitante de phaseurs.

Mais le Stargazer était lui aussi malmené. Le capitaine fut rejeté dans son fauteuil lorsqu'une banque de contrôle arrière s'embrasa.

« Boucliers à moins soixante-seize pour cent », annonça Gerda.

« Victimes sur les ponts sept et huit », ajouta Paxton. « L'infirmerie envoie des équipes. »

Picard sentit une main familière se poser sur son épaule. « Nous ne pouvons pas simplement échanger des volées avec eux, dit Ben Zoma à voix si basse que seul son ami pouvait l'entendre. C'est exactement ce que Greenbriar veut que nous fassions. »

Le capitaine fronça les sourcils en examinant ses options. Pendant ce temps, le Cochise vira et revint à la charge avec toute sa fureur. Comme auparavant, Idun rendit difficile à Greenbriar de les toucher, mais il réussit tout de même un tir solide.

« Boucliers à moins quatre-vingt-sept pour cent », annonça Gerda, avec une pointe de frustration dans la voix.

Et le Cochise, avec son capitaine toujours imperturbable, revenait déjà pour une autre attaque.

Le Stargazer ne pouvait encaisser qu'un seul barrage supplémentaire avant de perdre complètement ses défenses. Si Picard devait renverser le cours des choses, c'était sa dernière chance.

La sueur lui mouilla le creux du dos. Il devait faire quelque chose. Mais quoi ?

Et alors la réponse lui vint. Bien sûr, pensa-t-il. C'était si simple qu'il s'étonna de ne pas y avoir pensé plus tôt.

« Monsieur Vigo », dit Picard.

L'officier aux armes se tourna vers lui.

« Visez le centre du déflecteur de navigation du Cochise et frappez-le avec le faisceau le plus étroit et le plus intense que vous puissiez produire. Et ne relâchez pas avant que je vous le dise. »

Vigo sourit, signe qu'il comprenait au moins en partie ce que son capitaine préparait. « À vos ordres, capitaine. »

Le capitaine se tourna vers son officier de barre. « Offrez-nous une bonne vue de notre cible, lieutenant. »

Idun hocha la tête, toujours aussi ferme. « Oui, capitaine. »

Alors qu'ils se rapprochaient du vaisseau de Greenbriar, Idun inclina brutalement et de manière inattendue le Stargazer, le faisant passer devant l'étrave du Cochise. Le mouvement paraissait téméraire, car il exposait leur flanc aux phaseurs adverses pendant un laps de temps dangereusement long.

Et le Stargazer en paya le prix.

Balayé par les faisceaux dirigés de Greenbriar, il perdit plus encore que ce qui lui restait de boucliers. Il subit des brèches de coque, des liaisons énergétiques sectionnées, et cessa de fonctionner de mille petites façons.

Picard n'avait pas besoin d'entendre les rapports de dégâts. Il sentait ce qui s'était produit jusque dans ses os.

Mais la manœuvre d'Idun offrit aussi à Vigo l'ouverture dont il avait besoin. Les puissants faisceaux rouges du Stargazer plongèrent sans pitié au cœur du déflecteur de navigation adverse, traversant couche après couche de distorsion spatiale maintenue par gravitons en une infime fraction de seconde.

Heureusement, ils n'avaient pas besoin de détruire tout le déflecteur. Leur objectif était le petit émetteur de signal longue portée situé en son centre, une structure peu profonde en forme de bol, utilisée à cet instant pour une seule chose…

Transmettre les ondes radio à fréquence spéciale qui alimentaient le système radar de Greenbriar.

* * * * *

Alors qu'Obal se précipitait dans la baie des navettes avec les autres membres de son équipe de sécurité, il observa la scène avec autant de calme et d'objectivité que ses instructeurs de l'Académie le lui avaient appris.

Trois membres d'équipage étaient à terre. Non, corrigea-t-il en contournant une navette de fret et en voyant une autre paire de jambes dépasser derrière elle, cela faisait quatre.

Filant à travers la baie aussi vite qu'il le pouvait, il atteignit les jambes non identifiées et découvrit le corps auquel elles appartenaient. C'était le lieutenant Chiang, le chef de cette section.

L'homme était inconscient, du sang coulant d'une coupure à son front. Il y avait aussi du sang sur la navette à côté de lui. Apparemment, Chiang s'y était cogné la tête lors de l'un des impacts de phaseurs encaissés par le Stargazer.

Le devoir d'Obal était de le sortir de là, tout comme ses camarades évacuaient les autres membres d'équipage présents dans la baie. Bien sûr, Chiang était bien plus grand et plus lourd que le Binderien, mais Obal pensait pouvoir s'en sortir.

Il avait déjà glissé ses mains sous les aisselles de l'homme et commencé à le tirer vers la sortie lorsqu'il remarqua quelque chose — une lumière rouge sur la console isolée, à moins de vingt mètres.

Cela le fit hésiter. Si ses souvenirs étaient exacts, une lumière rouge ne s'allumait qu'en cas de problème — et d'un problème très précis. Elle signalait que le champ de force semi-perméable entre la baie et la mer de gaz teintée à l'extérieur était sur le point de s'effondrer.

Si cela arrivait, tout l'air de la baie serait aspiré dans l'espace interplanétaire. Et avec lui partiraient aussi les membres d'équipage et le matériel présents.

La lumière avait-elle pu s'allumer à cause d'un dysfonctionnement du circuit ? C'était certainement possible, vu tout ce que le vaisseau encaissait.

Ou bien, se demanda Obal en sentant un frisson lui remonter l'échine, la lumière fonctionnait-elle parfaitement ? Dans ce cas, le problème viendrait du mécanisme qui entretenait le champ de force.

« Terres de feu », souffla-t-il, invoquant une image issue du système de croyances le plus primitif de son peuple.

Il ne pouvait pas courir le risque que ce ne soit qu'un simple court-circuit. Il devait agir, et vite.

Déposant Chiang sur la surface lisse et dure du pont, Obal s'élança vers la console. Mais au moment même où il le faisait, il vit la barrière commencer à se gondoler et à crépiter, et sentit la traction d'une force hideusement puissante.

Était-il trop tard ? se demanda-t-il. Tous ceux qui se trouvaient dans la baie — secourus comme secouristes — allaient-ils être aspirés hors du vaisseau ?

Non, se jura-t-il. Je ne laisserai pas cela arriver.

Serrant les dents, Obal se tassa et poussa sur ses jambes fines de toutes ses forces. Petit à petit, il progressa à travers la baie jusqu'à la console de commande autonome.

Il ignora les cris de ses compagnons de la sécurité lorsqu'ils comprirent ce qui se passait. Il réussit même à ignorer la vue du lieutenant Chiang glissant vers la barrière défaillante.

Lentement mais inexorablement, Obal parcourut les derniers mètres et atteignit la console. Puis il s'y agrippa contre l'appel du vide, tout en examinant les picots colorés et les surfaces tactiles.

À l'Académie, il n'avait eu aucun mal à se rappeler quel picot servait à quoi. À présent, avec tant de vies dépendant de ses gestes, l'exercice lui parut bien plus difficile.

Celui-là, décida-t-il enfin en choisissant un picot carré bleu. Et il l'enfonça de toutes ses forces.

Pendant un instant, Obal craignit d'avoir fait le mauvais choix. Puis il sentit la force qui le tirait diminuer. Relevant les yeux vers le champ de force, il vit au reflet argenté sur son pourtour que les émetteurs de secours venaient de s'activer.

Un second champ de force était en place, empêchant l'air de quitter la baie — avec tout le monde et tout ce qu'elle contenait. Obal inspira profondément puis expira. Il était simplement heureux d'avoir remarqué la lumière rouge à temps.

Lâchant la console avec une réticence compréhensible, il retourna auprès du lieutenant Chiang, toujours inconscient. Puis il recommença à tirer l'homme vers la sortie.

* * * * *

Jean-Luc Picard promena le regard sur sa passerelle dévastée, sur les panneaux de contrôle en flammes, les nuages de fumée noire et les persistantes gerbes de plasma blanc, et espéra que tout cela en avait valu la peine.

Il se tourna vers Vigo. « Vous l'avez eu — l'émetteur de signal ? »

Le Pandrilite haussa ses épaules massives. « Je ne sais pas, capitaine. Je pense que… » Mais il ne put achever sa phrase. Il se contenta de hausser les épaules une seconde fois.

Picard se tourna vers la console de Gerda, qui avait survécu jusqu'ici à la bataille. Son moniteur radar montrait toujours les mouvements du Cochise sous la forme d'un point vert.

Mais à moins qu'il ne se trompe, le Cochise ne revenait pas pour une nouvelle passe contre son adversaire désormais sans défense. En fait, le vaisseau de Greenbriar ne semblait plus aller nulle part.

Picard chercha confirmation auprès de Gerda. Relevant les yeux vers lui, elle dit : « Ils sont immobilisés, capitaine. »

Et il ne pouvait y avoir qu'une seule raison à cela. L'assaut de phaseurs du Stargazer avait neutralisé l'émetteur de signal du Cochise. Le vaisseau de Greenbriar,

bien que toujours puissamment protégé et alimenté, était désormais complètement aveugle.

L'instinct, pensa-t-il. On l'a ou on ne l'a pas.

Le capitaine acquiesça à la remarque de Gerda, puis se tourna vers Vigo. « Excellent travail, lieutenant. »

L'officier aux armes lui sourit. « Merci, capitaine. »

Picard regarda ensuite ses autres officiers, terminant par Idun. « Très bon travail à tous. »

Son officier de barre hocha la tête, un éclat de satisfaction dans les yeux. C'était exactement le genre de situation pour laquelle elle vivait — elle, et Gerda aussi.

Enfin, le capitaine considéra l'écran principal, redevenu une simple image des nuages de gaz qui les entouraient. « Monsieur Paxton, dit-il, voyez si vous pouvez joindre le capitaine Greenbriar. »

Quelques instants plus tard, Greenbriar apparut sur l'écran. Pour un homme qui venait de perdre une bataille spatiale, il ne semblait pas très déçu. Il paraissait aussi aimable et détendu que s'il s'était tenu avec Picard près du bol à punch lors du cocktail de McAteer.

« Beau tir, dit Greenbriar. Mes compliments à votre officier aux armes. »

Picard n'avait aucune envie de partager cette légèreté. « Que se passe-t-il ici, capitaine ? »

L'autre homme fronça les sourcils, accentuant les lignes de son visage buriné. « J'imagine qu'il ne sert plus à rien d'essayer de le cacher. »

Mais le ton de sa voix contredisait son air résigné. On aurait dit qu'il gagnait du temps, cherchant encore un moyen d'arracher la victoire.

Picard le fixa durement. Il en avait fini avec les jeux, surtout ceux qui mettaient en danger le bien-être de son vaisseau et de son équipage. « La vérité, capitaine. Et tout de suite. »

Greenbriar le regarda un moment. Puis il acquiesça gravement, semblant accepter qu'il n'avait plus d'issue.

« J'apprécierais que nous puissions parler en privé », dit-il.

Picard y réfléchit un instant. Puis il se tourna vers Ben Zoma. « Je serai dans mon bureau. La passerelle est à vous. »

Son premier officier acquiesça, même s'il aurait sans doute préféré entendre ce que Greenbriar avait à dire. « À vos ordres, capitaine. »

Après un dernier regard méfiant vers l'écran principal, Picard se retira dans son bureau.

Chapitre Vingt-Trois

Picard se renversa dans son fauteuil et étudia le même visage buriné qu'il avait vu sur l'écran principal.

Sauf que, cette fois, il remplissait l'écran de l'ordinateur sur son bureau.

« Vous devez être un peu dérouté », dit Greenbriar.

« C'est le moins qu'on puisse dire, répondit Picard. J'ai beau essayer, je ne parviens pas à imaginer pourquoi vous attaqueriez un vaisseau de Starfleet, à moins que vous ne vous soyez allié à un pirate devenu le fléau de tout ce secteur. Et si c'est le cas, cela soulève une question plus grave encore. »

Greenbriar hocha la tête. « C'est difficile à expliquer. Il vaudrait peut-être mieux laisser le pirate parler pour lui-même. »

Picard haussa les épaules. « Si c'est nécessaire. »

Un instant plus tard, l'image de Greenbriar glissa sur la gauche de l'écran, laissant place à celle d'un autre homme sur la droite.

Le White Wolf, pensa Picard.

Mais le pirate ne ressemblait en rien à ce que le capitaine avait imaginé.

D'abord, ses cheveux n'étaient pas blancs ; ils n'étaient même pas gris.

Et ce n'était pas non plus le vieux vétéran rusé qu'on lui avait décrit.

Le White Wolf était un jeune homme au visage presque enfantin, à peine sorti de la vingtaine si Picard en jugeait correctement.

« Capitaine, dit le pirate d'une voix douce et cultivée. J'aimerais pouvoir dire que je suis heureux de vous rencontrer. Mais dans les circonstances… »

Picard fronça les sourcils. « Le capitaine Greenbriar m'a promis une explication. J'attends toujours de l'entendre. »

Le White Wolf acquiesça. « Bien sûr. Je m'appelle Carridine. Et contrairement à ce que vous avez pu entendre à mon sujet, je suis davantage exobiologiste que pirate. »

Ce nom lui disait quelque chose. « Emil Carridine ? » demanda Picard.

Le pirate le regarda. « Je vois que vous avez entendu parler de moi. »

« Si je me souviens bien, vous venez d'une famille aisée de la Terre. Il y a quelques années, vous avez entrepris une série d'études planétaires dans une région de l'espace jusque-là inexplorée— »

« Et on n'a plus jamais entendu parler de moi, acheva le White Wolf. Mais je n'avais pas disparu. Pas vraiment. J'avais seulement pris une autre identité. »

« C'est bien ce que j'avais compris, dit Picard. La question est : pourquoi ? »

N'est-ce pas toujours la question ? semblait répondre l'expression de Carridine.

« Au cours de l'une de mes études planétaires de routine, dit-il, j'ai découvert un monde que j'ai appelé Daribund. Il était absurdement riche en latinum — un butin immense pour quiconque rêvait de s'enrichir rapidement. »

Les yeux du White Wolf perdirent un instant leur netteté tandis qu'il se souvenait.

« Si cela avait été un monde stérile, je n'y aurais pas réfléchi à deux fois. Mais Daribund était peuplé par une espèce pré-sensible occupant une niche extrêmement fragile dans l'écosystème de la planète. Toute entreprise minière sur ce monde aurait condamné cette espèce à l'extinction. »

Picard comprit le problème. « Et vous vouliez empêcher cela. »

« À tout prix », répondit Carridine.

« Et il ne pouvait pas se tourner vers la Fédération, ajouta Greenbriar, parce que l'espèce dominante de la planète appartenait à une culture n'ayant pas encore développé le vol spatial. »

Picard hocha la tête. « La Directive Première. »

« Alors, poursuivit Carridine, j'ai acheté un vaisseau, réuni un équipage et pris l'affaire en main. »

« Et vous avez défendu ce monde tout seul », conclut Picard.

« Ce qui n'a pas été facile. Je n'étais pas dans Starfleet, il m'était donc difficile d'acquérir une grande puissance de feu. J'ai donc choisi une autre approche. »

Carridine expliqua ensuite sa fascination d'enfance pour les flibustiers terriens du vingtième siècle — des hommes comme Barbe-Bleue et Jean Lafitte.

Inspiré par eux, il avait décidé de créer une situation qui empêcherait des individus peu scrupuleux de dépouiller Daribund de ses ressources.

« Si je devenais pirate, dit-il, si j'attaquais des vaisseaux de mondes membres de la Fédération, Starfleet finirait forcément par me poursuivre. Et si Starfleet concentrait son attention sur cette région de l'espace, quel pirate sain d'esprit essaierait de venir y fourrer son nez ? »

Picard suivit son raisonnement. « Et tant que les vrais pirates se tiendraient à l'écart, les pré-sensibles de Daribund resteraient en sécurité. »

C'était un plan ingénieux.

Et plus important encore, il avait fonctionné jusqu'ici.

La présence du Stargazer en cet endroit en était la preuve.

Picard regarda Greenbriar. « Et comment vous êtes-vous retrouvé impliqué dans cette entreprise ? »

Greenbriar haussa les épaules. « J'ai capturé le White Wolf, tout comme vous. Mais alors que j'allais l'arrêter, il m'a raconté la même histoire qu'il vous raconte — et j'ai changé d'avis. »

Picard fronça les sourcils. « Vous l'avez laissé partir. »

« Il a fait plus que cela », dit Carridine.

« Je suis devenu son allié, déclara Greenbriar sans le moindre remords. Je suis devenu son informateur. Chaque fois que Starfleet envoyait un vaisseau à sa poursuite, je l'en avertissais à l'avance. Jusqu'à présent, c'était toute l'étendue de mon

implication. Mais le fait que vous soyez parvenu jusqu'ici m'a contraint à faire davantage. »

« À attaquer un collègue », dit Picard.

Greenbriar acquiesça. « Oui. »

« Malheureusement, dit Carridine, j'ai maintenant été capturé une seconde fois, et je doute que vous soyez aussi ouvert d'esprit que le capitaine Greenbriar. Il semble que Daribund soit sur le point de perdre son défenseur. »

Il s'interrompit, attendant manifestement que son commentaire — et ses implications — fassent leur effet.

Quand il reprit la parole, ce fut comme un homme raisonnable s'adressant à un autre.

« D'un autre côté, le capitaine Greenbriar a vu l'injustice qu'il y avait à arrêter le White Wolf. J'espère que vous verrez cette injustice vous aussi, capitaine — et que vous agirez en conséquence. »

Picard le regarda. « Vous me suggérez de vous laisser partir ? Après tout ce que nous avons traversé pour vous appréhender ? »

« Ce que je vous suggère, dit Carridine, c'est de suivre l'élan qui vous a conduit à devenir officier de Starfleet au départ. Rien de plus, rien de moins. »

Picard fronça les sourcils.

Il détestait l'idée de tromper ses supérieurs comme Greenbriar l'avait fait.

Il détestait jusqu'à la simple suggestion d'une telle chose.

Il avait prêté serment en entrant dans Starfleet, et il avait pleinement l'intention d'y rester fidèle.

Et pourtant…

Il était difficile de ne pas voir le point de vue de Carridine.

Cet homme protégeait quelque chose qui valait la peine de l'être, quelque chose que personne d'autre ne semblait disposé à défendre, sans faire de mal à qui que ce soit au passage.

Le White Wolf était du côté des anges, aussi étrange que cela paraisse.

Et si Picard voulait lui aussi être du côté des anges, il n'avait qu'un seul choix possible.

Avec un soupir, il effleura son communicateur et fit appeler Ben Zoma.

Puis il l'effleura de nouveau et dit : « Picard à Simenon. »

La réponse arriva un instant plus tard. « Simenon à l'appareil. »

« J'aimerais vous voir dans mon bureau », dit Picard. « Vous et moi avons un sujet important à discuter. »

« Lequel ? » demanda l'ingénieur.

« Dans mon bureau », répéta le capitaine.

Simenon grommela. « Comme vous voudrez. »

Picard se tourna vers Carridine. « Je vais faire organiser l'arrêt des moteurs à impulsion du Stargazer. Un arrêt accidentel, bien entendu. Cela ne causera qu'un léger contretemps à mon équipe d'ingénierie, mais le moment choisi sera particulièrement

malheureux, puisqu'il permettra au légendaire White Wolf de me glisser entre les doigts. »

Carridine sourit, soulagé. « Merci, capitaine. »

« Mais à une condition, ajouta Picard. Je veux que la cargaison de la Fédération soit rendue. Peu m'importe comment. »

Le White Wolf acquiesça, visiblement trop heureux d'accepter. « Comme vous voudrez. De toute façon, elle ne m'est d'aucune utilité. »

Greenbriar approuva d'un signe de tête. « Vous êtes un homme de bien, Picard. Exactement comme on me l'avait dit. »

Picard trouva un certain réconfort à savoir qu'il comptait au moins un véritable allié parmi ses collègues capitaines.

En outre, pensa-t-il, il comprenait désormais quelque chose qu'il avait seulement cru comprendre auparavant.

« Les gens ne sont souvent pas ce qu'ils paraissent », dit-il en citant Greenbriar mot pour mot.

L'autre capitaine sourit. « Vous avez une sacrée mémoire. »

« Oui, dit Picard. Mais c'est une journée que je souhaiterais peut-être oublier. »

Idun ne savait rien de la conversation de Picard avec le capitaine Greenbriar.

Elle ne savait pas pourquoi il avait fait appeler Ben Zoma et Simenon, puis les avait renvoyés.

Mais lorsque Picard ressortit enfin de son bureau, l'officier de barre était certaine que ses ordres concerneraient des phaseurs, des équipes d'abordage, et l'incarcération de tous ceux qui avaient commis des crimes contre la Fédération.

Du moins jusqu'à ce que le capitaine prenne réellement la parole.

« Vous savez, dit-il, la situation n'est pas bonne. »

Elle le regarda. « Pardon, capitaine ? »

« Je faisais référence aux moteurs à impulsion, expliqua Picard. C'est vraiment un très mauvais moment pour qu'ils tombent en panne. »

Idun regarda sa console, essayant de comprendre de quoi parlait le capitaine.

À ce qu'elle pouvait voir, les moteurs à impulsion du vaisseau fonctionnaient parfaitement.

« Capitaine, dit-elle, je ne vois aucun problème avec les— »

L'officier de barre s'interrompit au milieu de sa phrase.

Soudain, tous ses écrans clignotèrent, indiquant qu'ils avaient perdu la puissance impulsionnelle.

Elle se tourna de nouveau vers Picard.

« Je ne comprends pas, dit-elle. Comment avez-vous— ? »

« En vérité, le moment ne pouvait guère être plus mal choisi, remarqua Picard d'une voix désormais assez forte pour que tout le monde sur la passerelle l'entende. Sans aucun doute, le White Wolf profitera de cette occasion inattendue pour nous échapper. Et sans moteurs à impulsion opérationnels, il nous est impossible de le poursuivre. »

Idun ne comprenait pas.

Le capitaine ne semblait pas particulièrement déçu, compte tenu de tous les efforts qu'ils avaient fournis pour trouver le pirate et neutraliser son vaisseau.

Puis elle comprit ce qu'il faisait.

Il laissait partir le White Wolf.

« Si un autre vaisseau avait réussi à nous retrouver et à se joindre à l'affrontement, poursuivit Picard, l'histoire aurait peut-être été différente. Toutefois, nous avons affronté le pirate seuls. » Il promena son regard sur le personnel de la passerelle, s'arrêtant tour à tour sur chacun. « Complètement seuls », ajouta-t-il avec insistance.

Idun ignorait pourquoi le capitaine agissait ainsi.

Mais, de toute évidence, cela avait un rapport avec ce qu'il avait appris dans son bureau.

Elle avait été élevée par des Klingons pour être une guerrière, et une guerrière ne laissait pas un ennemi vaincu lui échapper.

Tous ses instincts se dressaient contre cela.

Pourtant elle resta silencieuse, parce que c'était le capitaine Picard qui, implicitement, le lui demandait.

Le respect qu'elle avait pour lui allait au-delà de l'instinct, au-delà du protocole, au-delà même de sa compréhension du bien et du mal.

Si Picard voulait laisser l'ennemi s'enfuir, Idun ne ferait rien pour l'en empêcher.

Et, décida-t-elle, elle n'en parlerait pas non plus dans son rapport de barre.

Sa sœur lui lança un rapide regard depuis son poste de navigation.

À en juger par l'expression de Gerda, elle ressentait la même chose.

« C'est dommage, dit le lieutenant Paxton en prenant modèle sur le capitaine. Nous étions si près du but. »

« Si près », soupira Picard.

« J'imagine que nous n'avons pas d'autre choix que de réparer les moteurs et de rentrer la queue entre les jambes », dit Vigo.

« Aucun autre choix », confirma le capitaine.

Il regarda autour de la passerelle, attendant qu'un de ses officiers proteste.

Personne ne le fit.

Surtout pas Idun Asmund.

Obal était à son poste devant la grande banque concave des moniteurs de sécurité quand Pug Joseph s'approcha de lui.

« Monsieur Obal », dit le chef de la sécurité.

Le Binderien se tourna vers lui et sourit. « Bonjour, chef. »

« Comment ça va ? » demanda Joseph, même si ce n'était pas exactement la question qu'il était venu poser.

« Très bien, monsieur, dit Obal. J'ai compris que les moteurs à impulsion fonctionnent de nouveau parfaitement. »

« Euh… oui, j'imagine que oui. On me dit que nous quitterons Beta Barritus avant même de nous en rendre compte. »

Obal haussa ses étroites épaules. « C'est dommage que le White Wolf se soit échappé. Mais au moins, nous avons réussi à récupérer la cargaison volée. »

Joseph regarda le Binderien sans parvenir à déterminer si ses remarques contenaient ou non une pointe d'ironie.

« Écoutez, dit le chef de la sécurité, éprouvant le besoin de changer de sujet, je voulais vous dire quel excellent travail vous avez accompli là-bas, dans la baie des navettes. Sans vous, nous aurions pu connaître une véritable tragédie. »

Obal sourit. « J'étais heureux de pouvoir aider. Mais n'est-ce pas précisément ce que fait un officier de sécurité : apporter son aide dans les moments de crise ? »

Joseph n'eut pas le cœur de dire au Binderien qu'il ne possédait toujours pas ce qu'il fallait, ni de reprendre son conseil selon lequel ses talents seraient mieux employés ailleurs.

Pas maintenant, après l'héroïsme dont il avait fait preuve.

Malheureusement, le travail de la sécurité ne se limitait pas à inventorier les phaseurs ou à sécuriser une baie de navettes.

Il fallait aussi avoir le respect des autres, et Joseph ne voyait toujours pas comment Obal pourrait gagner ce respect.

« Oui, répondit le chef avec réticence. C'est ce que fait un officier de sécurité. »

Picard sourit lorsqu'il vit les étoiles.

Elles formaient de longues traînées lumineuses plutôt que des points brillants, conséquence de la vitesse supraluminique du Stargazer.

Mais c'était malgré tout un spectacle bienvenu.

« Vous savez, dit Ben Zoma, debout à côté du capitaine, je pourrais passer très longtemps sans regretter Beta Barritus. »

Picard acquiesça. « Très longtemps. »

« Capitaine, dit Gerda, refroidissant un peu l'instant, les capteurs détectent un vaisseau. »

Picard se tourna vers elle, les yeux plissés. « Quel type de vaisseau ? »

Sa navigatrice consulta ses écrans. « C'est un vaisseau de la Fédération — l'Antares. Deux cents millions de kilomètres, et il se rapproche. »

En temps normal, Picard aurait considéré cela comme une bonne nouvelle.

Ou du moins comme une nouvelle pas mauvaise.

Mais après son expérience avec le Cochise, il ne pouvait s'empêcher de se montrer un peu échaudé.

« Appelez-les », dit-il.

« En réalité, lui indiqua Paxton, ce sont eux qui nous appellent. »

Picard hocha la tête. « À l'écran. »

L'écran se remplit de l'image d'un capitaine de Starfleet — un homme au teint sombre, portant un bouc noir soigneusement taillé.

Picard croyait l'avoir aperçu à la réception donnée par l'amiral sur la station 32.

« Ici le capitaine Vayishra de l'Antares, dit l'homme. Le Grissom et le Reliant seront ici dans moins d'une heure. »

« Je vois », répondit Picard.

Vayishra prit un air compatissant, quoique vaguement condescendant. « Vous avez eu du mal à entrer, n'est-ce pas ? »

Picard haussa les épaules. « Un peu. »

« Ne le prenez pas trop mal, dit Vayishra. D'après ce que j'ai entendu, c'est un vrai chaos là-dedans. »

« C'est bien le cas », confirma Picard.

« Quand nous serons tous là, dit Vayishra, suivez notre exemple. Nous trouverons le White Wolf, quoi qu'il en coûte. »

« En réalité, dit Picard, nous l'avons déjà trouvé. »

L'autre capitaine prit un air sceptique, puis éclata de rire. « Bien sûr. Il se trouve dans votre prison de bord à l'instant même. »

« J'ai bien peur que non, répondit Picard. En revanche, nous avons la cargaison qu'il a volée. »

Le front de Vayishra se plissa. « Vous plaisantez, évidemment. »

« Pas du tout », l'assura Picard.

Vayishra secoua la tête. « Mais comment avez-vous— ? »

« Tout sera dans mon rapport. Picard terminé. »

Alors que l'expression perplexe de Vayishra disparaissait de l'écran pour laisser place au champ d'étoiles filantes, Ben Zoma s'approcha du capitaine.

« C'était plus amusant que vous ne le méritez », dit-il.

« Vraiment ? » répondit Picard. « Je suis le seul capitaine à avoir jamais acculé le White Wolf. »

« Aussi le seul à l'avoir jamais laissé partir. »

Picard jeta un regard à son premier officier. « À ma place, vous auriez fait la même chose. »

Ben Zoma sourit. « Probablement. »

« Ce qui fait de nous… quoi, au juste ? se demanda le capitaine. Des âmes trop tendres ? »

Son ami réfléchit un instant. « Je préfère penser que nous sommes des hommes capables de distinguer où s'arrêtent les ordres et où commence la justice. »

« Très poétique », dit Picard avec appréciation. « Mais quel genre de capitaine ignore ses ordres ? »

« Dans ce cas précis ? » répondit Ben Zoma.

Il donna une tape sur l'épaule de son ami.

« Le meilleur qui soit. »

Chapitre Vingt-Quatre

Tandis qu'Obal s'entraînait avec un jeu de poids dans le gymnase du vaisseau, il réfléchissait à quel point il était heureux.

Il avait satisfait le lieutenant Joseph par son travail dans la baie des navettes.

Et si le lieutenant Joseph était satisfait, alors Obal l'était aussi.

En fait, il souriait pour lui-même lorsqu'il entendit un léger sifflement et vit les portes du gymnase coulisser.

Elles révélèrent quelqu'un vêtu d'une tenue de sport.

Quelqu'un de grand et de musclé.

Quelqu'un d'évidemment humain.

Caber, pensa-t-il.

L'enseigne ne remarqua pas tout de suite le Binderien.

Il était trop absorbé par quelque chose, trop perdu dans ses propres pensées.

En réalité, il était déjà à mi-chemin des barres parallèles lorsqu'il sembla comprendre qu'il y avait quelqu'un d'autre dans la salle.

Caber se tourna pour voir de qui il s'agissait.

Quand il aperçut Obal, un sourire s'étala sur son visage.

Un sourire cruel, si le Binderien savait bien reconnaître ce genre de chose.

L'humain resta là un instant, à regarder à travers la pièce.

Puis, comme un prédateur ayant flairé sa proie, il commença à marcher en direction d'Obal.

Le Binderien n'en fut pas surpris.

Caber avait saisi toutes les occasions de le ridiculiser et de le rabaisser.

Pourquoi laisserait-il passer celle-ci ?

Obal posa doucement ses poids au sol et soupira.

Il n'attendait pas avec impatience les brimades qui allaient suivre.

Il n'avait aucune envie d'être humilié une fois de plus.

Cependant, jusqu'ici, il avait toléré ce traitement au nom de la bienséance — et au nom de la bienséance, il continuerait de le faire.

Ses supérieurs avaient des choses plus importantes à faire que d'arbitrer de mesquines querelles entre membres d'équipage.

Obal était déterminé à ne pas être un fardeau pour eux.

Il endurerait tout ce qu'il faudrait, aussi longtemps qu'il le faudrait.

Et, finalement, l'hostilité de Caber finirait par s'atténuer.

Du moins, tel était le plan du Binderien.

Mais quand l'humain s'approcha de lui, le rictus qui déformait sa lèvre sembla ruiner les espoirs d'Obal.

« Imagine un peu que je te trouve ici », cracha-t-il.

Le Binderien ne dit absolument rien.

Il resta simplement là, stoïque et sans se plaindre.

« Rien à dire ? » ricana Caber.

C'était un rire bref et laid, dépourvu du moindre humour.

« C'est drôle, tu semblais avoir beaucoup de choses à dire quand nous étions à la sécurité. »

Voyant qu'il n'obtenait aucune réaction, l'humain se pencha et enfonça un index raide dans la poitrine osseuse d'Obal.

« Pour qui tu te prends, à me dire ce que j'ai à faire ? » exigea-t-il entre ses dents serrées.

« Depuis quand un avorton comme toi a l'audace de faire la loi à quelqu'un comme moi ? »

La poitrine du Binderien lui faisait mal à l'endroit où il avait été frappé, mais il parvint à garder le silence.

Cela ne fit qu'attiser davantage la colère de Caber.

« Tu n'as même pas le courage de te défendre toi-même. Et tu crois mériter de donner des ordres à des gens qui, eux, en ont ? »

Il lui donna de nouveau un coup de doigt dans la poitrine.

Cette fois, tout ce que le Binderien put faire fut de s'empêcher de crier.

« Pourquoi tu ne cherches pas un autre vaisseau ? » exigea Caber, sa salive éclaboussant le visage d'Obal.

« Un vaisseau où l'on aime recevoir des ordres de petits lâches maigrelets ? »

Encore un coup, plus violent, s'enfonçant profondément dans les chairs du Binderien.

Ses yeux se remplirent de larmes sous l'effet de la douleur, mais il n'en laissa rien paraître.

« Tu m'entends ? » lança Caber d'une voix sèche, sa voix résonnant dans la salle, ses yeux à quelques centimètres à peine de ceux d'Obal.

« Tu descends ton maigre petit derrière de ce vaisseau, ou je te ferai regretter de ne pas l'avoir fait ! »

Quand les portes du gymnase s'ouvrirent, Nikolas aperçut Caber.

Il allait lui présenter une excuse pour son retard lorsqu'il réalisa que son ami n'était pas seul.

Obal était avec lui.

Et l'on aurait dit que Caber essayait d'enfoncer son index en plein dans l'anatomie du Binderien.

« Tu m'entends ? » grogna Caber, soit inconscient de la présence de Nikolas, soit l'ignorant délibérément.

« Hé, Joe ! » lança vivement Nikolas.

Il traversa le gymnase au pas de course pour intervenir avant que la situation ne dégénère davantage.

« Allez, laisse donc ce pauvre type tranquille ! »

Caber ne répondit pas.

Au lieu de cela, il donna encore un coup à Obal dans sa maigre poitrine et dit :

« Dégage — et tout de suite ! »

Nikolas sentit une poussée de colère.

Manifestement, son camarade de chambrée avait laissé ses sentiments envers le Binderien devenir incontrôlables.

Saisissant Caber par le bras, il le fit pivoter.

« Tu ne peux pas faire ça, lui dit Nikolas en soutenant avec la même intensité le regard injecté de sang de son ami. C'est un membre d'équipage de ce vaisseau, tout comme toi et— »

Avant qu'il ait pu terminer, le poing de Caber partit en direction de son visage.

Nikolas n'en revenait pas.

L'instant d'après, il était étendu sur le dos, avec l'impression que sa mâchoire avait été brisée en une douzaine d'endroits.

Caber vint se planter au-dessus de lui, l'angle accentuant la différence de taille entre eux.

Il pointa vers Nikolas un doigt épais et tremblant et gronda :

« Ne te mêle pas de ça ! »

« Je ne peux pas », insista Nikolas, les mots déformés par la douleur et la raideur de sa mâchoire.

Il commença à se relever, espérant encore empêcher qu'Obal soit blessé.

Mais Caber avait d'autres idées.

Alors que Nikolas reprenait appui sur ses pieds, l'autre homme lança un coup de pied en direction de son visage.

Nikolas fut trop surpris par la violence déchaînée de l'attaque pour se défendre.

Tout ce qu'il eut le temps de faire fut de détourner la tête.

Le coup de pied de Caber s'écrasa sur le côté de sa tête avec la fureur d'un tir de phaseur, l'envoyant de nouveau sur le dos.

Pendant un moment, l'enseigne fut trop sonné pour bouger.

Puis, son oreille n'étant plus qu'une brûlure atroce, il roula sur le ventre dans une tentative pour se relever et arrêter l'autre homme.

Mais il semblait que Caber en avait fini avec lui pour le moment.

Il s'en reprenait à Obal, son doigt pointé vers le Binderien impuissant dans une promesse évidente de violence.

Nikolas tâtonna pour trouver son combadge, le trouva, puis l'effleura.

« Sécurité au gymnase », marmonna-t-il à travers la douleur, sa voix lui paraissant étrange et lointaine, comme si c'était celle de quelqu'un d'autre.

Puis il se hissa à quatre pattes.

La sécurité mettrait quelques minutes à arriver, se dit-il.

Pendant ce temps, Caber pouvait infliger à Obal ce qu'il lui avait infligé à lui.

Ou pire.

Titubant jusqu'à retrouver ses pieds, il vit Caber fondre sur Obal.

Trop tard, pensa-t-il.

Trop tard.

Caber allait déverser le reste de sa colère sur le Binderien.

Et vu la fragilité apparente d'Obal, rien ne garantissait qu'il survivrait à ce passage à tabac.

Mais au moment où Caber tendit la main vers le cou d'Obal, quelque chose d'inattendu se produisit : le Binderien leva brusquement l'un de ses bras maigres et dévia la tentative de l'humain de l'agripper.

Puis, pivotant de côté, il lança maladroitement l'un de ses pieds et frappa Caber au genou, lui arrachant un cri grave de douleur.

Tandis que Caber se penchait pour saisir son articulation blessée, Obal frappa de nouveau.

Il enfonça le talon de sa main dans le front de l'enseigne, le redressant brusquement et le faisant reculer de quelques pas en titubant.

Profitant de son avantage, le Binderien se rua en avant et, avec une rapidité aveuglante, bondit les deux pieds en avant dans la poitrine de Caber.

L'impact projeta l'humain contre la cloison derrière lui, rejetant sa tête en arrière et lui arrachant un gémissement.

C'est alors que Nikolas se rendit compte que les portes du gymnase étaient ouvertes et que Pug Joseph, accompagné de deux de ses agents de sécurité, avait déjà franchi le seuil, la bouche ouverte tandis qu'ils regardaient Obal en action.

Pendant ce temps, Caber n'était plus une menace.

Il glissa le long de la cloison comme un sac d'os disparates et sans rapport les uns avec les autres, les yeux fermés, un mince filet de sang visible au coin de sa bouche.

Nikolas se demanda s'il avait perdu connaissance et rêvé toute la scène.

Il se posait encore la question quand Obal accourut à son côté et passa son bras grêle autour de lui.

« Est-ce que ça va ? » demanda le Binderien d'une voix haletante.

Nikolas hocha la tête.

« Ça va », souffla-t-il.

À ce moment-là, Joseph les avait rejoints.

Les autres officiers de sécurité s'occupaient de Caber.

« Que s'est-il passé ici ? » demanda le chef de la sécurité à Obal.

Avec un air penaud, le Binderien haussa ses épaules étroites et arrondies.

« J'ai le regret de vous informer que monsieur Caber et moi avons eu des désaccords par le passé. Cependant— »

« Ce n'étaient pas des désaccords, l'interrompit Nikolas. Caber ne l'aimait pas. Il le harcelait. »

Joseph lui lança un regard sévère.

« Je vous serais reconnaissant de laisser l'enseigne Obal parler pour lui-même. »

Nikolas se maîtrisa. « À vos ordres, monsieur. »

Le chef de la sécurité se tourna de nouveau vers le Binderien.

« Continuez, dit-il. Je vous écoute. »

Obal soupira.

« Comme je le disais, nous avons eu des désaccords. Je les ai ignorés au nom de la bienséance. »

Il jeta un regard à Nikolas.

« Cependant, l'enseigne Nikolas a choisi, cette fois, de me venir en aide, et il a été blessé pour cela. Sur Binderia, nous appelons quelqu'un qui nous porte secours un kellis dagh. Il est considéré comme la pire des lâchetés, dans mon monde, de laisser une attaque contre un kellis dagh sans vengeance. »

Nikolas était encore abasourdi par les coups qu'il avait reçus, mais il gardait assez de lucidité pour comprendre ce qu'Obal disait.

Il ne pouvait pas abandonner quelqu'un qui l'avait défendu, quelles qu'aient pu être les conséquences.

Ou quelles qu'elles puissent encore être, corrigea-t-il intérieurement.

Après tout, Caber était le fils d'un amiral, avec un dossier sans tache.

S'il y avait quelqu'un à qui l'on accorderait le bénéfice du doute, ce serait lui.

Mais Nikolas et le Binderien avaient la vérité de leur côté.

Cela devait sûrement compter pour quelque chose, pensa l'enseigne.

Joseph acquiesça.

« Je ne manquerai pas d'inclure cela dans mon rapport. »

Obal se tourna vers Nikolas.

« Venez. Je vais vous aider à aller à l'infirmerie. »

L'enseigne le remercia avec un sourire malgré la douleur.

« De rien », répondit Obal en lui rendant son sourire.

Nikolas ne pensait pas que le petit homme pourrait beaucoup l'aider, vu la différence de poids entre eux.

Mais après ce qu'Obal venait de faire pour lui, il n'allait certainement pas refuser son aide.

Avec l'aide de Joseph et de son nouvel ami, Nikolas se remit debout et entreprit le pénible trajet jusqu'à l'infirmerie.

Picard examinait des rapports de réparation dans son bureau quand il entendit un carillon familier.

« Entrez », dit-il.

C'était Valderrama.

Comme toujours, elle avait l'air un peu hésitante en entrant dans la pièce.

« Je vous en prie, dit le capitaine. Asseyez-vous. »

L'officier scientifique prit place en face de lui et lui adressa un sourire chaleureux.

« Que puis-je faire pour vous, capitaine ? »

« Rien pour le moment, dit-il. Je voulais simplement vous poser une question, si cela vous convient. »

Elle haussa les épaules. « Bien sûr, capitaine. »

Picard se pencha en avant.

« Dites-moi, lieutenant, comment vous est venue l'idée d'utiliser le radar en remplacement de nos dispositifs sensoriels ? »

Valderrama haussa les épaules.

« Je n'en suis pas sûre, capitaine. On pourrait dire que ce fut une inspiration. »

Le capitaine aurait préféré une réponse plus concrète.

« Que diriez-vous si je vous apprenais que l'enseigne Jiterica prétend le contraire ? Qu'elle affirme avoir eu cette inspiration la première ? »

L'officier scientifique rougit.

« Je ne comprends pas. »

Picard fronça les sourcils.

« Il y a peu, l'enseigne Jiterica a croisé le commandant Ben Zoma et lui a demandé si son idée de radar s'était révélée utile. Le commandant Ben Zoma lui a répondu que, selon toute vraisemblance, c'était votre idée de radar. »

« Ce qui était bien le cas, capitaine. »

« Néanmoins, poursuivit le capitaine, l'enseigne Jiterica a insisté sur le fait que c'était elle qui l'avait trouvée. Elle a insisté sur le fait qu'elle vous l'avait confiée, à vous, sa supérieure. Et elle ne comprenait pas pourquoi vous cherchiez à vous en attribuer le mérite. »

L'officier scientifique secoua la tête.

« Ce n'est pas ainsi que les choses se sont passées, capitaine. Je regrette de le dire, mais Jiterica ment. »

« En temps normal, dit Picard, je serais enclin à vous accorder le bénéfice du doute. Toutefois, les journaux personnels de Jiterica, horodatés, corroborent son récit. L'enseigne a eu l'idée la première et vous l'a donnée, à vous sa supérieure. Et vous vous en êtes attribué le mérite. »

Cette fois, Valderrama n'essaya pas de se défendre.

Elle resta simplement là, à le regarder.

Le capitaine fronça les sourcils.

Pouvez-vous m'expliquer pourquoi vous feriez une chose pareille ? »

Valderrama détourna les yeux.

Il lui fallut quelques secondes pour répondre, et quand elle le fit, sa voix était rauque de remords.

« Je ne pensais pas que vous me garderiez à bord à moins que je ne fasse quelque chose de spectaculaire, dit-elle. Je n'ai fait que me raccrocher à la première bouée qu'on me tendait. »

Picard inspira profondément.

« Je peux tolérer bien des choses de la part de mon équipage, dit-il à Valderrama. En revanche, l'absence d'éthique n'en fait pas partie. Je vous conseille de regagner vos quartiers et de commencer à rassembler vos affaires. »

Le front de la femme se plissa.

« Si j'étais à votre place, poursuivit le capitaine, je démissionnerais de ma commission plutôt que d'affronter des accusations. Mais, dans un cas comme dans l'autre, je peux vous assurer que vous allez quitter le Stargazer. »

Valderrama ne protesta pas contre sa décision.

Elle se contenta de se retourner et de quitter le bureau.

En regardant les portes se refermer derrière elle, Picard ne put s'empêcher de penser qu'il venait d'assister à une tragédie.

Il ne pouvait pas absoudre Valderrama de sa faute.

Manifestement, elle s'était attiré elle-même ses ennuis.

Mais cela ne rendait pas l'issue moins tragique pour autant.

Le capitaine avait commencé à dicter une recommandation élogieuse en faveur de Jiterica dans son journal lorsqu'il entendit de nouveau le carillon.

Valderrama ? se demanda-t-il.

« Entrez », dit-il.

Lorsque les portes s'ouvrirent, il vit que ce n'était pas Valderrama, finalement.

C'était le commandant Wu.

« Oui ? » dit Picard.

Le second officier entra dans la pièce et parla sans préambule.

« Capitaine, il est venu à ma connaissance que vous exercez comme commandant de ce vaisseau en violation manifeste des règlements de Starfleet. »

« Vraiment ? répondit le capitaine. Et, si je puis me permettre, quels règlements précisément suis-je en train d'enfreindre ? »

Elle les lui énuméra.

Il s'avéra qu'ils étaient bien plus nombreux qu'il ne l'aurait cru, allant d'une expertise insuffisante dans les systèmes d'armes à l'absence de certains vaccins.

« J'ai promis au commandant Ben Zoma que je ne tiendrais aucun de mes subordonnés aux règlements. Mais je pense que, puisque vous êtes le capitaine, vous devriez au moins être soumis à une norme plus stricte. »

Picard se raidit intérieurement sous le reproche.

Néanmoins, il dit :

« J'apprécie que vous m'ayez signalé cela, commandant. J'en tiendrai compte. »

Wu hocha la tête.

« Merci, capitaine. »

Et elle se tourna pour partir.

« Commandant ? » dit-il, l'arrêtant net.

Elle se retourna.

« Capitaine ? »

Elle s'attendait sans doute à ce qu'il commente son excès de zèle.

Il la surprit.

« Vous vous êtes bien conduite pendant que nous chassions le White Wolf. »

Wu sourit.

« Cela me fait plaisir de l'entendre, capitaine. »

Il lui rendit son sourire.

« Rompez. »

Picard attendit qu'elle ait quitté la pièce et que les portes de titane se soient refermées derrière elle.

Puis il contacta son premier officier par l'intermédiaire de l'intercom du vaisseau.

Manifestement, il lui restait encore un dernier problème à régler.

Wu ne comprenait pas.

Elle le dit d'ailleurs, sa voix résonnant dans toute l'infirmerie.

Greyhorse haussa les épaules.

« Il n'y a aucun doute possible. Vous devez passer un examen médical. »

Elle fronça les sourcils.

« Mais vous m'avez déjà fait passer un examen médical. »

« C'était à votre arrivée à bord. »

« Ce n'était pas il y a si longtemps », fit-elle remarquer.

« Suffisamment longtemps », répondit Greyhorse. « Allongez-vous, s'il vous plaît. »

Et il lui désigna le biolit le plus proche.

Wu monta sur le lit et s'allongea.

Puis elle regarda le médecin consulter les biomoniteurs.

« Vous savez, dit-elle, j'ai des rapports à rédiger. J'espère que cela ne prendra pas longtemps. »

« Cela ne devrait pas », lui dit-il.

Soudain, son front se plissa.

« Quelque chose ne va pas ? » demanda-t-elle.

Greyhorse haussa les épaules.

« Rien de grave. »

Mais il continua d'observer les moniteurs.

« Ne soyez pas mystérieux, dit Wu. S'il y a quelque chose que je dois savoir— »

« C'est votre tension artérielle, répondit-il en levant les yeux vers elle. Elle est un peu élevée. »

« À quel point ? »

Le médecin lui donna la valeur.

En effet, elle était un peu élevée.

Mais juste un peu — guère de quoi en parler.

Et maintenant qu'elle y réfléchissait, Wu avait une explication.

« J'ai mangé une soupe aux haricots noirs à midi. Elle était très salée. »

« Cela pourrait être la cause », concéda Greyhorse.

Le second officier fit pivoter ses jambes et s'assit.

« Et tout le reste est en ordre ? »

Il hocha la tête.

« Tout à fait. »

« Bien, dit Wu en descendant de la table. Alors, si cela ne vous dérange pas, je vais retourner à mes fonctions. »

Elle était à mi-chemin de la sortie lorsque Greyhorse reprit la parole.

« En réalité, commandant, je ne peux pas vous y autoriser. »

Wu se retourna et le regarda.

« Pardon ? »

« Je ne peux pas vous autoriser à reprendre vos fonctions, dit-il. Pas avec une tension artérielle excessivement élevée. »

« Mais nous sommes d'accord sur le fait que cela vient probablement de la soupe aux haricots noirs. »

« Nous sommes d'accord sur le fait que cela pourrait en être la cause. La seule façon de le savoir avec certitude est de vous refaire passer un test plus tard ce soir. »

« Mais en attendant, vous êtes en train de me dire que je ne peux pas reprendre mes fonctions de second officier ? »

« C'est exactement ce que je vous dis. »

Wu lança un regard noir.

« C'est ridicule. Vous coupez les cheveux en quatre. »

« C'est le règlement », maintint Greyhorse.

« Mais vous n'êtes pas obligé de le prendre aussi littéralement, docteur. Il n'y a aucune raison pour que je sois inapte à— »

Elle était au milieu de sa protestation lorsqu'elle comprit ce qu'elle disait.

Et un instant plus tard, elle comprit pourquoi elle le disait.

« Le capitaine vous a demandé de faire cela », dit-elle d'un ton accusateur.

« N'est-ce pas ? Ou bien est-ce Ben Zoma ? »

« Ben Zoma », répondit Greyhorse.

Et Wu comprit pourquoi il avait agi ainsi.

Elle avait essayé de tenir le lieutenant Asmund, le chef Simenon et le capitaine Picard à la lettre du règlement.

C'était la tentative de Ben Zoma de lui montrer ce que l'on ressent quand on est soi-même soumis à ce genre de norme.

Le second officier regarda Greyhorse.

« Merci pour votre honnêteté », lui dit-elle.

Puis elle quitta l'infirmerie, commençant déjà à élaborer une réponse appropriée.

Ulelo se dirigeait vers la passerelle quand il entendit quelqu'un l'appeler par son nom.

En jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, il vit que l'interpellation venait du lieutenant Vigo.

« Oui ? » dit Ulelo.

Le chef des armes lui sourit tandis qu'il le rattrapait à grandes enjambées.

« Vous allez sur la passerelle ? »

« C'est exact. »

« Moi aussi. »

Ils marchèrent ensemble quelques instants, Vigo raccourcissant son pas pour s'adapter à celui de son compagnon.

Puis il reprit la parole.

« Dites-moi, lieutenant, avez-vous quelque chose de prévu quand votre quart sera terminé ? »

Ulelo hocha la tête.

« J'ai un peu de lecture à rattraper. »

C'était sa réponse habituelle à ce genre de question — et une réponse précieuse, car elle lui permettait de garder ses options ouvertes au cas où la proposition du Pandrilite ne servirait pas ses intérêts.

Vigo parut déçu.

« C'est dommage. »

« Pourquoi donc ? » demanda Ulelo.

Le chef des armes haussa les épaules.

« J'espérais vous proposer une partie de sharash'di. Vous connaissez ce jeu, n'est-ce pas ? »

Ulelo dut admettre que non.

« C'est facile à apprendre, l'assura Vigo, une lueur revenue dans le regard. Si vous voulez, je pourrais vous l'enseigner un de ces jours. »

Ulelo réfléchit à l'offre.

D'un côté, l'idée d'apprendre le sharash'di ne l'attirait guère.

De nos jours, il n'avait aucune patience pour les distractions futiles.

D'un autre côté, cela lui donnerait l'occasion de passer du temps avec le Pandrilite.

Et cela pourrait lui permettre d'obtenir certaines informations sur les systèmes d'armes du vaisseau.

« Cela me plairait », dit Ulelo.

Vigo sourit, dévoilant des dents blanches et émoussées.

« Bien. Peut-être demain, alors, après nos quarts. »

« Demain », répéta Ulelo, en se promettant de s'en souvenir.

* * * * *

Son quart terminé, Ben Zoma remontait un couloir en direction de ses quartiers lorsqu'il croisa le commandant Wu.

« Commandant », dit Wu.

« Commandant », répondit Ben Zoma.

« Je suis contente de vous avoir trouvé », dit Wu.

« Vraiment ? » demanda-t-il, se demandant bien pour quelle raison.

« Oui. Apparemment, le lieutenant Asmund n'est pas la seule personne en retard pour un test de pilotage. Votre qualification a expiré, elle aussi. »

Ben Zoma n'en avait pas eu connaissance.

« Vous en êtes sûre ? »

« Absolument sûre », lui répondit le second officier.

Et elle lui tendit son padd pour le prouver.

Il le parcourut et vit qu'en effet sa qualification avait expiré — à minuit, la veille au soir.

Il regarda Wu, espérant trouver dans son expression quelque signe que la femme avait retenu la leçon.

Mais il n'y vit rien de tel.

« Selon le règlement, dit Wu, il vous est interdit de prendre la barre tant que vous n'aurez pas renouvelé votre qualification. »

Ben Zoma soupira.

Il se souciait peu, au fond, d'avoir ou non l'autorisation de prendre la barre.

Ce qui l'importait davantage, c'était l'attitude de son second officier.

Manifestement, ni ses conseils ni son épisode avec le médecin n'avaient suffi à la faire changer.

« Est-ce un ordre ? » demanda-t-il d'un ton las.

Tandis qu'il attendait sa réponse, quelque chose de merveilleux se produisit.

Wu éclata de rire — réellement.

Puis elle dit :

« Disons plutôt que c'est une suggestion, commandant, et arrêtons-nous là. »

F I N